ONDO PIZZOFALCO
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
271
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

Digitized by Google

B. Prov
XIII
271-272

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE, L'ARMÉNIE

ET

LE KOURDISTÂN.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

Digitized by Google

645053

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE, L'ARMÉNIE

ET

LE KOURDISTÂN,

DANS LES ANNÉES 1813 ET 1814;

Suivi de remarques sur les Marches d'Alexandre, et la Retraite des Dix-Mille,

PAR JOHN MACDONALD KINNEIR,

Capitaine au service de l'honorable Compagnie des Indes, major de place au fort Saint-George, et agent diplomatique auprès du Dorbar de sa hautesse le Nabâb du Carnatic.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR N. PERRIN.

AVEC UNE GRANDE CARTE.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1818.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

En offrant au public cette légère esquisse de mon voyage, mon seul objet a été de contribuer à accroître la masse des connaissances géographiques : j'espère que le récit de mes recherches ne sera pas sans intérêt.

Je m'embarquai à Harwich pour Gottenbourg au commencement de l'année 1813, en compagnie de sir Neil, pour lors colonel Campbell, dans l'intention de me rendre à Constantinople par la Suède et la Russie ; mais la retraite désastreuse de Napoléon m'ayant ouvert en même temps une route plus directe, je joignis le quartier-général de l'empereur Alexandre, alors à la poursuite des Français ; et, en quittant Dresde, je me

dirigeai vers la Turquie, par le chemin de Vienne.

Lorsque je quittai l'Angleterre, mon intention était de visiter tous les pays qu'une armée européenne, destinée à envahir l'Inde, aurait à parcourir. D'après mon plan, je devais explorer les parties nord-est de la Perse et les vastes plaines qui s'étendent par-delà l'Oxus, vers les limites de l'empire russe; mais les atteintes répétées d'une grave indisposition, et mon rappel à Madras, qui arriva au moment où je m'y attendais le moins, me forcèrent d'abandonner mon entreprise. Le nouvel ouvrage de M. Mount-Stewart-Elphinstone est rempli des documens les plus authentiques et les plus précieux sur Caboul et la partie nord-ouest de nos frontières; mais il serait à désirer que nous pussions avoir quelques

renseignemens sur l'état actuel et les ressources d'un aussi vaste et aussi populeux empire que celui de Bockhara, qui, par sa position, peut être considéré comme la barrière la plus importante contre les empiétemens de la Russie sur nos possessions de l'Orient.

Cet ouvrage a été terminé à mon retour à Madras; j'y ai consacré le petit nombre d'instans de loisir que me laissaient mes devoirs; il eût sans doute été beaucoup plus complet, si je n'eusse perdu nombre de notes importantes que m'enlevèrent les pirates avec mon bagage dans le golfe Persique. J'ai conservé le plan original d'un journal de route, comme étant beaucoup plus simple, et en même temps plus propre à donner une idée juste des coutumes du

peuplé et de la manière de voyager dans cette partie du monde.

Je dois à M. Arrowsmith la projection et l'esquisse générale de la carte; je lui suis redevable en outre de toute la partie que je n'ai pas visitée, et qui ne l'a pas été non plus par mes amis, et je saisis avec le plus vif empressement l'occasion d'exprimer toute ma gratitude à cet illustre géographe pour les secours sans nombre qu'il m'a fournis. La description mentionnée dans mon journal est extraite de documens manuscrits en ma possession, et d'observations astronomiques faites par moi et M. Chavassé, corrigées et composées d'après les distances. J'ai noté régulièrement la route parcourue chaque jour ; ce travail a été ensuite continué par mon malheureux compagnon,

M. Chavasse. Nous avons indiqué les différentes directions des chemins, la situation des villages, le cours des rivières et des montagnes, la direction et la distance des grands traits naturels du pays que nous avons parcouru. La partie orientale de la carte est dressée d'après celle que j'ai publiée à la suite de mon mémoire sur la Perse, en 1815; mais j'y ai fait les changemens et les corrections qui m'ont paru nécessaires, d'après les renseignemens que je me suis procurés dans mon dernier voyage; les routes suivies par mes amis, sont distinguées par des marques particulières de celles que j'ai prises dans cette dernière occasion et dans mon premier voyage, lorsque j'accompagnai le général John Malcolm dans son ambassade en Perse. Ces routes occupent un espace considérable sur la carte;

une partie, je dirai même la plupart, traversent des pays qui n'avaient encore été visités par aucun Européen depuis Alexandre.

Les latitudes d'Angora, d'Afioum-Kara-Hissar, Yousghât, Césarée, Iconium, Adana et Antioche ont été fixées d'après mes observations; elles correspondent exactement avec la distance routière; quant aux longitudes, je n'ai pu les déterminer avec exactitude, et j'ai adopté celles qui m'ont été communiquées par M. Arrowsmith, corrigées par mes propres données.

La position de Costamboul a été établie, quant à la latitude, d'après une suite de hauteurs prises au méridien, et j'ai fait tous mes efforts pour établir la longitude d'après le temps; mais la variation extrême de la montre marine est cause qu'on ne

peut accorder qu'une bien légère confiance aux résultats obtenus. La côte de la mer Noire, depuis Samsoun jusqu'à Trébizonde, a été relevée avec une grande exactitude par M. Chavasse, et les relèvemens, déterminés par des observations astronomiques faites à Tereboli, Ounieh et Trébizonde. Les latitudes de Beibout, Arz-roum, Lys, Betlis et Merdyn ont été déterminées avec une certaine exactitude, et nous ont servi à tracer notre route de Trébizonde à Merdyn. Dans cette dernière partie de notre voyage, nous avons non-seulement déterminé, en grande partie, le cours des principales rivières qui contribuent à la formation de l'Euphrate et à celle du Tigre, mais nous avons même découvert les lacs de Nazouk et de Chello, dont n'avait fait mention aucun auteur

moderne : nous avons de plus décrit celui de Van, de l'existence duquel on avait commencé à douter. La direction de Mossoul à Baghdâd a été tracée, et on a indiqué avec le plus grand soin les ruines qui se trouvent sur ses bords. J'ai conservé les noms anciens, parce que plusieurs se trouvent rappelés dans mon itinéraire, et j'ai fait tous mes efforts pour éclaircir, d'apres les historiens de l'antiquité, les expéditions de Xénophon, d'Alexandre, et celles de Julien et d'Héraclius, aussi loin qu'a pu le permettre la dimension de la carte. Les premières peuvent, il est vrai, être tracées avec une certaine exactitude ; mais les marches longues et variées d'Héraclius ne l'ont été qu'avec une extrême difficulté.

Je saisis, avec le plus vif plaisir, l'occasion qui s'offre de payer le tribut

de reconnaissance que je dois à mon ami M. Rich, résident anglais à Baghdâd; au docteur Hine, son premier adjoint; à M. Colquhoun, résident anglais actuel à Bassora, pour les communications qu'ils ont bien voulu me faire; au lieutenant Swanston, de l'établissement de Madras, pour ses avis dans la construction de la Carte; à Robert Anderson, esq., employé civil à Madras, ainsi qu'à J. Crawford, esq., qui a bien voulu se donner la peine de revoir l'ouvrage.

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE, L'ARMÉNIE

ET

LE KOURDISTÂN.

Route de Vienne à Constantinople par la Hongrie.

Le 10 avril 1813, je quittai le quartier-général de S. M. l'empereur Alexandre, et, le 1er mai, j'étais dans la capitale de l'empire autrichien, dont les remparts démantelés, qu'on aperçoit des fenêtres du palais impérial, ne servaient qu'à nourrir le ressentiment public contre les Français, qui se faisaient voir dans les meilleures sociétés de Vienne. Je ne jouis que pendant une quinzaine de jours des plaisirs de cette grande ville; et, la quittant à regret, dans la matinée du 16, je poursuivis ma route le long de la rive

droite du Danube, qui roule avec majesté ses eaux dans une contrée charmante, et dont le lit est parsemé d'îles bien boisées. Le fleuve est borné au sud par les montagnes de la Hongrie : des châteaux, des couvens, des villages florissans couvrent la plaine, et l'on aperçoit au loin la ville d'Haimbourgh avec son site romantique et son ancien château, devenu fameux par la retraite de madame Murat, sœur de Buonaparte, ci-devant reine de Naples. A moitié chemin, entre Haimbourgh et Kitsie, je m'arrêtai pour montrer mon passe-port à la barrière de la frontière autrichienne, et j'aperçus au sommet d'une éminence, sur la gauche, les palais de Presbourg, qui dominent au loin sur les plaines immenses de la Hongrie. Nous fîmes rapidement 54 milles dans un pays plat et sablonneux, qui fournit d'excellens pâturages; puis nous gagnâmes la ville tortueuse de Raab : elle s'élève sur les bords d'une rivière de même nom, et fut le théâtre d'une sanglante action entre les Français et les Autrichiens en 1809. De Raab à

Goang, le chemin suit les bords du Danube, qui peut avoir, dans cet endroit, quatre cents pas de largeur, et sur lequel naviguent de petits navires assez semblables à ceux qu'on voit à la Bocca-Tigris, en Chine. Il y a deux relais de Goang à Comorn, ville fortifiée; de Comorn à Nessmol on compte 11 milles, toujours le long des bords du Danube. Les villages et les maisons y sont proprement bâtis, et se dessinent sur la plaine par les pointes pyramidales de leurs églises. La contrée entre Nessmol et Bude, dans une étendue de 57 milles, est couverte de troupeaux, et le terrain s'élève à mesure qu'on approche de la capitale de la Hongrie. Cette ville occupe une langue de terre d'environ 2 milles et demi de long; elle est située partie au sommet, partie sur l'escarpement d'une chaîne de collines qui côtoient la rive droite du Danube. Les maisons en sont vieilles et abandonnées pour la plupart; mais le palais qu'habite le prince Joseph d'Autriche, palatin de Hongrie, est un bel édifice. Placé sur une éminence,

il domine les bords du fleuve et la commerçante ville de Pest, sur l'autre rive. Parmi les villes de l'empire autrichien, Pest est une des plus opulentes, des mieux bâties, et dont l'industrie est la plus active. Elle se fait remarquer par ses maisons, par ses nombreux marchés : un des édifices les plus curieux est le théâtre, dont la vue donne sur le Danube, et d'où l'on aperçoit les bateaux qui naviguent sur le fleuve. La population de Bude et de Pest réunies, peut s'élever à soixante mille ames, dont vingt mille sont des Grecs, et dix mille Juifs, qui font un commerce prodigieux avec la Turquie et les ports de l'Adriatique. J'ai mesuré le fleuve de dessus un pont de bateaux qui sert à la communication des deux villes, et j'ai reconnu que sa largeur étoit de cent vingt pieds. Il est profond et rapide, et sans cesse couvert de petits vaisseaux qui vont de Ratisbonne à la mer Noire, et remontent ensuite le fleuve.

Après Bude, la première station qu'on trouve est Saraksour, ville qui consiste en

une seule rue, dont la longueur peut être de trois quarts de mille sur une largeur de six cents pieds; à l'exception de quelques-unes, toutes ont la même forme; bâties en longueur, elles présentent leurs toits à la rue, et sont séparées les unes des autres par de petits jardins plantés de buissons et d'arbres. De cette ville on compte 17 milles jusqu'à Inomes, maison isolée dans un endroit marécageux, que couvre une épaisse couche d'herbe. Nous changeâmes deux fois de chevaux entre Inomes et Ketchemet, petite ville où l'on trouve deux églises et un couvent. De celle-ci à Tchosopha, 19 milles, dans un pays sablonneux, mais assez bien cultivé, et où tout offre l'aspect d'une grande fertilité.

Segedin, 39 milles plus loin, doit, ainsi que Ketchemet, son nom aux Turcs: c'est une petite ville fameuse par la culture du tabac. Je fus fort surpris d'entendre, dans une auberge, tout le monde parler latin; mais on m'apprit que cette langue est très-usitée parmi les paysans, lesquels tirent leur origine des Romains, et se font re-

marquer des habitans de la partie septentrionale du royaume par leur air martial; la classe inférieure des gens de la campagne porte, en guise de pelisse, une peau de brebis jetée par-dessus l'épaule gauche; leurs cheveux flottent en désordre; leur tête est couverte d'un bonnet en peau de brebis, semblable à celui que portent les Tartares et les Persans (1).

Nous quittâmes Segedin vers le soir; et, après avoir fait 29 milles pendant la nuit, nous passâmes en bac la grande rivière Aranga, et à huit heures du matin nous étions au village de Mokrin, dans le Banat. Nous parcourûmes rapidement les trois relais qui restaient pour arriver à Temeswar, à travers les plaines riches et fertiles du Banat, couvertes de villages, d'églises, et parées de tous les dons d'une végétation superbe. Dans la soirée du jour où j'arrivai, je fus honoré de la visite

(1) Les bottes sont d'un usage général en Hongrie, même parmi les femmes, coutume qui se retrouve dans les tribus nomades de l'Orient.

d'un noble Hongrois, qui avait été assez lié avec M. Bathurst; il cherchait à obtenir quelques renseignemens sur sa disparution: je lui répondis que le sort de son ami était un mystère pour tout le monde, mais que l'on imaginait qu'il avait péri de la main d'un assassin.

Temeswar, dans le Banat, est, selon Danville, l'ancien Tibisus dans la Dacie, où fut exilé Ovide, et que subjuguèrent les armes de Trajan. Les habitans se vantent de descendre des soldats romains; mais les sept ou huit langues qu'on entend parler dans cette province prouvent que leur sang n'est pas sans être mêlé avec celui des barbares qui saccagèrent plus d'une fois ce pays après la chute de l'empire romain. La forteresse est l'ouvrage des Turcs, et a été prise par le prince Eugène. Quoique la négligence des autorités ait laissé tomber en ruines les fortifications, on pourrait néanmoins les réparer facilement et les mettre en état de défense. Les habitans, dont le nombre est, dit-on, de six ou sept mille, ont un théâtre, et sont d'ailleurs

très-enjoués. Quelques maisons sont belles ; et l'arsenal renferme une immense quantité de munitions de guerre, ainsi que plusieurs belles pièces d'artillerie.

21 *mai.* — J'avais d'abord résolu de prendre la route d'Orschova de préférence à celle d'Hermanstadt, laquelle est plus directe, parce que je désirais visiter quelques bains romains et les ruines du pont de Trajan, qu'on dit être dans le voisinage de la première de ces villes. Sur les trois heures de l'après-dîner, comme je sortois de Recus, petit village distant de 12 milles, je ne fus pas peu surpris de rencontrer des femmes dont les traits et le vêtement avaient une ressemblance frappante avec ceux des Hindoux. La soirée fut charmante ; et, pendant que nous nous acheminions vers la porte de Kesito, le soleil, en quittant l'horizon, répandait une teinte purpurine sur ces campagnes riantes que nous traversions. Les villages sont cachés par les arbres fruitiers qui les entourent, et la vue se termine à une rangée de montagnes qui environnent la plaine vers le sud-ouest. Les

chaumières ne sont cependant pas aussi bien bâties, pas aussi propres que celles que l'on rencontre de l'autre côté de Temeswar; mais le chemin est excellent; et, quoique d'une petitesse extraordinaire et d'un aspect rebutant, les chevaux nous firent faire 8 milles à l'heure.

De Kesito à Logos, petite ville qui s'élève sur les bords d'une rivière; le chemin passe à travers une suite continuelle de villages et de jardins : le soleil était couché quand j'arrivai, et le maître de poste qui tenait l'hôtellerie refusa de me donner des chevaux, espérant sans doute que j'y passerais la nuit; mais, ne me sentant pas disposé à cela, je m'informai sur-le-champ de l'endroit où demeurait le gouverneur de la place, qui me donna un ordre auquel mon homme ne pouvait désobéir; mais il était déterminé à prendre sa revanche : il ordonna donc au postillon de prendre la route d'Hermanstadt au lieu de celle d'Orschova; mais j'eus découvert la ruse du maître avant même d'être arrivé au relais suivant. Irrité de cette mauvaise foi,

je retournai à Logos, et formai une plainte en règle contre lui, armé d'un passe-port signé du chancelier d'état à Vienne, et que j'avais par bonheur sur moi. Je quittai donc enfin Logos; et, après avoir fait 13 milles à travers des bosquets d'arbres touffus, destinés à protéger le voyageur contre les rayons d'un soleil brûlant, j'arrivai au petit village de Rakoul, où je changeai de chevaux, et continuai ma route jusqu'à Carantchebetch, ancienne station romaine dans la Dacie, et située au pied d'une chaîne de montagnes. A notre entrée dans le village, nous fûmes arrêtés par la garde, qui nous conduisit au commandant du lieu, pour que nos passe-ports y fussent examinés. Il est impossible d'être plus sévère sur cet article que les Autrichiens, surtout vers la frontière.

Le septième relais est à Statina, joli village bâti dans une riante vallée qu'arrose une petite rivière, à l'entrée d'un défilé. Les environs sont couverts de troupeaux. Bientôt après nous nous engageâmes dans le défilé de Torogava, passage étroit qui peut avoir 6 ou 7 milles de long. De chaque

côté, des montagnes à pic s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Le défilé est si étroit, qu'il n'admet qu'une seule voiture; et, comme il n'y a pas de parapet, le moindre faux mouvement vous précipiterait dans la rivière. Il était dix heures et demie passées avant que nous eussions atteint le relais de Torogova, village dans les montagnes; et le maître de poste, dont tous les chevaux se trouvaient pour le moment à Orschova, entre les mains de particuliers, remplaça ceux qu'il devait nous fournir par quatre bœufs qui, en deux heures et demie, nous firent faire les 12 milles qui séparent Torgova de Canis.

23 *mai.* — Le relais le plus prochain est à Medahia, 11 milles plus loin : c'était jadis une station romaine; mais ce n'est aujourd'hui qu'un village ruiné, qui s'élève auprès d'un torrent, et dans une vallée profonde dominée de tous côtés par des montagnes d'une hauteur extraordinaire. De là on compte 11 milles jusqu'à Orschova; on les fait le long d'un ruisseau et à travers un défilé des montagnes. A mi-chemin envi-

ron, et à peu près 1 mille du ruisseau, dans les terres, sur la gauche, se trouvent des bains très-fréquentés par les habitans des villes voisines qui y viennent boire des eaux minérales; sur la droite sont les restes d'un aqueduc pratiqué dans le rocher, et destiné à porter de l'eau à Orschova, où nous arrivâmes vers le soir. On ne trouve dans cette ville ni hôtellerie ni café. Je fus donc obligé d'aller chercher un asile chez MM. Tucker et compagnie, négocians, pour lesquels j'avais des lettres de recommandation de Vienne; et, le lendemain au matin, j'accompagnai M. Tucker à l'Orschova turque, forteresse dans une île du Danube, et à 2 milles de la petite ville du même nom, qui appartient aux Autrichiens, pour y prendre l'avis du Motsellem (1), sur la manière la plus convenable de me rendre à Constantinople. Nous montâmes à bord d'un petit bateau; et, après une na-

(1) Le Motsellem est un officier dépendant d'un pacha, et il commande d'ordinaire à une ville et à son district. (*Note du traducteur.*)

vigation d'un quart-d'heure, nous arrivâmes dans l'île, nous entrâmes dans la forteresse par une porte pratiquée dans une courtine, et fûmes conduits au palais du gouverneur, qui est entièrement en bois, et bâti sur un des bastions de la place. Nous avions avec nous un officier du bureau de santé qui nous empêcha de nous approcher des Turcs, et nous nous assîmes dans des fauteuils, à quelque distance de l'aga. Celui-ci me recommanda de me rendre par eau à Rutchuck; mais comme il n'y avait point de bateau prêt dans ce moment, et qu'il me demandait une somme de trois mille piastres (1), je résolus de prendre le chemin qui conduit à Bukharest par la Valachie.

Nous traversâmes le fleuve pour visiter, sur le territoire servien, une route romaine extraordinaire, laquelle est taillée dans le roc vif. Ici le Danube franchit une chaîne élevée de montagnes, qui s'élève perpen-

(1) La piastre turque valait autrefois 2 fr. 50 c., mais actuellement elle ne vaut pas plus de 18 à 20 s. (*Note du traducteur.*)

diculairement au-dessus de l'eau, sur le territoire servien, ce qui a rendu indispensable un chemin pour mettre les habitans en état de faire surmonter aux bateaux le courant du fleuve. Cet ouvrage a été exécuté par Trajan, comme l'indique une inscription placée sur le revers de la colline; et ce chemin, qui a quatre pieds de large, s'étendait à douze lieues au-dessus de la rivière. L'inscription est en latin, sur une surface polie d'environ sept pieds de long et quatre de large : elle est très-bien conservée, eu égard à sa haute antiquité.

Cette partie de la Servie est extrêmement montueuse, mais elle renferme beaucoup de terres labourables, et la population s'élève à un million d'ames. Elle est gouvernée par George Petrowich, appelé Czerni George ou George-le-Noir, nom qui, s'il faut en croire ses ennemis, lui a été donné à cause de ses crimes (1). Il

(1) Depuis le voyage de M. Kinneir, Czerni George, après avoir défendu pied à pied son territoire contre la Turquie, a enfin été forcé d'aban-

avoit été d'abord sergent au service d'Autriche, quoique Servien de naissance : retiré dans le village qui l'avait vu naître, auprès de Belgrade, et indigné de la tyrannie que les Turcs exerçoient sur sa patrie, il forma le projet de les chasser. Il rassembla d'abord un petit corps d'hommes déterminés, avec lesquels il s'enfonça dans les forêts, d'où, sortant pendant la nuit, il allait piller les caravanes turques : sa troupe s'accroissant de jour en jour, il se trouva bientôt en état de tenir la campagne ; il battit en plusieurs occasions les troupes du sultan, et réussit enfin à les chasser de son pays. A l'époque où je me trouvais en Servie, il avait été reconnu chef par tous les habitans, et jouissait d'une autorité illimitée sur tous ses compatriotes. Il ne voulut pas néanmoins prendre le titre de prince, et ne se distingua jamais de ses

donner la Servie : il a passé au service de la Russie ; mais ayant voulu pénétrer seul dans son ancien état pour revoir ses amis, il a été pris par le pacha de Servie, et fusillé. (*Note du traducteur.*)

soldats par la richesse de ses vêtemens. Une petite maison dans le village qui l'avait vu naître, lui servait de demeure; et, s'il se rendit quelquefois à Belgrade, ce ne fut que lorsque ses fonctions l'y appelèrent. Sa garde était composée de soldats choisis, et tous les hommes en état de porter les armes furent disciplinés régulièrement à l'autrichienne. J'en vis quatre ou cinq cents à l'exercice, ils marchaient en lignes et par colonnes, et les manœuvres étaient exécutées avec une grande précision. Il a, dit-on, fait pendre son propre frère pour avoir insulté une femme, et enterrer vif un prêtre qui s'était refusé d'ensevelir un mort, sous prétexte que le fils du défunt ne pouvait payer cinquante piastres (1).

25 *mai.* — Je quittai Orschova ce jour, et, 4 milles plus loin, je dépassai la barrière qui sépare les deux états; elle se compose d'un petit ouvrage en treillis: devant moi était une prairie, où l'on voyait une hutte et vingt ou trente chevaux à la pâture.

(1) De 45 à 50 fr. (*Note du traduteur.*)

Quatre d'entre eux, qui étaient attachés à un chariot, avaient des cordes en guise de harnois. Pour la bagatelle de cinquante piastres, je me procurai un ordre pour qu'on me fournît des chevaux jusqu'à Craiova; et le postillon se trouvant en selle, nous courûmes au grand galop jusqu'au relais le plus prochain. Jusqu'à Cernitz, le chemin, pendant une quinzaine de milles, côtoie le Danube; mais il est si étroit, que notre voiture n'était séparée du précipice que par un intervalle de quelques pieds. Nous fûmes sur le point critique de tomber avec notre épuipage dans la rivière. Nous venions de quitter le bord du fleuve, et nous descendions avec rapidité un terrain en pente qui conduit à la ville de Cernitz, lorsqu'une pierre placée au milieu du chemin, heurta une des roues de la voiture, et nous jeta avec force contre le flanc de la montagne. Le coup fut si violent, que les roues de devant se détachèrent; et les chevaux continuant de marcher, nous avancions sens dessous dessous, lorsque le train fut arrêté par une

touffe de buissons. Rivoire, mon valet-de-chambre, reçut une forte contusion à la jambe, j'en reçus une au bras; mais nous en fûmes heureusement quittes pour cette bagatelle; et, quoique considérablement endommagée, la voiture fut bientôt mise en état de nous transporter à Bukharest. Nous nous arrêtâmes au village, où je fis une visite au gouverneur de la ville, Grec de nation; il me fit préparer une chambre pour la nuit, et se conduisit avec la plus grande honnêteté. Il me prévint que le chemin de Craiova était infesté de voleurs, et m'engagea beaucoup à me munir d'une escorte; mais je m'aperçus bientôt que cela me causerait une dépense considérable, et qu'en même temps je serais obligé d'attendre long-temps; je me déterminai donc à courir les chances.

La ville de Cernitz était une station romaine, appelée Termès; on aperçoit encore dans le voisinage les restes de deux ponts qui traversaient le Danube, et bâtis, l'un par Trajan, le second un mille au-dessous, par Septime-Sévère. Lorsque les

eaux sont basses, on aperçoit plusieurs des piles de ces ponts, ainsi que quelques-uns des châteaux qui défendaient l'approche de celui de Trajan, et qui furent relevés par Justinien. Dans cet endroit le Danube a huit cents pas d'ouverture.

Le 26 au matin, je dis adieu à Cernitz, voyageant avec autant de rapidité que le jour précédent; je traversai un pays montueux, couvert de chênes rabougris et de poiriers sauvages, dont la plupart étaient chargés de fruits; je trouvai une cabane en bois, située au centre d'une clairière, où quarante à cinquante chevaux étaient à la pâture. De cet endroit à Craïova, on compte 66 milles; le pays, dans cet espace, est boisé, et l'aspect en est sauvage. Cinq milles avant d'arriver à la ville, je traversai, sur un bac, la rivière Séhuil, après avoir fait dans ma journée 11 ou 12 milles à l'heure, chose assez extraordinaire, vu l'extérieur pitoyable des chevaux qui ne touchent que rarement à un grain d'orge.

27 *mai.* — Je me rendis sans cérémonie à la maison du gouverneur de Craïova, où

l'on me prépara de suite un appartement : son fils, pour lequel j'avais des lettres de recommandation, fit servir du café et des biscuits pour rafraîchissemens. Ce jeune homme, d'une famille noble de la Valachie, avait pour épouse une fort belle femme, dont il était excessivement jaloux. Je ne devais donc pas espérer l'hospitalité d'un tel homme ; aussi me témoigna-t-il tant de froideur, que je quittai sa maison pour aller demeurer chez le gouverneur de la ville, Grec instruit, qui parlait le français et l'anglais. Avant que je ne quittasse ce dernier, il m'introduisit auprès de son épouse ; elle était vêtue d'une peau d'hermine richement brodée ; des cheveux de toute beauté flottaient négligemment sur son col et ses épaules, et un schall rouge se jouait sur un sein relevé avec grâce, dont il ne cachait qu'une partie.

30.—Craïova, l'une des principales villes de la Valachie, fut brûlée en partie, il y a quelques années, par Passwant-Oglou, pacha rebelle de Widin : ce n'est autre chose qu'un gros village irrégulier, bâti en

bois au milieu d'un désert, description qui peut s'appliquer à la majeure partie de cette malheureuse province. Son gouverneur est un Grec de Constantinople qui, dans la matinée du jour où je quittai cette ville, se présenta avec plusieurs médailles qu'il avait recueillies au milieu des ruines d'anciens bâtimens, dans un endroit appelé Caraval, sur les bords du Danube. L'ordre pour avoir des chevaux d'ici à Bukharest me coûta soixante-dix piastres (65 fr.), et les maîtres de poste insistèrent pour mettre six chevaux à ma voiture, tandis qu'un seul pouvait la traîner facilement : comme à l'ordinaire, des cordes remplaçaient les harnois. Mes trois postillons n'avaient ni souliers ni bas; tout le reste de leur habillement se composait d'une chemise blanche, une paire de culottes et un bonnet de peau d'agneau. Nous quittâmes Craïova sur les sept heures du matin, et à dix heures moins un quart nous avions déjà atteint Altoun-Sou, le fleuve d'Or (l'ancien Aluta), qui a reçu ce nom des paillettes de ce métal qu'on ramasse quelquefois dans son lit, et qui sont en-

traînées, dit-on, des montagnes de la Transilvanie. La distance est de trente-trois milles. Nous courûmes la plus grande partie de cet espace, sur un gazon fin (car il n'y a point de chemin tracé), partie à travers une forêt, partie dans une campagne riante et découverte; on apercevait partout des aubépines, des rosiers, des poiriers touffus, entremelés de vignes sauvages et de fleurs variées. Les maisons de poste sont très-petites et construites en bois, situées dans la forêt, où sont entretenus des chevaux sans aucune dépense, parce qu'ils trouvent une nourriture abondante dans tout le pays. Après avoir quitté les bords de l'Altoun-Sou, nous traversâmes, avec la même rapidité, 27 milles de pays, jusqu'à un village en bois, appelé Statina, situé dans une plaine qui, de Craïova, s'étend vers Bukharest et le Danube, et, quoique merveilleusement propre partout à la culture du froment, demeure inculte et inhabité. Les guerres des Turcs et des Russes ont contribué à cette désolation. On compte 90 mille de Statina à Bukharest; toute cette étendue de pays

n'offre qu'une solitude profonde ; elle cesse néanmoins à 6 ou 7 milles en avant de cette dernière ville, dont les coupoles, les minarets, en s'élançant dans l'air, au-dessus des jardins, lui donnent l'aspect d'une ville persanne. Il était huit heures du matin quand nous entrâmes dans l'enceinte des murs ; comme nous n'entendions ni mon valet ni moi la langue valaque, je me rendis chez un négociant français pour lequel j'avais une lettre de recommandation ; je me procurai un logement dans la maison d'un officier autrichien, où, quelques instans après mon arrivée, je reçus la visite du consul de Russie, accompagné de M. Gordon, ancien ami dont j'avais, deux ans auparavant, fait la rencontre, d'une manière toute semblable, dans un village près de Magnésie, dans l'Asie-Mineure. Nous dînâmes avec le consul, et, le soir, je l'accompagnai, lui et son épouse, au Prado de Bukharest, grand espace découvert où je trouvai un grand concours de figures grotesques descendues de carrosses couverts de poussière, pour aller boire le café et se promener sur les

bords d'une mare d'eau stagnante. Quelques-uns de ces carrosses sont dans un état encore plus pitoyable que celui de nos fiacres; tandis que d'autres, par les dorures dont ils sont couverts, rappellent les voitures de la cour de Louis XIV. La majeure partie de la noblesse de la Valachie qui forme, à ce que j'ai appris, une race vile et abatardie, n'exerce aucune profession; tous vivent du revenu de leurs terres, dont quelques-unes rapportent jusqu'à 100 mille piastres par an. Ils ont eu horreur les Russes qui les ont dépouillés de quelques priviléges dont les Turcs les laissaient jouir; aussi conservent-ils tous le costume grec; il n'y a que leurs femmes qui suivent les modes françaises. D'après sa constitution, la Valachie ne peut être gouvernëe ni par un habitant du pays, ni par un Turc; aussi l'hospodâr ou prince est-il toujours choisi, par le grand-seigneur, dans les familles grecques de Constantinople. Après un règne de quelques années, la Porte lui fait souvent trancher la tête ou l'envoie en exil. Le sol de la Valachie, qui répond à l'ancienne Dacie des Romains, est

fertile; mais la population est réduite à peu de chose, et sa condition est digne de pitié. Les habitans attribuent cet état de choses aux contributions excessives levées par les Russes, et leurs plaintes ne sont peut-être pas tout-à-fait dénuées de fondement. Bukharest, capitale de la province, est une grande ville, située dans une plaine immense, et passe pour contenir cent mille habitans. Les maisons sont construites en bois et en plâtre; toutes sont accompagnées d'une cour ou d'un jardin, comme les maisons de l'Orient; les rues sont pavées en poutres, de même que dans toute la Russie. La population est un mélange de personnes de toutes les nations et de toutes les religions, qui y ont des lieux affectés à leur culte, et qui, sous le gouvernement du sultan, jouissent d'un degré de liberté inconnu dans quelques-uns des états les plus civilisés de l'Europe. Je demeurai quelques jours à Bukharest, et, comme ma voiture me devenait désormais inutile, je la donnai à M. Gordon, en échange de ses selles, brides et autres objets; et, accom-

pagné du Tartare qu'il avait amené de Constantinople, je me mis en route le 6 du mois de juin. Les chariots vallaques dont je me suis servi jusqu'à Georgeova, sur les bords du Danube, sont entièrement en bois; il n'entré dans leur construction ni fer ni cuir; leur longueur est d'environ trois pieds, sur une largeur égale; le diamètre des roues, qui sont au nombre de quatre, n'excède pas deux pieds et demi. Avec trois de ces chariots attelés chacun de quatre chevaux, parti à trois heures de l'après-midi, j'arrivai à huit heures et quelques minutes à Georgeova, après avoir fait de 50 à 60 milles sur un vert gazon qui couvre toute la route. Je passai la nuit à Georgeova, dans un mauvais café. Georgeova est un petit village sur un coude du Danube, qui peut avoir trois quarts de mille de largeur dans cet endroit. Le lendemain au matin je traversai le fleuve, et arrivai à Rutchuk, petite ville fortifiée de la Bulgarie, brûlée par Kutusow dans la dernière guerre. De cet endroit pour arriver au pied du mont Balkan, on traverse un pays magnifique,

mais presque désert et ravagé par les Russes, qui paraissent avoir porté la désolation dans toute la Bulgarie.

11. — Dans la matinée je fis mes préparatifs pour traverser le Balkan, chaîne de montagnes élevées qui portaient jadis le nom d'Hœmus et sépare la Bulgarie de la Roumélie. Nous prîmes des chevaux dans la matinée; et, après une course de six heures dans un pays de montagnes, nous traversâmes la rivière et la ville romantique de Cosan, et commençâmes à gravir les défilés, lesquels sont si rudes qu'après une marche de quatre heures, nos chevaux étaient rendus, sans qu'il fût possible de les faire avancer. Nous prîmes donc le parti de nous arrêter dans un village grec, situé dans les montagnes; un pasteur hospitalier nous prêta sa cabane, qui était petite, mais propre, et située au fond d'une vallée profonde et solitaire qu'arrose un torrent d'une eau limpide. De chaque côté, les montagnes s'élèvent à une hauteur extraordinaire; les hêtres qui la courronnent, balançaient avec grâce leurs rameaux au-

dessus de nos têtes; les rayons du soleil glissant à travers l'épaisseur de la forêt, la voix harmonieuse du rossignol répétée au loin par les rochers et les précipices, formaient un contraste enchanteur avec la fumée d'une maison de poste turque, située dans le voisinage. Si la liberté et l'indépendance étaient offertes aux Grecs, et qu'on fît un effort pour briser le joug honteux qui détruit leur intelligence, avec quelle facilité l'empire turc serait renversé! Mais nous aurons sans doute occasion de revenir ailleurs sur ce sujet.

12. — Du Balkan on descend dans la petite ville de Stemar, située dans une plaine de la Roumélie, au pied des montagnes, et dont la population se compose de Turcs et de Grecs. La station la plus prochaine est à Yamboul, quatre heures de marche au de-là du Stenar, dans un pays plat, mieux cultivé que tout ce que j'avais vu jusqu'à ce moment. Dans la journée, nous traversâmes deux rivières; la première à moitié chemin, la seconde au sortir d'Yamboul où l'on trouve quelques anciens

édifices. De cette ville à Andrinople, dix heures de chemin, la moitié se fit pendant la nuit, et le reste dans la matinée du 13. Je m'arrêtai dans la maison du consul de France, riche négociant, qui me parut s'inquiéter fort peu de la politique de l'Europe. Le seul objet de son empressement était de savoir si les ports de l'Allemagne étaient ouverts aux navires anglais, de cette circonstance dépendant en grande partie le commerce de cette partie de l'Europe; les décrets arbitraires, rendus à Berlin et à Milan ayant prohibé l'introduction des marchandises anglaises et des produits coloniaux dans les ports du continent, avaient enrichi les négocians de Salonique et d'Enos, dont les marchandises remontaient la Marissa jusqu'à Andrinople, et de là en Allemagne, à grands frais.

Andrinople, nommée Ederna par les Turcs, a été fondée par Adrien, empereur romain, et a été pendant long-temps la principale ville de la Thrace, dont le nom actuel est Roumélie ou Roumanie. Elle s'élève sur un tertre, au confluent de la Marissa

et de l'Adna. Elle est célèbre dans l'histoire pour avoir été témoin d'une grande bataille entre Constantin et Licinius, et servit de capitale à Amurah avant que Constantinople fût tombée entre les mains des Turcs. Une partie du palais de ce prince subsiste encore ; mais le plus bel édifice d'Andrinople est la mosquée de Sélim I.er, monument superbe, surmontée d'une vaste coupole soutenue par des colonnes de porphyre, que je présume être les dépouilles de quelque temple romain.

Le 15 de juin, à huit heures du matin, je continuai ma route; et, le lendemain, à la même heure, j'entrai dans Perna, après avoir couru à cheval 160 milles en vingt-quatre heures. D'Andrinople à Papasoli, où nous eûmes pour la première fois en vue la Propontide, la Roumélie n'offre qu'une vaste plaine sans bois ni culture; on traverse plusieurs petites villes, et, dans quelques endroits, se font remarquer les vestiges d'une route romaine, qui a été réparée par les Turcs. De Papasoli, ville située sur les bords de la Propontide, on

arrive à Selivrée, l'ancienne Sylymbria, où l'on reconnaît les ruines d'une ancienne forteresse bâtie par Jean Cantacuzène, qui résida pendant quelques années dans cet endroit. De Selivrée à Anat, quatre heures de chemin, et sept d'Anat à Constantinople. Avant d'entrer à Anat, je traversai un pont d'une longueur extraordinaire, bâti par Justinien sur un bras de mer.

De Constantinople à Angora par Esky-Chehr et Yerma.

Le premier voyage que j'avais fait de Baghdâd à Constantinople par l'Asie-Mineure, m'avait fait éprouver tant de délicieuses sensations, que je pris la résolution de visiter une seconde fois cette intéressante contrée, et de reconnaître quelques-unes des parties les moins fréquentées. Je demeurai trois mois dans la capitale de l'empire turc, pour éviter les chaleurs d'un été brûlant et me rétablir des attaques violentes d'une fièvre que j'avais gagnée en 1807 dans mon passage par Seringapatam, et dont je

m'étais ressenti depuis à différens intervalles. Le 2 du mois de septembre, je dis adieu à la demeure hospitalière de M. Liston, notre ambassadeur auprès de la Porte. Accompagné d'un domestique grec et de mon vieux tartare Ibrahim, je traversai le Bosphore, et pris un cheval à Scutari (1). Notre premier relais fut à Gebsa, l'ancienne Lybissa, ville très-petite et assez triste, mais remarquable par un monument ou tombeau qu'on suppose être celui du grand Annibal qui avala du poison dans cet endroit pour échapper aux persécutions acharnées des Romains.

Dans la matinée du 3, le lendemain, nous traversâmes le golfe de Nicomédie à peu de distance de Gebsa; et une marche de huit heures, dans un vallon boisé, nous fit parvenir au village de Gustordjek où je passai la nuit dans une cabane en ruines.

4. — Au lever du soleil, nous nous mîmes en route; et, à la fin de la quatrième

(1) Scutari ou Uscudar, ville située vis-à-vis la pointe du sérail, sur la côte d'Asie, est l'ancienne Chrysopolis (ville d'or). (*Note du traducteur.*)

heure (1), nous étions parvenus au sommet de la chaîne des montagnes qui bordent le lac Ascanius du côté du nord. Nous avions sous nos pieds la vaste étendue de ce lac romantique, entouré de tous côtés de sombres forêts et de hautes montagnes, excepté du côté de l'est où une plaine de huit ou dix milles de large s'étend au pied des montagnes de l'antique Nicée, qui est située à l'extrêmité méridionale du lac. Nous descendîmes des montagnes et continuâmes notre route le long des bords du lac dont les eaux viennent se briser sur les cailloux du rivage, jusqu'à l'instant où nous entrâmes dans la ville par une porte construite, dit-on, par l'empereur grec, Théodore Lascaris. Au lieu de prendre les rues de la ville, on nous conduisit, à travers des vignobles et des champs de tabac, à la demeure du Motssellem (2), grande mai-

(1) Les Turcs comptent les distances par le nombre des heures que met une caravane à faire une route, et cette heure varie avec la nature du pays.

(2) Les provinces turques sont gouvernées par des

son turque, qui s'élève au milieu des ruines de plusieurs édifices. Ibrahim ayant annoncé notre arrivée et exhibé au gouverneur notre fermân, il envoya un de ses gens au despote des Grecs qui, presque

pachas à trois ou seulement à deux queues (1), selon l'importance des gouvernemens; les uns sont appelés visirs; les autres beglerbeys ou seigneurs des seigneurs. Cependant ce dernier titre est plus commun en Perse qu'en Turquie. Immédiatement après les pachas, viennent les motssellems, vaivodes, ou chefs de sandjâks (2) ou districts, puis les agas ou gouverneurs de villes, et enfin les agans ou ekhtiars (vieillards) (3) des villages. Dans l'Anadhoulie ou Asie-Mineure, on donne le nom de begs aux chefs de tribus pastorales, et celui de kyahya au lieutenant du pacha.

(1) Personne n'ignore que ce nom vient des trois ou deux queues de cheval que l'on porte en Turquie devant un pacha, et qui servent d'étendard dans les armées turques; ces queues sont ordinairement teintes en rouge, surmontées d'une boule de métal, surtout de cuivre doré, et couronnées d'un croissant. *(Note du traducteur.)*

(2) Sandjâk, mot arabe, veut dire étendard. *(Id.)*

(3) Ce nom répond au *cheykh* des Arabes, qui signifie vieillard, et, par cela même, chef, parce que le commandement d'un village est toujours confié à un vieillard. *(Id.)*

toujours est responsable de la conduite de ses compatriotes et du paiement des taxes. Nous le trouvâmes assis à la porte de sa maison avec un bâton dans la main. Lorsque le tchokhadâr (1) lui eut montré l'ordre de son maître, il jeta sur nous un regard qui décelait son mécontentement, et il ne put retenir son dépit. Il protesta que, toutes les personnes étant alors occupées à la campagne, il lui était impossible de nous donner aucun asile; mais, lorsque mon domestique grec, dans sa langue, lui eut assuré que notre intention était de payer exactement tout ce qui nous serait fourni, toutes les difficultés qu'il avait d'abord élevées se dissipèrent peu à peu, et il nous conduisit dans une maison bien garnie de linge, où nous trouvâmes des fruits, du vin et d'autres provisions en grande abondance. Mon

(1) On appelle tchokhadârs les valets-de-chambre du Grand-Seigneur; mais comme les gens riches, et surtout les gouverneurs des provinces, ou même le moindre commandant, sont toujours prêts à copier leurs maîtres, ils se permettent aussi des tchokhadârs. (*Note du traducteur.*)

valet fut bientôt le grand ami de la maison, et toute la famille vécut à mes dépens pendant les deux jours que je demeurai à Nicée. Le mémoire qu'on me présenta à mon départ se montait à cinquante piastres (48 fr.), en y comprenant les présens faits aux domestiques (1).

Nicée (2) fut fondée par Antigone, et porta d'abord le nom d'Antigonie; mais Lysimaque qui, bientôt après, se plut à

(1) Cette somme est exorbitante; si l'on réfléchit au bas prix des vivres dans cette partie de la Turquie, on se croirait transporté à Londres. (*Note du traducteur.*)

(2) Tum Nicæa primaria Bithyniæ urbs, ad Ascaniam paludem; quæ urbs ambitur à campo magno et admodùm fœcundo, sed per æstatem non admodùm salubri. Hanc Antigonus primùm condidit, Philippi filius, et Antigoniam nominavit; deindè Lysimachus, qui eam ab uxore Nicæam appellavit. Ea Antipatri fuit filia. Urbs ipsa quadrata est, ambitu stadiorum sexdecim. Habet etiam gymnasium in campo quatuor portis apertum et ad angulos rectos; ità vici sunt constituti, ut qui in medio lapide gymnasii consistit is portas quatuor omnes videat. — Strab., vol. 11, p. 807.

agrandir et à embellir cette ville, lui donna le nom de son épouse Nicæa. Elle doit avoir été d'une certaine importance au temps de Trajan, puisque Pline le jeune, qui fut préteur de la Bithynie, parle de son théâtre et de son gymnase, dont les murs, malgré une épaisseur de vingt-deux pieds, sont très-peu solides. Nicée devint ensuite le siége d'un évêque, et est encore célèbre par les deux conciles généraux qui s'y tinrent pour le maintien de la foi orthodoxe. Le premier, sous Constantin, en 325; le second, sous le règne de l'impératrice Irène, en 787. Elle fut, pendant quelque temps, la capitale de la Bithynie; et, sur le déclin du bas-empire, elle tomba entre les mains de Soliman, sultan de Roum, à qui les croisés l'enlevèrent en 1097 après un siége de sept semaines. Lorsque les Français se furent rendus maîtres de Constantinople en 1204, Théodore Lascaris se saisit de Nicée, dont il fit la capitale d'un état qui, du Méandre, s'étendait jusqu'au Bosphore. Il en releva les murs, et embellit cette ville, qu'il choisit pour sa résidence; mais après

la mort de ce prince et l'expulsion des Français de Constantinople, Nicée rentra sous la domination des empereurs grecs, et reconnaît actuellement la souveraineté du Turc.

Sur les trois heures de l'après-midi, le despote nous invita à venir le voir, et nous accompagna jusqu'aux ruines de l'ancienne ville : il nous conduisit d'abord à l'église, édifice petit et très-ancien, pavé d'une mosaïque en marbre de diverses couleurs ; puis nous vîmes un sarcophage en marbre blanc, très-transparent ; sur les murs de l'église sont aussi trois figures en mosaïque. Quelques-uns des vitraux sont dorés, ce qui est commun aux églises grecques et arméniennes. Au-dessous de ces figures se trouvent quelques inscriptions grecques ; on en voit encore d'autres sur le tombeau auprès de la fenêtre, mais elles ne méritent pas la peine d'être transcrites. Notre guide nous conduisit ensuite, à travers des champs de tabac, à une ruine qu'il appelait le palais de Théodore : il couronne une éminence, d'où l'on jouit d'une vue superbe

sur le lac, à la distance de trois cents pas. Une partie des murs et la majeure partie des fondemens de cette masse énorme de maçonnerie ont acquis la dureté et la consistance du roc, et subsistent encore comme un monument de la solidité des constructions romaines. Je comptai douze appartemens souterrains disposés en cercle ; chacun a une inclinaison graduelle dirigée vers le centre de l'édifice. Cette forme me fait présumer que ce devait être plutôt un théâtre qu'un palais. Ces chambres souterraines étaient sûrement les loges des bêtes sauvages : elles communiquent toutes, les unes aux autres, par des ouvertures de deux pieds et demi de diamètre. Autant que j'ai pu le remarquer, on n'a employé aucun ciment dans la construction des voûtes ; le poids des pierres, lesquelles ont de dix à quatorze pieds de long (1), l'ont rendu inutile. La plupart des passages sont obstrués de débris ; cependant, à l'aide d'une torche, je pénétrai dans l'intérieur de trois,

(1) On remarque en général, sur les pierres, les lettres grecques ΛΑΚ : ΑΙΚ.

qui communiquent les uns aux autres; dans le plus reculé, je trouvai les os de quelque infortuné qui aura sans doute péri dans ces cavernes, d'où s'exhale une odeur fétide (1).

Du sommet de ce qui me parut être la porte de l'édifice, l'extrémité occidentale du lac court dans une direction ouest et nord, à la distance d'environ 10 milles. Un promontoire à droite, nord-ouest-nord, à un mille et demi de distance; et à 5 milles sur la gauche, une montagne très-élevée, ouest-sud. — Du palais de Théodore, nous nous avançâmes vers cette partie du mur court parallèlement au lac; et, arrivés qui dans cet endroit, nous montâmes au sommet d'une tour qui domine toute la ville. Les anciens murs, qui peuvent avoir 4 milles de circonférence, sont enceints au sud et à l'est par une chaîne de montagnes dont ils sont à un mille, dans la partie la plus rapprochée. Au nord s'étend la plaine; du côté

(1) Ces cavernes abondent en nitre, que les Turcs emploient à la fabrication de leur poudre à canon.

de l'ouest, ces murs suivent près d'un mille les bords du lac, et en serrent les eaux de très-près. Ils sont construits de pierres jointes ensemble par de la chaux avec des lits de briques à des intervalles réguliers. Leur hauteur est de vingt-cinq pieds, et leur largeur est de neuf au sommet. La forme des tours est ronde ou elliptique, avec deux planchers au-dessous des créneaux, et le second étage de quelques-unes a des embrasures. Tout le terrain situé au-dedans des murs est disposé en jardins plantés de grenadiers : on y trouve encore quelques champs de tabac. La ville actuelle se compose d'une centaine de chétives maisons construites en terre et en bois. Nous nous promenâmes le long des murs jusqu'à la porte du nord, par laquelle nous étions entrés le matin dans la ville, et non loin de là j'aperçus le nom de Théodore Lascaris, tracé en caractères grecs au sommet d'une tour; les lettres étaient formées avec des briques de couleur incrustées dans le mur. De cet endroit, notre guide nous conduisit dans plusieurs mosquées ornées de colonnes

de marbre et de granit, qui paraissent avoir été prises dans les ruines des autres édifices. Les débris amoncelés sur la surface du sol servent à faire reconnaître l'emplacement. Vers le soir, nous gagnâmes notre maison, et je remarquai, dans les murs qui séparent les champs de vignes que nous avions traversés, de nombreux fragmens d'architraves, de colonnes brisées et de chapiteaux.

7. — Levé de très-grand matin, j'accompagnai l'évêque à la porte de Syrie, massif de pierres brutes qui se compose de trois arceaux, un grand au centre, et un plus petit de chaque côté. On lit sur cette porte deux inscriptions grecques, l'une en dehors, l'autre en dedans, mais toutes deux si effacées que je ne pus les copier. Elles me parurent l'avoir été à dessein, et la partie extérieure de l'arceau est brisée. De chaque côté se trouve un grand piédestal de colonne, et sur la gauche on voit un bas-relief tellement endommagé, qu'il me fut impossible d'en distinguer les figures. Cependant l'une représente une

marche de guerriers romains ; l'autre, qui est encore plus mal conservée, porte d'un côté trois figures à robes flottantes, et, dans la partie opposée, une boule et trois chèvres avec un diadème. Tout auprès de cette porte se trouve un ancien aqueduc qui continue à fournir à la ville l'eau des montagnes voisines. Je me promenai ensuite au sommet des remparts formés d'immenses blocs de pierre gris d'ardoise, et d'un côté je ne comptai pas moins de dix-huit piédestaux de marbre : ce sont les Turcs qui les ont placés comme on les voit actuellement. Je copiai une courte inscription sur un fragment de marbre blanc sellé dans le mur ; et, après une promenade d'un mille environ, j'atteignis la porte de Bronze, qui est dans la partie méridionale de la ville. Elle a toute l'apparence d'avoir été composée dans l'origine de massifs pareils à ceux de la porte que je venais de quitter ; mais l'arceau, dans sa partie intérieure, s'est écroulé. Je copiai une inscription qu'on voit sur une grande pierre, à huit pieds au-dessus du sol.

La partie intérieure de la porte est plus moderne que l'autre, et se compose de trois blocs de marbre blanc fort bien taillé; ils ont dû, sans doute, appartenir à quelque temple ou à quelque église, car le sol est couvert aux environs de matériaux semblables. La chaleur du soleil me força de me retirer. Le thermomètre de Farenheit marquait 84 degrés (18 de Réaumur), et je ne voulus point sortir avant quatre heures du soir; j'allai alors examiner la porte de Constantinople, qui est placée au nord des ouvrages. Elle se compose de trois parties construites en pierre. La partie intérieure, qui tombe en ruines, est ornée de deux têtes colossales de Méduse; celle du milieu est entière et se compose d'un fort bel arceau et de deux portes richement décorées; dans celle de l'extérieur se font remarquer deux belles colonnes en marbre vert antique (1).

(1) Cette porte, d'après toutes les apparences, a été construite par les Turcs avec les restes d'une autre plus ancienne.

On remarque deux bas-reliefs, un de chaque côté de la porte; mais l'un et l'autre sont aussi effacés que ceux de la porte de Syrie; celui qui se présente à droite, lorsque vous entrez, a cinq pieds de long sur trois de large: il représente un groupe de neuf petits personnages assez bien exécutés; sur l'autre on voit une figure d'homme et une de femme très-mutilées. Nicée renferme encore d'autres monumens; et, sous un gouvernement libéral, les beautés de cette ville, sa situation charmante, ne pourraient manquer de la rendre florissante, et d'en faire un séjour délicieux.

8. — Comme j'avais acheté, à la Porte, un ordre pour qu'on me fournît, dans les huit arrondissemens des Portes de l'empire, des chevaux partout où je les requerrais, je reçus le nombre que je désirais; et, après avoir fait un présent au maître de poste et aux domestiques du despote, je partis pour Louka, qui en est à 22 milles. Dès qu'on est sorti de Nicée, on entre dans une vallée étroite et inculte, à travers laquelle je continuai de marcher dans une direction est et

sud pendant 10 milles par une montée insensible. Au troisième mille, est le village de Khouristân, qu'on laisse à un mille et demi sur la droite; au huitième, celui de Karadin, à un mille et demi directement vers le nord; deux milles plus loin, le Casaban d'Yila, à deux milles dans la même direction. Le chemin se dirige alors sur une chaîne de montagnes jusqu'à 3 milles en avant de Louka; dans cet endroit on descend au fond d'une vallée, et, après avoir traversé un ruisseau qui va se perdre un peu plus loin dans une rivière, laquelle court sur la gauche dans une direction nord-ouest; on fait le reste de la route sur un ancien chemin romain d'environ vingt pieds de large, construit de grosses pierres apportées, il y a bien des siècles, des montagnes voisines, à force de dépenses. Nos malheureux chevaux, à moitié morts de faim, furent rendus avant la moitié de la route, et Ibrahim, usant en cela du privilége que la Porte accorde aux Tartares qui font l'office de courriers, s'empara des chevaux d'un marchand grec que, malheureusement pour lui, nous rencontrâmes

sur la route. Louka est une petite ville sur les bords du fleuve Gallus, qui coule dans une vallée profonde, entre deux chaînes de montagnes. Nous nous y arrêtâmes, jusqu'à trois heures de l'après-midi, pour laisser passer la grande chaleur du jour; et alors nous n'éprouvâmes pas peu de difficultés à nous mettre en route, tourmentés par les habitans qui, avec le ton criard si ordinaire aux Turcs, se croyoient tous individuellement le droit d'exiger le backchich ou présent.

Notre course, pendant les deux premières heures, se dirigea au sud-est; le chemin monte alors, pendant sept milles, le long de l'escarpement d'une contrée montagneuse. Arrivés au village de Beiukakol, nous redescendîmes dans une vallée romantique et fort bien cultivée que fertilisent les eaux du Gallus. Cette vallée n'a pas, dans quelques endroits, plus de cinq cents pas de large, mais tout cet espace est occupé par des jardins qui fournissent beaucoup de pêches, d'abricots, de noix, de prunes et de poires qui font rompre les arbres

sous leur poids. Pendant les sept derniers milles, la direction du chemin est sud-sud-est. Au quinzième, nous traversons le village de Visir-Khân situé à la tête de la vallée, où l'on passe la rivière sur un pont, et on aperçoit sur la droite un aqueduc. Il apporte des eaux à cette ville, qui occupe l'emplacement de l'ancien Agrilium. Après avoir quitté Visir-Khân, on recommence à escalader les montagnes, et notre route se continue dans une direction sud-est-sud. Le sol est blanc et rocailleux, haché de vallées profondes; enfin, après avoir fait trente-cinq à trente-six milles, on trouve Sogat, petite ville sur les bords du Sangar, et fameuse pour avoir été la résidence d'Othmân (1), fondateur de l'empire turc. Je me procurai un appartement dégarni

(1) On ne sera sans doute pas fâché d'apprendre que le mot Othmân, prononcé par les Maures d'Espagne Osman, a servi à former le nom de Guzman, qui est celui d'un de nos romans les plus agréables. Gusman d'Alfarache veut dire Osman-le-Joyeux. (*Note du traducteur.*)

de meubles; mais, pour des rafraîchissemens, il fallut ne pas y songer; et, malgré la faim qui me pressait, je fus obligé de me coucher sans souper. Je m'étais précautionné à Constantinople d'un petit tapis, d'un oreiller et d'une couverture, de sorte que j'étais indépendant, et ne me servis jamais des lits et des coussins des habitans qui fourmillent toujours de vermine. Dans mes voyages en Turquie, j'ai toujours évité les maisons de poste, où l'on est enfermé dans une salle dégoûtante, divisée en petits réduits par des séparations, et toujours pleine de la plus vile canaille. C'est le gouvernement qui, dans tout l'empire, paye la dépense des postes. Les revenus d'une pièce de terre y sont affectés, ou une certaine somme allouée sur les revenus de la province est destinée à couvrir les frais dans les villes situées le long des grandes routes; car en Turquie il n'existe point de relais sur les routes d'un rang inférieur, c'est ordinairement un particulier qui se charge, d'après un tarif, de fournir

des chevaux. Sur les routes les plus fréquentées, un maître de poste a souvent au-delà de cent chevaux; il doit fournir gratuitement aux courriers tartares, non seulement les chevaux nécessaires, mais encore les nourrir; ces derniers se contentent de donner à leur départ quelques paras aux valets d'écurie; privilége dont jouissent seulement ceux qui sont porteurs d'ordres de la cour ou des ministres. La coutume de ces Tartares est de porter des marchandises d'une ville à l'autre; mais dans ce cas, les maîtres de poste ont droit de leur refuser les chevaux qu'ils demandent pour cet objet. Les chevaux sont petits, les relais très-éloignés les uns des autres, les chemins horriblement mauvais; mais toutes ces considérations n'empêchent pas les Tartares de les excéder de fatigues; et lorsqu'ils sont rendus de lassitude, au point de ne pouvoir faire un pas, on leur coupe la queue, quelquefois même les oreilles, et, dans cet état, on les lâche au milieu des bois. Ces Tartares sont en outre toujours suivis d'un cheval de rechange, con-

duit par un sourudjy (1); et s'il y en a plusieurs, ils sont attachés les uns aux autres par la queue; lorsque le Tartar est trop éloigné du relais, il a droit de se saisir du cheval du premier voyageur qu'il rencontre.

9. — Je passai cette journée à Sogat. Cette ville passe pour occuper la position de l'ancien Cotyeium; et les maisons, de même que celles de presque toutes les villes turques, ne sont bâties que de bois et de boue; elles ont en général deux étages; des portiques règnent dans le milieu, et se projettent sur la rue; le toit est couvert d'une tuile rouge qui presque toujours pompe la pluie. Cette ville fait partie du Pachalik de Brouse, et renferme le tombeau de Aly Osman, monument décrit par les premiers voyageurs qui ont visité le pays.

Le 10, à 8 heures du matin, je quittai Sogat, me dirigeant sur Eski-Chehr qui en est éloigné de neuf heures de marche; ou, selon mon estime, de trente quatre milles.

(1) Le sourudjy est le postillon ou guide chargé d'accompagner le Tartar d'une porte à l'autre.

Pendant les cinq premiers, le chemin se dirige sur une chaîne de collines rocailleuses, couvertes de petits chênes et de sapins; au sixième, nous entrons dans un défilé au delà duquel est une petite rivière que nous traversons; au neuvième, nous faisons une halte de quelques minutes dans un café qui se trouve dans le bois; au douzième, on sort du défilé; au-delà se déroule un pays découvert, dont le terrain est blanchâtre; au dix-huitième, on descend par une pente douce dont la vaste plaine de Esky-Chehr, où Godefroy de Bouillon défit l'armée de Soliman Suthân Seldjoukide. De même que toutes celles de l'Anadholie, cette plaine offre, dans cette saison de l'année, une apparence sèche et aride que rend encore plus frappante l'absence totale de bois; car, quoique les chênes et les pins croissent spontanément sur l'escarpement et au sommet des montagnes, on ne les rencontre jamais dans les pays découverts; malgré leur apparence de stérilité, ces plaines sont cependant loin d'être improductives; et si elles ne sont point cultivées,

c'est au défaut de population qu'on doit l'attribuer. Parvenus au dix-neuvième mille, les minarets de Esky-Chehr vinrent frapper nos regards; cette ville se présentait dans le sud-est, à la distance de onze ou douze milles. Pendant que nous descendions des hauteurs, un de nos chevaux chargé de bagages s'abattit, ce pauvre animal étant si las que nous ne pûmes jamais le faire avancer d'un pas. Par bonheur, dans ce moment critique, marchait devant nous un vieillard conduisant plusieurs chevaux qu'Ibrahim résolut d'arrêter pour nous tirer d'embarras; mais notre homme refusa d'y consentir, et, paraissant déterminé à résister, je mis fin à la dispute, en lui présentant deux roubys et une petite pièce d'or de la valeur d'une demi-couronne (3 fr); par ce moyen, nous parvînmes à gagner la ville sur les cinq heures du soir, épuisés de fatigue (1), et nous nous rendîmes directement chez le Motssellem, pour y montrer

(1) A midi, le thermomètre marquait à l'ombre d'un arbre 94 (28 de Réaumur).

mon fermân et demander en conséquence un logement. Après nous avoir fait attendre pendant nne demi-heure dans la cour, on nous conduisit enfin à travers les ruines de plusieurs maisons en terre, à un endroit que je reconnus bientôt pour être encore plus étroit qu'une étable. Mon domestique, que je renvoyai chez le Motssellem demander un autre logement, reçut pour réponse que la ville de Eski-Chehr n'en avait pas un meilleur à m'offrir.

En traversant les montagnes qui bornent au nord la plaine de Eski-Chehr, nous avions quitté la Bythinie pour entrer dans la Phrygie, la plus considérable des provinces de l'Asie-Mineure. Selon Strabon, elle tire son nom de Prygès ou Phrygès (1), peuplade de la Thrace qui, située d'abord vers les sources du Sangar, s'était étendue dans la suite vers les contrées adjacentes. Cette province renfermait autrefois plusieurs villes libres et opulentes dont il ne reste que des ruines.

(1) Joseph dit que les Phrygiens sont les descendans de Pharagramme, frère de Raphat, souche des Paphlagoniens.

S'il en faut croire les écrivains de l'antiquité, les habitans s'étaient rendus fameux par leurs mœurs voluptueuses et efféminées. Après la défaite d'Antiochus-le-Grand, à la journée de Magnésie par les Romains, ces derniers forcèrent ce prince de céder la Phrygie à Eumènes, roi de Pergame, leur allié, à l'exception cependant des villes qui n'avaient pas pris les armes contre eux. A la mort d'Attale, dernier roi de Pergame, cette province retomba sous leur puissance, et l'histoire nous apprend qu'à l'époque où Cicéron était gouverneur de la Cilicie, la partie orientale de la Phrygie faisait partie de son gouvernement. Elle fut ensuite divisée en deux provinces nommées *Pacationa* et *Salutaris*. La première comprenait trente-neuf villes; Laodicée ou Lycus en était la capitale; c'était dans cette ville que résidaient les gouverneurs romains. La seconde (1) avait pour métropole Synnada (2), et

(1) At Epicteti Phygiæ sunt, Azani, Nicoleia, Cotyæium, Midaium, Dorylaium urbes et Cadi, quam Misiæ alii adscribunt.—Strabo, vol. 11, p. 833.

(2) J'ai fait, tant ici qu'à Yerma, de nombreuses

renfermait trente-deux villes, l'une desquelles Dorylaïum, actuellement Eski-Chehr, celèbre par ses bains chauds.

11. — Je me levai de grand matin pour visiter la ville qui se divise en deux parties, la haute et la basse; l'une et l'autre ne se composent que de huttes de terre dont la plupart tombent en ruines; elle est située sur deux rivières, dont la plus considérable, le Poursac, l'ancien Thymbrius, sort des montagnes au sud de Kotayèh, et va se jeter dans le Sangar, à peu de distance de Eski-Chehr, vers le sud-est. La seconde, beaucoup moins considérable, descend des montagnes qui s'élèvent au-dessus de la ville, et vient se réunir au Poursac, un peu à l'est. J'allai d'abord aux bains, qui sont au nombre de quatre, et situés dans la partie basse de la ville, non loin du Tymbrius, où les sources minérales sont très-abondantes, et jouissent d'une haute réputation chez les Turcs pour leurs effets salutaires; le prin-

recherches pour me procurer des renseignemens sur les villes de Synnada et d'Amorium, mais sans pouvoir y réussir.

cipal est un ancien édifice surmonté d'une coupole que soutiennent des colonnes de jaspe ; sa chaleur est si forte que je ne pus y demeurer que quelques minutes ; mais malheureusement ayant oublié mon thermomètre, je ne pus déterminer la chaleur de la température que je présume néanmoins avoir atteint le centième degré de Farenheit (30). Au sortir du bain on me conduisit à un pont de pierre, sur le Poursac, où je trouvai une pièce de marbre blanc qui porte une inscription.

Pendant que j'étais occupé à copier cette inscription, je me trouvai tout-à-coup environné d'un grand nombre d'habitans et de leurs enfans, mais tous se conduisirent avec la plus grande honnêteté ; et l'un d'eux s'apercevant qu'il me manquait du papier, en envoya chercher une feuille chez lui, et me la donna. Ce même particulier me dit qu'il connaissait un endroit où était une pierre avec un talisman : il m'emmena donc avec lui dans une maison où nous trouvâmes une femme occupée à laver du linge sur un bloc de marbre gris, au sommet duquel

paraissait la figure d'un aigle admirablement exécutée en relief, et au-dessous une inscription.

Je visitai ensuite la principale mosquée, espérant y découvrir quelques curiosités intéressantes; mais je n'aperçus qu'un petit nombre de chapiteaux de colonnes, lesquels ne méritent aucune description; dans un lieu élevé, des ruines que je présumai être les restes de quelque monument antique. Eski-Chehr est, en général, une ville assez misérable, située au pied d'une chaîne de montagnes qui bordent, du côté du sud, une plaine de 14 milles de largeur sur une longueur indéterminée. Les chemins de Constantinople à cette ville sont en assez bon état; et, avec très-peu de dépenses, on pourrait les rendre susceptibles d'offrir un passage à l'artillerie et aux caissons. Mais la sécheresse du sol, dont l'herbe est toujours brûlée, rend le fourrage extrêmement rare. Le bétail, en Turquie, se nourrit avec de l'orge et de la paille hachée; et comme la terre, dans cette partie de l'Anadhoulie, fournit à peine à la subsistance des habi-

tans, on ne pourrait réunir assez de vivres pour une armée.

Fatigué de ma promenade, je retournai à mon logis : je venais de m'asseoir pour déjeûner, lorsque tout-à-coup j'entendis frapper à la porte à coups redoublés. On ouvrit, et un de ces derviches, appelé delhy ou fou (1), entra dans l'appartement; il me frappa d'une longue pique qu'il tenait à la main, et gourmanda mes hôtes pour avoir reçu un infidèle dans leur maison. L'insolence de cet homme m'enflamma d'une telle colère, que, sans réfléchir aux suites d'un coup d'éclat, je saisis un de mes pistolets qui étaient attachés à ma ceinture; j'allais lui casser la tête, si je n'en avais été détourné par le Tartar et ceux qui se trouvaient là pour le moment. Le derviche, effrayé, tourna le dos et s'enfuit, et je me rendis chez l'aga pour me plaindre de l'insulte qu'on venait de me faire. Je le trouvai

(1) Je crois que M. Kinneir se trompe, car les delhys ou fous sont un corps de troupes turques. (*Note du traducteur.*)

assis dans une espèce de galetas ou grenier, où l'on monte, non sans quelque danger, par une mauvaise échelle à moitié pourrie. J'ordonnai au Tartar de lire le firman, et priai l'aga de faire punir le delhi. Il me répondit qu'il ne se rendrait à ma demande qu'après mon départ; mais que lui étant un saint personnage et moi un infidèle, les habitans de la ville ne souffriraient pas actuellement qu'on osât porter la main sur lui. Voyant que tout espoir de punir l'insolence de cet homme était perdu, je retournai à mon logis avec l'intention de repartir dès que la chaleur serait un peu diminuée. Mais à peine étais-je rentré, que le delhi, suivi de trois ou quatre de ses camarades, entra dans mon appartement, et s'assit sur le plancher, à quelque distance. Le premier était assez tranquille, mais les autres l'excitaient à s'emparer de mon siége, un peu plus élevé que les autres. Sur son refus, deux d'entre eux, incapables de contenir leur fureur, se levèrent en crachant contre terre en signe de mépris, montèrent sur l'estrade, et, m'arrachant mon coussin,

ils s'assirent dessus sans cérémonie. Mon pauvre Tartar, saisi de frayeur, n'osait se mêler de cette affaire ; il me conseilla d'abandonner l'appartement, ce qu'heureusement pour moi je fis; car le derviche eût ameuté toute la ville contre nous, et ma témérité nous eût été fatale à l'un et à l'autre. En venant à Eski-Chehr, mon intention avait été de recueillir des renseignemens sur les ruines d'Amorium, de Synnada, et sur les sources du Sangar, et de les visiter même s'il était possible ; mais toutes mes recherches demeurèrent sans effet ; je voulus alors me rendre à Sever-Hissar, où je pouvais en recevoir quelques-uns sur l'objet de mes recherches.

D'Eski-Chehr à Seyd-Gouz, neuf heures turques de chemin, ou, selon mon estime, 51 milles, espace que je parcourus en cinq heures (1). Pendant les 7 premiers milles, la direction du chemin est sud-est ; pendant les quatre qui suivent, sud-est-est, et

(1) Les Tartars qui voyagent toujours sans bagages, font 8 à 9 milles à l'heure.

le reste, presque sud-sud-est. Nous eûmes à traverser une vaste plaine, ou plutôt un plateau, dont l'aspect est sauvage; on n'y aperçoit aucun arbre, aucun être humain. Le sol en est aride et rocailleux, quoique dans plusieurs endroits creux il fournisse d'assez bons pâturages pour les chevaux. A la quatrième heure, nous faisons halte auprès d'une fontaine entourée de plusieurs blocs de marbre, l'un desquels porte une inscription.

La nuit vint avant que nous eussions gagné Seyd-Gouz, où je trouvai un petit trou (il ne mérite pas le nom de chambre) dans la maison de poste, et j'y dormis profondément jusqu'au lever du soleil. Seyd-Gouz est une ville chétive, à moitié détruite, avec un vieux château sur la hauteur, auprès de la tombe de Seyd-Gouz, dont elle emprunte le nom, et remplace sans doute Prynnesia. J'y aperçus plusieurs tronçons de co-

(1) Le thermomètre marquait à midi 92° (27 de Réaumur), à 3 heures de l'après-midi 89 (25 $\frac{1}{2}$) » et à 5 heures 80 (20 $\frac{1}{2}$).

lonnes de marbre, ainsi que d'autres débris qu'on trouve rarement dans les villes qui doivent leur origine aux Turcs.

Nous quittâmes Seyd-Gouz de très-bonne heure dans la matinée, et fîmes 5 milles dans une direction est-nord, à travers une chaîne de collines rocailleuses, une vallée nous restant à gauche. Au cinquième mille, on trouve les ruines d'une ville où je remarquai deux fort belles colonnes et d'autres fragmens de marbre dans un cimetière; c'est toujours dans des endroits semblables qu'on rencontre des restes de monumens dans cette partie du monde. Arrivés au neuvième mille, nous entrâmes dans une plaine vaste et désolée, qui se dirige est et ouest, bornée au nord et au sud par des collines, et diversifiée au centre par de jolis arbres qui servirent à nous diriger vers l'est, au moyen de certaines marques que connaissent les guides. Au dix-septième mille, nous trouvâmes la ville, ou plutôt le village de Keymak, à la distance de 10 milles vers l'est; au dix-neuvième, un petit ruisseau qui couloit au nord, et sur ses bords les ruines

d'une ville qu'on reconnaît aux débris de colonnes qui jonchent le sol; au vingt-quatrième mille, un autre ruisseau, et les ruines d'une ville, semblables à ceux dont nous venons de parler.

A midi nous entrâmes dans Keymak, accablés par la chaleur, le thermomètre marquant à l'ombre 94 (28). Keymak est un village solitaire, dans une plaine qu'arrose un ruisseau d'une eau excellente, qui va se jeter dans le Sangar. Les maisons n'ont qu'un étage; elles sont construites de manière à avoir autant d'appartemens en dessous terre qu'au-dessus, et de pierres seules, sans aucune espèce de ciment; le toit est plat, recouvert d'un mélange de terre et de paille ou torchis, ou enfin de roseaux, s'ils peuvent s'en procurer : l'intérieur se divise de manière à séparer les animaux de la famille. Nous reçûmes un fort bon accueil de l'aga ou kyahya du village; il nous invita à venir le voir, et nous fit servir un repas composé de pain, de lait et de mouton rôti. Il nous restait sept heures de marche, ou 23 milles à parcourir pour arriver à

Sever-Hissar ; ainsi, après avoir dîné et fait manger nos montures, nous poursuivîmes notre route en longeant une montagne rocailleuse qui termine la plaine du côté du nord. La nature et l'apparence triste et désolée du pays ne changent pas; tout est sauvage, tout est solitaire ; la sécheresse de la saison rendait les chemins excellens, et notre route se dirigea toujours à l'est. Il était déjà onze heures, quand nous eûmes atteint Sever-Hissar ; mais cette heure avancée ne nous chagrinait pas extrêmement, parce que nous étions dans le mois de ramadhân ou carême, pendant lequel les Turcs ne se couchent guère pendant la nuit, quoique dans tout autre temps ils veillent rarement jusqu'à minuit. Nous descendîmes chez l'aga, qui nous envoya avec son kyahya ou adjoint chez un des habitans, à qui il donna l'ordre de nous fournir la meilleure chambre de la maison, ce que le particulier fit, quoique à regret ; il envoya chercher ensuite par ses domestiques les rafraîchissemens que nous avions demandés. Après quoi je fis étendre sur le plancher mon

tapis et mes coussins, et je dormis jusqu'au lendemain matin huit heures, où je me levai pour aller faire un tour dans la ville.

14. — Le thermomètre, à huit heures du matin, marquait 72 (18); à midi 89 (25), et à trois heures de l'après-midi 89 (25).

Sever-Hissar est un casaban qui contient environ quinze cents Turcs et quatre cents Chrétiens; il s'élève sur l'escarpement d'une chaîne de rochers abruptes, qui s'ouvre, du côté du sud, sur la grande plaine dont nous avons fait mention plus haut. La plus grande partie des maisons ressemblent à celles de Louka; on y trouve une église arménienne, édifice petit, mais très-ancien, et un château qui s'élève sur l'une des pointes des rochers: ce château a été réparé par l'aga actuel, chef héréditaire de Sever-Hissar (1). Des fragmens de colonnes de

(1) L'empire turc contient une quantité prodigieuse de petits chefs; et, quoiqu'ils tiennent directement leurs terres du sultan, ils sont plus d'une fois sujets aux extorsions et aux caprices des chefs puissans. Il leur arrive assez souvent de se révolter, et plus d'un est parvenu à établir son indépendance.

marbre, des tronçons de corniches qui jonchent les rues et les environs, paraissent désigner le site de Sever-Hissar, comme

La majeure partie des propriétaires de biens-fonds portent le nom de *zaymeth*, qui veut dire terre. D'ordinaire ils possèdent les terres, sous la condition de fournir un contingent de troupes pour le service du sultan; mais cette obligation féodale est tombée en désuétude, surtout depuis que le gouvernement ne s'est pas trouvé en état de les faire rentrer dans le devoir. La vérité est que les propriétaires et cultivateurs des terres sont placés immédiatement sous la verge de leurs maîtres; leurs droits sont négligés ou oubliés, et il leur arrive souvent de les abandonner volontairement. Les terres concédées rentrent d'ailleurs tous les jours, par extinction, dans le domaine de la couronne, et le pacha les concède alors à ceux qui sont en état de les cultiver. Il ne peut cependant les abandonner à perpétuité. Il est purement l'agent du gouvernement chargé, pour un certain temps, de l'administration de la province, de la levée des taxes, qui se composent du miri ou capitation et de l'imposition territoriale, lequel, d'après les lois, ne doit jamais excéder le dixième du produit. A ces taxes, s'en joignent encore plusieurs autres qu'on laisse entièrement à la disposition du pacha, pourvu qu'il envoie les présens d'usage au sultan.

l'emplacement d'une ville plus ancienne, peut-être celle d'Abrostola. Mais comme toute cette partie de la Phrygie était autrefois couverte de villes et de villages, il est actuellement impossible de déterminer une position particulière sans avoir quelque indication certaine pour nous diriger dans nos recherches. Je vis, entre autres curiosités, trois statues de lions en marbre blanc, plus grandes que nature; l'exécution en est médiocre: on trouve, sur les flancs de l'un, les restes d'une inscription grecque.

Sur le côté d'un ancien sarcophage, j'en copiai une autre; mais elles sont tellement effacées, que je n'espère point les avoir copiées avec exactitude.

Pensant qu'il était de mon intérêt d'aller remercier l'aga de son honnêteté, je me rendis chez lui à huit heures du soir pour lui présenter mes devoirs; j'entrai dans la maison par un petit guichet, et montai un escalier en bois, dans un si mauvais état, que je manquai tomber au travers. L'aga était assis dans une petite chambre, sur un coussin de velours rouge brodé d'or, ses

serviteurs placés sur des tapis tout à l'entour. Il me fit asseoir à côté de lui, ordonna d'apporter des pipes et le café, et se conduisit avec une honnêteté peu commune. Il est jeune encore, ses habits somptueux, et, de même que tous les Turcs, grand faiseur de questions; ce qu'il désirait surtout connaître, c'était la raison qui me faisait copier les inscriptions antiques. Il me demanda si c'étaient des talismans, ou si elles indiquaient l'endroit où étaient cachés les trésors; quels alimens et boissons pouvaient lui conserver la santé. Je lui répondis qu'en évitant les excès, on se portait toujours bien. C'est la grande habitude des Turcs de vous faire mille questions à ce sujet; et, comme ils n'ont aucun bon médecin, ils s'imaginent que tous les Européens ont une connaissance approfondie de cet art. Enfin la qualité de Franc suffit pour pratiquer l'état de médecin dans les provinces de la Turquie asiatique. Lorsque le café eut été servi, l'aga ordonna à un de ses domestiques d'ouvrir un petit cabinet, d'où l'on tira huit ou dix vieilles montres d'argent et deux pen-

dules de Hollande, qu'il regardait comme un trésor précieux, quoique, dans le fait, le tout ne valût pas cinquante piastres. Après une visite d'environ une heure, je pris congé de l'aga après avoir partagé une vingtaine de paras aux domestiques de la maison. La dépense qu'on fait dans ces occasions est proportionnée à la qualité du visiteur et du visité.

14. — Ne pouvant recevoir aucun renseignement sur Amorium et Synnada, je me déterminai à me rendre à Yerma, l'ancienne Germa, et de là à Angora. L'aga me fournit sept chevaux de sa propre écurie, et, à la pointe du jour, je quittai Sever-Hissar; à midi, j'étais à Yerma, après avoir fait 26 milles, selon mon estime. Pendant les neuf premiers, le chemin se dirige au sud-est, sur la pente des collines où est située Sever-Hissar. On tourne alors tout-à-coup au nord nord-est, et, par un défilé en zig-zag, on descend dans une vallée arrosée par un petit ruisseau qui coule au nord. Vers la fin du onzième, on laisse, sur la gauche, à la distance d'un mille, le village de Cohahass; le

chemin change alors de direction et court à l'est. Nous faisons ainsi cinq milles, puis nous tournons au sud-est. Notre route se continue sur le revers d'une chaîne de collines, la vallée nous restant sur la gauche. Au dix-huitième, nous laissons, à 2 milles vers le sud-est, un grand village appelé Yasir, et celui de Haman-Aida, à trois-quarts de mille dans l'ouest. Ce village occupe un site charmant dans la vallée, des bosquets l'entourent, et il est célèbre par ses eaux minérales, ce qui me fait supposer qu'il est l'endroit nommé Therma, fameux du temps des Romains par ses bains chauds, et désigné comme n'étant pas éloigné de Germa. Au vingtième mille, on traverse un village appelé Gidjack, où se trouvent les ruines de quelques anciens édifices remarquables par leur solidité. A une distance d'un mille et demi, dans le sud-est, est le village d'Ousage; celui d'Abass, au sud sud-ouest, et la ville d'Yerma au sud sud-est, à quatre milles de distance. Ici la contrée prend un aspect plus riant, elle me parut plus belle qu'aucune de celles que j'eusse

visitées depuis Constantinople. Je traversai un nombre prodigieux de petits ruisseaux et dix petites rivières qui fertilisent la vallée. Celle-ci se termine par une plaine superbe, bornée au sud et à l'ouest par une chaîne de collines, et arrosée par une rivière profonde et rapide, qui court à l'est, en traversant les ruines et les jardins d'Yerma, l'ancienne Germa, colonie romaine et ville célèbre par sa sainteté. On me dit que l'empereur Justinien y vint en pélerinage pour accomplir le vœu qu'il avait fait de visiter la chasse de Saint-Michel. La principale ruine est un édifice carré, en pierre (probablement une église), d'environ cinquante pas de largeur sur chaque face, composé de plusieurs appartemens voûtés, chacun d'environ vingt pieds de profondeur, et destiné à mettre à l'abri du blé, de la paille, ou du bois de chauffage. La forme des voûtes est semi-circulaire; de même que la tour et la porte, parfaitement conservées, elles sont construites de pierres de taille, tirées des montagnes voisines. On distingue encore les traces de plusieurs autres édifices; les murs

des jardins sont composés de chapiteaux, de piédestaux et de colonnes brisées, et, dans l'un des jardins, où je passai une partie de la journée sous l'ombrage délicieux d'un saule touffu, des substructions de bains entourent encore une source d'eau minérale. Ces fontaines ont toujours été très-abondantes dans cette partie de la province, et c'est ce qui lui avait fait donner le nom de *Salutaris* par les anciens. Elle était contiguë à la Galatie et aux villes de Pessinus et de Gordium (1) qui s'élevaient sur les rives du Sangar et dans le voisinage de Germa-Colonia. La proximité où je me trouvais de ces cités fameuses, me donna naturellement le désir

(1) Gordium était jadis la capitale des rois de Phrygie, et où Alexandre trancha ce nœud célèbre qu'il ne put défaire. Auguste se plut à l'embellir, et Justinien la rétablit sous le nom de Juliopolis.

Pessinus, qui était aussi située sur les bords du Sangar, et non loin de Gordium et de Germa, possédait un temple célèbre consacré à Cybèle, divinité favorite des Phrygiens. Pendant la seconde guerre punique, sa statue fut portée en triomphe dans Rome.

de découvrir quelques traces de leurs monumens ; mais, malgré tout le zèle que je mis dans mes recherches, elles furent vaines. Lorsque je parlai de ces ruines, les habitans souriaient. Selon eux, toute la surface du pays étant jonchée des ruines de villes et de villages, il est impossible de déterminer la position de tel ou tel endroit. Ils ajoutaient que les tribus nomades des turkomans qui font paître leurs troupeaux dans les riches campagnes de Sakaria (Sangar), non seulement se refusent à habiter des villages, mais ne permettent pas même à un étranger de venir s'établir sur leur territoire.

Les paysans de Germa étaient occupés à faire la moisson ; la récolte consistait en froment et en orge. Dans cette partie du globe, où le produit du sol n'est pas la propriété des individus, mais celle du principal personnage du village ou du district, la récolte, après la moisson, est rassemblée dans un lieu particulier, nivelé, à cet effet, dans le voisinage de la ville ou du village, où elle est immédiatement battue, et la paille mise en magasin pour l'hiver. Les outils de l'agricul-

ture sont extrêmement grossiers. La charrue n'est pas même souvent armée de fer, on y attèle d'ordinaire quatre bœufs. Dans quelques parties de la Roumélie, dont le sol est une argile dure, il n'est pas rare d'en voir huit ou dix à la même charrue. La herse n'est qu'un gros faisceau d'épines, surmonté d'un tronc d'arbre ou d'une grosse pierre pour doubler la pression. Le grain est battu, ou plutôt il n'est que foulé aux pieds d'un certain nombre de chevaux ou de bœufs rangés en cercle, et attachés à la queue l'un de l'autre (1), et on profite d'une journée où il fasse grand vent pour le séparer de la paille. Celle-ci se hache ensuite au moyen d'un cylindre traîné par deux bœufs et qu'on fait passer plusieurs fois sur un terrain rempli de pierres aiguës; le tout se place ensuite dans des sacs ou des paniers, et se transporte au village. Nulle part on ne

(1) Cette méthode, qui a été de tout temps usitée dans l'Orient, l'est encore dans nos provinces méridionales, surtout dans la Provence. (*Note du traducteur.*)

donne ses soins à l'amélioration du sol, et l'on n'en sera nullement étonné quand on saura que le cultivateur peut être renvoyé à chaque instant et qu'il est certain d'être pillé ou accablé d'une taxe proportionnelle au produit de sa ferme. Lorsque la moisson offre une apparence superbe, il n'est pas rare de voir le pacha acheter sur pied la récolte entière d'une province au taux le plus bas et la revendre à un prix excessif. On peut attribuer ce système destructif de toute industrie à la mauvaise politique de la Porte qui change fréquemment les gouverneurs de ses provinces; elle craint, en les laissant trop long-temps dans le même endroit, de leur laisser raffermir leur pouvoir, et tremble de leur fournir ainsi les moyens de secouer le joug, comme plusieurs l'ont déjà fait. Le pacha qui, d'ailleurs, pendant le court période de sa faveur, a l'avarice insatiable des ministres à contenter, et sa fortune propre à faire dans le cas où il perdrait son gouvernement, s'embarrasse fort peu des intérêts du fermier ou de celui qui doit lui succéder, et ne songe qu'à lui-même. Aussi nous avons

remarqué que les districts, soumis à Tchapân-Oglou et autres pachas, parvenus à sauver leur indépendance, sont beaucoup mieux peuplés que les autres provinces de l'empire turc; la culture y est plus florissante, surtout parce qu'ils ont senti que leur intérêt est de protéger les cultivateurs et de donner des enconragemens à ceux qui fuyaient le territoire soumis au gouvernement immédiat des officiers du sultan pour venir se mettre sous leur protection. On remarque ainsi une fluctuation continuelle dans la prospérité des provinces de l'Asie-Mineure, fluctuation causée par la conduite et la disposition des gouverneurs. Quelquefois la même province, qui sera pendant un certain espace de temps assez bien cultivée et peuplée (je me sers d'un terme comparatif), sera quelques mois après inculte et déserte; des villages entiers émigrent d'un district à un autre sans beaucoup d'embarras et de dépenses; leurs maisons sont simples et faciles à construire; leurs meubles se réduisent à si peu de chose, qu'ils peuvent les charger sur le dos de leur gros bétail, sans la plus

légère difficulté ; ils ont pour la route une nourriture assurée dans le lait de leurs troupeaux, qui eux-mêmes en trouvent toujours une dans de gras pâturages. Dans cette partie de l'empire, les Grecs, auxquels les Turcs leurs maîtres donnent le nom d'*Erroumi* (1), constituent une portion considérable de la population des campagnes, et ne sont point, à mon avis, la race abatardie, épithète dont nous nous plaisons à qualifier les Grecs modernes. Les institutions politiques et religieuses d'un état sont sans doute capables de faire sentir leur influence marquée sur un peuple, et c'est surtout dans cette partie du globe où les doctrines corruptrices du mahométisme se sont répandues, que cette influence s'est malheureusement fait sentir. Les persécutions injustes et cruelles des Turcs ont brisé la fierté des Grecs ; la dissimula-

(1) Les Romains ; c'est sous ce nom que les Turcs connaissent l'empire grec ou bas-empire, qui avait succédé à la puissante Rome. Les Orientaux étendent même cette dénomination à toute l'Europe, qu'ils appellent quelquefois *belâd Roum*, le pays de Roum. (*Note du traducteur.*)

tion et les soupçons ombrageux sont ainsi devenus nécessaires à la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, tandis que, sous un gouvernement éclairé et plus libéral, le caractère national de ce peuple serait probablement susceptible de s'élever au niveau de celui des contrées les plus civilisées de l'Europe. Ils m'ont toujours paru découragés, et leur cœur brisé par l'esclavage, mais toujours prêts à faire un généreux effort s'ils étaient soutenus, et prêts à renverser leurs oppresseurs.

15. --- Au point du jour nous montons à cheval et continuons notre route vers Angora, à travers la vallée d'Yerma et le long de la rive droite d'une petite rivière qui baigne cette ville. Vers la fin du sixième mille, nous dépassons le village de Mirgon, et l'on entre de suite dans un pays abondant en pâturages, entrecoupé de vallons et de collines couverts des tentes de turkomans. Au quatorzième, on trouve tout-à-coup le Sangar qui, malgré qu'il n'ait que trente pieds de largeur, est profond, rapide et très-encaissé. Nous le passons sur un pont de bois et faisons halte

au vingtième mille dans le voisinage d'un camp turkoman, où, selon notre sourudjy (postillon), nous devions trouver des chevaux frais, parce qu'il avait apporté une lettre de recommandation pour le bey. Nous entrâmes dans une petite tente dont le maître me parut avoir une ancienne liaison avec le sourudjy qui l'embrassa et lui fit connaître son intention de retourner chez lui; mais je m'y opposai, et priai Ibrahim de ne le laisser partir sous aucun prétexte, du moins jusqu'à ce que nous eussions d'autres chevaux. Celui-ci répondit que nous pouvions le laisser partir, parce que le maître de la tente lui avait assuré qu'il y avait beaucoup de chevaux dans le camp et que nous en aurions autant que nous pourrions en désirer. Cet arrangement était loin de me satisfaire; et, pour faire connaître au sourudjy mon mécontentement, je ne lui donnai que la moitié du présent que je m'étais proposé de lui faire. Le maître de la tente sortit peu après, sous prétexte d'aller chercher des chevaux; mais ne le voyant pas revenir, après l'avoir attendu quatre ou cinq heures, ma situation

me donna de l'inquiétude, et je m'imaginais que nous avions été attrapés, parce que, la dépendance où sont les Turkomans de la Porte n'étant que nominale, ils pouvaient profiter de ma position pour me massacrer sans qu'on pût leur en faire rendre compte. Entre quatre ou cinq heures de l'après midi, le kyahya, ou chef du camp, entra, avec sept ou huit de ses domestiques, dans sa tente, où je me trouvais; il parla avec beaucoup d'insolence, et me demanda pour quels motifs je visitai ce pays, et ajouta que notre dessein était de faire des observations, afin de mettre les infidèles en état de s'en emparer; que nous n'aurions ni chevaux ni ânes, et qu'il allait me faire placer sur un chariot attelé de buffles, pour être conduit au bey ou grand chef campé à six heures de marche plus loin dans la plaine. Il eût été inutile de vouloir discuter avec ces brigands; ainsi les chariots furent prêts aussitôt; l'un m'était destiné aussi bien qu'au Tartar qui m'accompagnait; dans l'autre étaient mon valet et le bagage. Le mouvement de ce chariot me parut si désagréable et le pas des buffles

si lent, que je préférai faire la route à pied, et nous gagnâmes ainsi un autre campement où nous fûmes abandonnés à la merci d'une nouvelle foule d'infortunés qui, n'ayant encore vu aucun Européen, accourut et m'entoura de tous côtés; l'un m'ôtait mon chapeau, l'autre me saisissait par mon habit, et tous de rire aux éclats. Dès ce moment je résolus de quitter l'habit européen; et mon premier soin, à mon arrivée à Angora, fut de m'acheter un habit à la turque, absolument nécessaire à la sûreté et à la commodité des voyageurs européens. Je fis encore ici de nouveaux efforts pour me procurer des chevaux, ou du moins un pour moi, offrant quelque somme qu'on voudrait exiger; mais ce fut en vain, ils persistèrent, déclarant qu'il était contraire aux lois de la communauté de louer du bétail d'aucune espèce, et ils préféraient, ajoutèrent-ils, me les prêter gratis que de recevoir la moindre rétribution. Il était presque nuit lorsque le kyahya ayant paru désirer que je partageasse son dîner, je l'accompagnai à un endroit, tout auprès de la

tente, où un assez grand nombre de personnes de la tribu, assises en cercle, se levèrent de suite à l'approche du kyhaya, et nous firent place. On nous servit une assez grande quantité de pain et quelques plats de raisins et de melons. Un potage, du mouton bouilli et du lait apprêté de diverses façons terminèrent le repas.

Après avoir fait 15 milles pendant la nuit, nous arrivâmes le lendemain au matin au lieu de la résidence d'Ahmed-Bey, village temporaire où il a bâti une maison. Le chemin se dirige à travers un pays haché et riche en pâturages. Pendant les cinq premiers milles, on marche dans une direction sud-est, tirant un peu à l'est, et le reste de la route on continue à s'avancer vers le nord. Le bey était plongé dans un profond sommeil lorsque nous entrâmes chez lui; mais on me logea dans une assez belle chambre : je reçus l'ordre d'y attendre qu'il se fût réveillé. Ses domestiques se conduisirent avec la plus grande honnêteté; ils me dirent que tout ce qui se trouvait dans l'appartement était à mon service. On

me donna pour déjeûner, du fruit, du pain bis et du lait. Après ce repas, j'attendis encore jusqu'à midi; alors on m'annonça que le bey désirait me voir. Je fus donc introduit dans un appartement voisin, où je le trouvai. Dès qu'il m'aperçut il se leva et m'invita à m'asseoir près de lui; et, ayant ordonné qu'on apportât des pipes et du café, il annonça que j'étais le bienvenu. Ce bey est encore jeune: ses habits étaient magnifiques; il fait observer, au milieu de ses domestiques grossiers, l'étiquette et toutes les cérémonies d'un roi au milieu de ses courtisans. Il me dit qu'il avait quatre frères, tous beys comme lui, et que chacun d'eux peut mettre cinq mille hommes sur pied. Tous sont indépendans: le sultan a perdu le droit qu'il s'était arrogé d'exiger du service militaire (1). Il fit apporter devant

(1) Ces tribus nomades doivent, pour la rente des terrains qui leur sont concédés, fournir un certain nombre de cavaliers ou de soldats à pied pour la défense de l'état; mais la Porte n'a jamais été assez en force pour exiger d'eux l'exécution de ces stipulations. Chaque tribu ou horde est divisée en

moi ses armes, afin que je les examinasse. L'envie lui prit de voir mes pistolets; il les tourna et les examina pendant une demi-heure, et me demanda si j'avais quelque montre ou de la poudre à vendre. Il me parut curieux de savoir combien il y a de hordes et de villages dans le Feringistân (l'Europe); et, lorsque je lui eus répondu que le nombre en était si grand, qu'on ne pouvait les compter, il sourit et branla la tête, comme s'il n'ajoutait pas foi à mes paroles. Je lui exprimai le désir de me rendre à Angora, dans l'espérance qu'il ne me refuserait pas des chevaux; il me promit de m'en fournir, à condition d'attendre jusqu'à la nuit; et, changeant alors de texte, il entama une autre conversation qui dura environ trois heures, puis chacun de nous se retira, lui dans son hârem, et moi dans mon appartement.

Les observations que j'ai eu occasion de

classes distinctes ou familles gouvernées par des beys qui sont sujets du beglerbey ou chef de la tribu, et lui paient une certaine redevance.

faire sur les Turkomans me font penser qu'il n'existe qu'une bien légère différence entre leurs mœurs et celles des Illiâts, qui habitent actuellement les plaines de la Perse. Leurs tentes, ou plutôt leurs huttes, ont la forme d'une cloche de dix pieds de diamètre sur autant de hauteur, au centre; la partie inférieure du mur est composée de cannes; le milieu est en osier, pour laisser circuler l'air et pénétrer la lumière; le toit de feutre, sur un treillis en bois (1). Leur légèreté les rend faciles à transporter, et la matière dont elles sont composées est plus fraîche et plus solide que celles d'étoffe. Au milieu du camp, on en remarque toujours une plus élevée, et plus vaste que les autres; elle sert à la réception des étrangers, etc. De même que toutes les tribus nomades, les Turkomans vivent du produit de leurs troupeaux et de la vente de leurs chevaux, brebis, bœufs, etc. Ce petit commerce leur

(1) Les tentes des Illiâts ou tribus nomades de la Perse sont faites d'une grosse étoffe de laine noire qu'ils savent fabriquer eux-mêmes.

fournit les sommes nécessaires à l'achat des grains et autres objets indispensables, et en même temps le moyen de payer un tribut à leur chef. L'ignorance et l'orgueil forment leur principal défaut; mais, en revanche, vous trouverez en eux des qualités que vous chercheriez en vain parmi les Turcs habitant des villes. Ils sont braves, leur intelligence est vive, leur hospitalité estimable; et, lorsqu'ils ont mangé le sel avec un étranger, ils le défendront au prix de leur sang. Tout individu est ouvert à la corruption dans une ville turque, où l'argent est l'idole de la multitude; mais ce défaut, autant que j'ai pu le remarquer, n'est pas celui d'un camp nomade. J'offris un présent aux gens qui avaient pris soin de moi; mais la seule chose qu'ils acceptèrent fut un peu de tabac.

Vers dix heures, je reçus un message du bey, qui m'annonçait qu'il avait en vain fait tous ses efforts pour me procurer des chevaux; mais que deux arabas (chariots) étaient prêts, et que j'y pouvais monter quand il me plairait. Le messager ajouta qu'il me

conduirait, si je le désirais, jusque sur le territoire du pachalic d'Angora, où l'on trouve beaucoup de chevaux. Nous nous fîmes donc conduire à ce village, qui était à 10 milles de distance dans le nord-nord-est, et j'y arrivai au milieu de la nuit.

18. — Dans la matinée mon Tartar, ennuyé de la manière dont nous avions voyagé, fit des reproches au kyhaya : celui-ci le conduisit dans une plaine où paissaient les chevaux des habitans. Les propriétaires voulurent résister, mais le Tartar était déterminé, et le kyahya dit qu'on ne pouvait désobéir au firmân du padichâh (1). On m'amena donc sept jumens suivies de leurs poulains et de leurs petites jumens ; au milieu des cris et des lamentations des hommes, des femmes et des enfans, et tout étant prêt, nous commençâmes, sur les dix heures, à nous avancer

(1) *Empereur*, est le nom que les Orientaux donnent aux trois grands monarques de l'Asie; l'empereur turc, le roi de Perse et le Grand-Mogol : il se compose de deux mots, pady et châh. (*Note du traducteur.*)

vers Angora, qui en est à la distance de treize heures, ou 56 milles, selon le calcul que j'ai fait ensuite. Au quatrième mille, nous passons une rivière considérable qui coule vers le sud. Arrivés au sommet d'une colline, vers le septième, le village que nous venions de quitter nous restait au nord-ouest, un peu à l'ouest, et celui d'Amed-Bey me parut être dans une position ouest et sud. Nous faisons 9 milles en nous dirigeant à l'est-nord-est, dans une contrée qui me parut inhabitée, lorsque Ibrahim apercevant plusieurs jumens dans un champ, avec leurs poulains, se détermina à en changer pendant que je me reposais sur un banc de gazon à l'ombre d'une fontaine, jusqu'à ce que le bagage et les selles fussent changés. Je donnai un fort joli présent aux propriétaires des chevaux qui m'avaient amené du village, et ils s'en retournèrent avec un air satisfait. Nous avançons plus loin, chaque jument suivie d'un petit poulain, et faisons 10 milles dans une direction est-sud-est. Sept milles au-delà, nous chan-

geons de chevaux, nous traversons une petite rivière qui coule au sud, et sur les bords de laquelle je remarquai un tertre artificiel de forme conique, ou *tumulus* semblable à ceux qu'on appelle *tombes des Danois* en Irlande. Le pays s'élève toujours davantage, mais sans perdre son aspect sauvage et désert; on n'aperçoit aucune trace de culture; aucun village ne vient diversifier les sites, lorsque du sommet d'une colline la ville d'Angora se présente tout-à-coup à une distance de 12 milles dans l'est-nord-est. Vue de ce lieu, cette ville me parut occuper les sommets d'une chaîne de petites collines : les rayons du soleil couchant, en se réfléchissant avec éclat sur les minarets et les créneaux, diversifiaient la monotonie d'un sol blanchâtre. La nuit s'avançait, et neuf heures étaient sonnées, lorsque nous arrivâmes à la maison du consul d'Angleterre, médecin vénitien, nommé à cet emploi par lord Elgin, et qui avait passé la moitié de sa vie à Angora. La fatigue dont j'étais accablé ne me permit de ne me lever

que fort tard le lendemain; et, comme la chaleur était extrême (1), je restai toute la journée chez mon hôte; il reçut avec moi une députation des principaux habitans arméniens de la ville qui étaient venus me féliciter sur mon arrivée.

20. — Nous venions d'entrer dans cette partie de la Phrygie appelée Galatie, nom qu'elle a reçu d'une colonie de Gaulois qui traversèrent l'Hellespont, sous les ordres de Brennus, deux cent soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ. Ces Gaulois s'établirent sur les bords du Pont-Euxin; mais une discussion qu'ils eurent avec Attale I.er, roi de Pergame, les engagea à se retirer sur les rives de l'Halys, où ils occupèrent la grande étendue de pays connue depuis sous le nom de Galatie, bornée à l'est par la Cappadoce, au nord par la Paphlagonie, et divisée en trois districts, dont Tavium, Pessinus et Ancyre étaient les capitales. S'étant réunis à Antiochus-le-Grand (2) contre les Ro-

(1) Le thermomètre, à l'ombre, marquait 90 degrés vers midi (26).

(2) Ils se divisaient en trois tribus, les Tolisto-

mains, ils furent défaits par Manlius dans les défilés du mont Olympe; et nous lisons dans l'histoire que, pendant les guerres de Pompée et de César, la suprême autorité était entre les mains d'un nommé Déjotarus (1); mais la Galatie fut bientôt après

boges, les Trocmi et les Tectosages; leurs mœurs turbulentes et leur goût pour le vagabondage les rapprochant beaucoup des Turkomans qui habitent la même contrée, ils étoient la terreur et l'effroi des contrées voisines. A l'instigation de leur patron Nicomède, roi de Bithynie, ils attaquèrent Antiochus. Ce prince les ayant défaits dans une grande bataille, reçut le nom de *Soter* ou libérateur. Ils défendirent avec un grand courage les défilés des montagnes qui séparent la Galatie de la Bithynie. Du temps de saint Jérôme, leur langue était celle qui est usitée aujourd'hui à Troyes en Champagne.

(1) Plutarque raconte l'histoire suivante sur Déjotarus et Marcus Crassus. Ce dernier partant pour son expédition contre les Parthes, passa par la Galatie, et alla rendre visite à Déjotarus, qui, quoique déjà vieux, était occupé à élever une ville. Crassus se prit à rire : Vous commencez, lui dit-il, à bâtir à la douzième heure du jour. Déjotarus se mettant à rire à son tour, répondit: Vous voilà bien de bonne heure en route contre les Parthes !

réduite en province romaine par Auguste, et comprise sous Constantin dans le diocèse de Pontus.

Après la défaite des Gaulois, Manlius envahit leur pays et alla mettre le siége devant Angora; cette ville prit dans la suite le nom de Sebaste en l'honneur d'Auguste, qui l'éleva au rang de métropole de la province, et l'embellit de plusieurs édifices. Les habitans, pleins de reconnaissance pour la mémoire de leur bienfaiteur, lui rendirent les honneurs divins, et élevèrent un temple de marbre à la gloire de ce prince (1). Après la mort de son protecteur, Ancyre continua à fleurir; elle consacra des temples à la mémoire de plusieurs empereurs; et, lorsque Julien l'apostat passa dans l'Orient, les prêtres d'Ancyre vinrent au-devant de ce prince avec leurs idoles (2). Ce fut de cette ville que

(1) *Voy.* un mémoire de l'Académie des Inscriptions, ouvrage que j'ai eu plus d'une fois occasion de consulter.

(2) Il est représenté avec les attributs du dieu Lunus, divinité favorite des Galates.

saint Paul adressa ses épîtres aux Galates; et, lorsque la religion chrétienne se fut répandue dans le monde, Ancyre devint le siége d'un évêque. Sous le règne d'Héraclius cette ville fut prise par les généraux de Chosroës-Parvis; elle tomba entre les mains d'Haroun-Alrashid, et fut enfin enlevée à l'empire des califes par les princes Seljoukides; assiégée et prise par le comte de Toulouse en 1102, par Amurat en 1359; la journée d'Ancyre fut fatale à la gloire de Bajaze (1). Timour la rendit aux successeurs de ce prince, et elle a depuis fait partie des états des sultans ottomans.

Angora s'élève sur plusieurs hauteurs, ceintes par une chaîne de montagnes au nord et à l'est; le château occupe le sommet d'un rocher élevé, coupé à pic de trois côtés comme celui d'Edimbourg, et qui s'élève graduellement du côté du sud. La position du château se trouve dominée par une hauteur voisine, et contribue, autant que ses fortifications en ruines, à rendre cette ville

(1) Le véritable nom, comme l'écrivent les Turcs, est Baïazyd. (*Note du traducteur.*)

incapable de faire aucune résistance ; les murs de la ville qui ont été construits ou plutôt réparés par Bajazet avant sa défaite, sont dans le même état que le château ; et, si nous pouvons en juger par les apparences, le sultan a employé dans sa construction les débris de plusieurs anciens édifices. Les maisons sont bâties de bois et de briques ; elles ont, en général, deux étages avec des verandahs (1), portiques avancés, et des toits garnis d'auvents ; la population n'excède pas vingt mille ames, dont un tiers est composé d'Arméniens catholiques. Le commerce, qui est un peu déchu depuis quelques années, est concentré dans les mains de ces der-

(1) *Verandah* ou *virander*, corruption d'un mot portugais qui signifie balcon, échafaud de bois, de fer ou de pierre, placé devant la fenêtre d'une maison pour y prendre l'air et voir au loin. Dans l'Inde c'est proprement un corridor ouvert et soutenu par des piliers ou des colonnes, sous lequel les habitans de la maison viennent respirer le frais à la fin de la journée. Cette partie de la maison n'est pas la moins utile dans les climats chauds. (*Note du traducteur.*)

niers; ils importent de Smyrne des toiles et des produits coloniaux, et leurs retours se composent d'un fort beau camelot de différentes couleurs, que les habitans fabriquent avec le poil d'une espèce de chèvres particulière à cette province, et dont la finesse approche de celle de la soie (1). Angora est encore fameuse pour ses fruits, surtout pour une poire délicieuse cultivée dans les jardins d'une plaine découverte au nord-ouest de la ville, et qui est probablement la même où se livra la célèbre bataille, quoique, eu égard au peu d'étendue de cette plaine, on soit tenté de croire que les escadrons des combattans couvraient les hauteurs voisines. Cette plaine est arrosée par une petite rivière qui sort d'un lac au nord-est de la ville, et qui, après avoir fait le tour du pied du rocher sur lequel est situé le château, continue sa course au sud-est. Une chaîne élevée de montagnes, que l'on aperçoit de loin dans

(1) Les habitans attribuent cette qualité au sol, et il n'y a pas de doute que le poil de ces chèvres ne perde une partie de sa finesse quand l'animal est transporté à quelque distance.

le nord-ouest, portait jadis le nom d'Olympe, et formait la limite de la Galatie et de la Bithynie.

Je priai le consul de montrer mon ferman au pacha, et de lui demander la permission de parcourir la ville sans être molesté ; mais ce Turc fanatique, et d'un caractère violent, se mit en fureur, et dit qu'un Anglais, en venant visiter Angora, n'avait d'autre objet que de recueillir des renseignemens pour pouvoir s'emparer du pays. Il ajouta qu'il ne me permettrait pas de visiter la ville, et que partir le plus tôt possible était le meilleur. Le consul revint chez lui accablé de ce message, et commença par m'engager à ne pas paraître dans les rues; mais, voyant que j'étais déterminé à braver le pacha, il devint plus courageux, et me dit qu'il m'accompagnerait le lendemain matin. Ce vieux gentilhomme, comme je l'ai déjà fait remarquer, exerce la médecine à Angora, et gagne dans cette profession trois ou quatre cents piastres par an, outre les présens en pelisses et en chevaux que lui font les personnages distingués de la ville qui s'avisent d'être mala-

des. Ses remèdes souverains sont la saignée, les clystères et les cordiaux, qu'il administre également à tous ses malades et pour toutes sortes de maladies. C'est à ses soins et à ses ordonnances que je suis redevable d'être délivré de la fievre ; peut-être, sans lui, ne fussé-je jamais sorti d'Angora. C'est d'ailleurs un fort brave homme ; son cœur était excellent, et il était plein d'attentions infinies. Sa maison est une des plus belles d'Angora ; elle a été bâtie par un marchand européen qui demeurait dans cette ville à l'époque où le commerce y était plus florissant qu'aujourd'hui. Elle se compose de deux étages ; le premier sert de logement aux domestiques, le second est réservé à la famille. L'étage supérieur renferme une vaste salle où l'on trouve une table de forme antique et huit ou dix chaises avec un grand lit placé à l'une des extrémités, et précisément sous les fenêtres qui sont vitrées. Cet étage contient en outre quatre autres appartemens, deux sur chaque côté de la salle, et sur le devant un balcon entouré de petites pièces en bois où la famille se réunit le soir pour prendre

le frais et fumer la pipe. Mon hôte avait une crainte extrême des Turcs; mais il lui arrive quelquefois de bannir sa terreur, et paraît alors déterminé à soutenir la dignité de représentant du roi d'Angleterre, et force le gouvernement du pays à avoir pour lui plus d'égards. Sa femme est une Arménienne déjà avancée en âge, avec laquelle il n'a jamais été très-uni. Il porte l'habit grec, et ne manque jamais de visiter ses malades tous les jours.

21. — J'endossai un habit turc nouvellement fait; et, montant à cheval, au lever du soleil, nous sortîmes de la ville par la porte de Smyrne, laquelle est évidemment un ouvrage des Turcs, construite, d'après toutes les apparences, avec les fragmens d'un portique ou d'un temple. On remarque dans le mur des morceaux de sculpture, et des débris de colonnes; les arceaux en sont supportés par deux blocs de marbre d'environ huit pieds de haut. Ces deux blocs me paraissent avoir fait partie de l'architrave d'un temple.

Non loin de la porte est une petite émi-

nence sur laquelle s'élevait jadis un temple, comme le consul me l'apprit; le sol des environs est jonché de fûts de colonnes, de fragmens d'entablemens, de chapiteaux des différens ordres d'architecture. Sur un piédestal de marbre est une inscription que je copiai.

Nous marchâmes environ un demi-mille en longeant les murs, composés en partie de pierres brutes et en partie de blocs de marbre sculptés et ornés de petits bas-reliefs; puis on arrive aux ruines informes d'un vaste édifice, probablement celles d'un amphithéâtre, éparses çà et là sur un tertre qui regarde la plaine. Une partie des fondations et des murs subsistent encore; mais toutes les traces de sa grandeur première ont disparu. Les colonnes de marbre qui servaient à sa décoration ont été employées dans toute leur longueur à la construction des défenses de la ville, ou converties en chaux, et les habitans continuent à en enlever tous les jours pour la construction de leurs maisons. La forme paraît en avoir été elliptique. Les fragmens de murailles ont

trente pieds de hauteur, et sont bâtis en pierres et briques disposées par couches. Un passage en arceau, d'environ trente ou quarante pieds de longueur, et assez élevé au-dessus du sol, est, à mes yeux, la principale entrée du théâtre. L'area en a été convertie, par les Turcs, en un cimetière actuellement jonché de débris d'entablement. Nous arrivâmes aux portes de Constantinople et de Tchangora, qui sont tout auprès l'une de l'autre, et construites de la même manière et avec les mêmes matériaux que celle de Smyrne : sur l'une et l'autre on remarque quelques caractères grecs. De cet endroit, on suit les bords d'un ruisseau qui baigne le pied du rocher abrupte et inaccessible sur lequel s'élève le château. A travers la rivière est une ancienne digue d'environ trente pas de longueur sur douze de large, construites en pierres énormes, liées par des crampons de fer : elle a deux écluses ou bondes, qui pouvaient s'ouvrir et se fermer à volonté. Du pied du rocher, elle passe à l'autre rive, et forme ainsi une cascade artificielle destinée à distribuer l'eau eu dif-

férens canaux pour la commodité des habitans. Nous reprîmes notre marche au pied du château, en nous avançant vers la porte de Césarée, où deux statues de lions de grandeur naturelle fixèrent mon attention, et de là nous gagnâmes la porte de Smyrne, après avoir examiné attentivement toutes les parties du mur pour y chercher des inscriptions. J'aperçus encore quatre lions de marbre blanc, ce qui fait six en tout; leur figure et leur position sont les mêmes. J'employai deux heures pour faire le tour de la ville.

Dans la soirée, j'accompagnai mon hôte dans une visite chez un des parens de sa femme; c'était un des plus riches négocians de la ville. Nous entrâmes par une petite porte en arceau, dans une cour carrée, avec une fontaine au centre. A l'entour et de chaque côté, comme dans toutes les maisons de Cadix, se trouvent les appartemens et terrasses, d'où l'on monte par un escalier, sur le toit de la maison, où l'on a coutume d'aller prendre le frais tous les soirs après le coucher du soleil. Une femme âgée et quatre

jeunes demoiselles appuyées sur des coussins de velours étaient occupées à filer à la quenouille le poil soyeux de la chèvre, particulière à ce canton. A notre arrivée, la vieille dame ordonna à l'une des jeunes filles d'aller préparer le café et les confitures, qui nous furent servis. Après une conversation d'une demi-heure, je leur souhaitai le bonsoir. Cette visite me fit beaucoup de plaisir. Je dirigeai mes pas vers le temple d'Auguste; avec quelque argent nous corrompîmes l'iman d'une mosquée : il nous remit la clef d'une porte qui donne entrée dans une petite cour, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'objet de notre curiosité. Cet édifice antique est entièrement construit en marbre blanc. Il se compose d'un vestibule, d'une vaste salle, et d'un petit appartement ou plutôt une alcove par derrière. A droite et à gauche, en entrant, on aperçoit sur le mur du vestibule une magnifique inscription, qui renferme les principaux faits de la vie d'Auguste-César; mais une partie a été effacée à dessein, et quelques-unes des pièces de marbre ont été

arrachées. J'ai employé sept jours à copier cette inscription (1); mais ayant appris qu'elle avait été publiée, j'ai cru inutile de l'insérer ici. La porte qui conduit du vestibule au salon est un chef-d'œuvre de sculpture; elle a vingt-cinq pieds de long sur neuf de large; les ornemens des linteaux en sont parfaitement exécutés, aussi bien que ceux de l'entablement. De même que le reste de l'édifice, il est formé d'énormes blocs de marbre blanc parfaitement conservé, eu égard à sa haute antiquité. Le salon a vingt-neuf pas de longueur sur douze de large; le plafond s'est écroulé (2). Les murailles ont, à ce que je puis juger, quarante-cinq pieds de haut, et on reconnaît encore les restes d'une corniche admirable. Ce superbe monument antique est tellement caché d'un côté par une mosquée, et de l'autre par de

(1) Cette inscription a été copiée sur des tablettes d'airain placées sur le devant du tombeau d'Auguste, à Rome.

(2) Ce plafond, aussi bien que la partie supérieure du vestibule, était probablement soutenu par des colonnes; mais on n'en aperçoit aucun vestige.

vieilles maisons adossées au mur, qu'il est impossible de se faire une idée de son apparence extérieure. On croit généralement que c'était un temple élevé en l'honneur d'Auguste (1); mais, selon moi, c'est une basilique ou une salle d'audience publique; il s'élève au sommet d'une des hauteurs sur lesquelles la ville est située.

Du temple d'Auguste, le médecin me conduisit au château, dont les murs doivent assurément leur origine aux Turcs. Quelques-unes des tours sont cependant beaucoup plus anciennes, et se distinguent facilement des autres par leur supériorité dans le style de la construction. Au sommet des rochers se trouvent deux lions en marbre blanc, dont l'un est de grandeur naturelle, et l'autre d'une stature colossale, assez bien exécutée. Je conjecture qu'il a existé quelque édifice considérable dans le voisinage,

(1) Les basiliques romaines consistaient ordinairement en un vaste salon oblong, un portique ou vestibule, à l'une des extrémités; et à l'autre, en un sanctuaire ou tribune.

car les environs de la mosquée sont jonchées de colonnes superbes. Dans une partie du mur on remarque dix piédestaux placés en ordre, quatre bas-reliefs et les caractères suivans sur un bloc de marbre d'environ huit pieds de long.

AXIVS — PROPR
ECTIA.

A l'approche de la nuit, je retournai au logis avec l'intention de renouveler mes recherches un autre jour. Quant à mon domestique et à mon Tartar, une fièvre intermittente qui régnait à Angora les retenait au lit depuis notre arrivée, et tout me faisait présumer que je serais arrêté quelque temps dans cette ville.

22. — Je m'amusai, dans la matinée, à copier une partie de l'inscription du temple d'Auguste, et dans la soirée je visitai le château, avec le dessein d'examiner avec plus d'attention la mosquée et les bas-reliefs de la porte. Le plus remarquable de ces derniers se compose de cinq figures, trois des-

quelles sont dans un état parfait de conservation. La principale figure est assise sur un trône, au centre du groupe ; ses bras sont étendus ; la seconde tient une épée à la main, et en frappe la troisième, dans la posture d'une personne qui tombe ; mais la pierre était placée à une si grande distance de moi, que je ne pus pas l'examiner en détail. Auprès de ce bas-relief je copiai une inscription ; elle est en grands caractères, sur un bloc de marbre qui a dix pieds de long.

Le veranda (portique) de la mosquée est soutenu par six colonnes de marbre ; mais leurs chapiteaux, qui sont d'ordre ionique et toscan, ne me paraissent pas appartenir au fût. Au-dessous de la balustrade sont deux colonnes d'un petit diamètre, et quatre piédestaux de marbre, sur l'un desquels je trouvai une inscription.

En dedans de la balustrade, et dans un petit cimetière, sont deux magnifiques chapiteaux corinthiens de marbre blanc. En retournant au temple, je copiai les restes de deux inscriptions sur les murs d'un salon.

23. — Je montai à cheval au point du jour, et, en me rendant à un monastère arménien, dans la plaine, je visitai une partie de la ville que je n'avais pas encore vue. Au milieu des ruines de plusieurs maisons antiques, je fis la découverte d'un ancien monument, composé d'une colonne de cinquante pieds de hauteur, et surmontée d'un chapiteau corinthien. Elle a environ trois pieds et demi de diamètre, et s'élève sur un piédestal dont la hauteur peut être d'environ dix pieds. Le monastère dont j'ai parlé est la résidence d'un évêque, et il est, dit-on, richement doté. L'édifice ne mérite en lui-même aucune description particulière; mais dans le cimetière qui en est voisin, je trouvai plusieurs colonnes renversées, des débris d'entablemens et dix piédestaux de marbre, dont plusieurs portent des inscriptions ou plutôt des épitaphes. J'en copiai une comme *specimen*.

Dans la soirée, j'allai visiter le cimetière des Juifs; terrain situé dans le voisinage de la porte de Smyrne; le sol est jonché de corniches d'une grosseur énorme, et d'autres

décorations d'architecture qui paraissent avoir fait partie d'un temple. Sur un bloc de marbre gris se trouve une inscription.

24.—Je reçus dans la matinée la visite de l'évêque des Arméniens, c'est un homme entre deux âges, d'un fort embonpoint; mais qui me parut fort peu au fait des affaires de ce monde. Il venait me prier de parler au pacha en faveur d'un Arménien qui avait eu le malheur de tuer un Turc; mais, après son départ, des informations m'apprirent que le Chrétien avait tiré son poignard et en avait frappé le Turc dans l'aine; ce dernier était employé dans le couvent et avait reçu le coup pour n'avoir pas voulu exécuter un ordre que l'autre n'avait pas le droit de lui donner. Je refusai donc de me mêler de cette affaire. Le meurtrier fut aussitôt saisi par l'ordre du pacha, lequel manda à l'évêque que le coupable serait mis en liberté si les Arméniens s'engageaient à payer une rançon de cinquante mille piastres; et ce fut ce message qui engagea l'évêque à venir me prier d'interposer ma médiation dans cette affaire. J'appris, peu après son départ,

que lui et tous les marchands arméniens avaient été mis en prison pour leur refus ou leur impuissance de payer cette forte somme, que l'assassin avait été pendu à la porte de la ville qui regarde le couvent, et l'évêque forcé de payer une avanie de 15,000 piastres; je lui rendis visite dans la soirée, et je le trouvais plongé dans le chagrin; lui et ses prêtres avaient été mis aux arrêts par ordre du pacha; ce dernier, pour lui arracher de l'argent, avait prétendu que le meurtrier, au moment de son supplice, avait avoué que c'était à l'instigation de l'évêque qu'il avait commis ce crime. Le pacha lui avait donné cependant à entendre que l'affaire pourrait s'arranger moyennant dix ou quatorze bourses (1); l'évêque envoya donc ramasser cette somme qui le fut par souscription. Telle est la manière d'administrer la justice parmi les Turcs.

(1) La valeur primitive de la bourse était de douze cents francs, parce que celle de la piastre était de 2 fr. 50 c.; mais, vu la dépréciation de la monnaie turque, elle ne vaut plus que 500 fr., et la piastre 18 ou 20 s. (*Note du traducteur.*)

25. — Dans la matinée ma promenade se dirigea autour du cimetière des Juifs, et je m'amusai à copier une inscription.

J'accompagnai ensuite le médecin à sa maison de campagne, petite, il est vrai, mais située dans une vallée charmante, couverte de vignobles et entourée de rochers de marbre gris, probablement les carrières dont on a tiré les matériaux nécessaires à la construction des édifices antiques d'Angora. Nous y soupâmes et reprîmes de suite le chemin de la ville, où, à peine arrivé, je fus saisi de la fièvre du pays, qui me retint au lit une quinzaine de jours.

Le pachalic d'Angora peut avoir cent milles de long sur soixante de large; il est riche en fruits et en pâturage, quoique, si on le compare avec la province de Tchangra, il ne produise qu'une très-petite quantité de blé. Le pain y est conséquemment rare et très-cher: cet inconvénient serait couvert par l'importation, si le pacha ne faisait pas le monopole exclusif de la farine, en achetant des cultivateurs tout le produit de la récolte qui se fait dans les limites de sa juridiction

pour la revendre aux habitans le prix qu'il y fixe lui-même. Il en est ainsi de toutes les autres denrées, de sorte qu'une personne qui veut acheter une petite quantité de sel ou de riz doit se la procurer au taux énorme fixé par le pacha, ou secrètement chez les Arméniens qui n'osent porter au bazar leur marchandise. La prospérité du pachalic et celle de la ville sont donc bien déchues, et les paysans ont déserté en foule pour aller se mettre sous la protection de Tchapân-Oglou; quant à la chèvre d'Angora, le consul, mon ami, m'apprit qu'on ne trouve ce charmant quadrupède que dans les limites de Wally-Khan à l'ouest, et de l'Halys à l'est. Si on lui faisait dépasser ses limites, son poil aurait bientôt perdu sa finesse. Je suis porté à croire ce qu'on me dit à ce sujet, car je ne me rappelle pas avoir aperçu une seule belle chèvre à l'est de l'Halys ou à l'ouest de l'endroit dont nous avons parlé ci-dessus. Le territoire au sud-est d'Angora jusque vers Iconium et Kirsher est occupé par les hordes des Turkomans, qui ne payent aucun tribut à la Porte, mais passent pour

être sujettes d'un chef nommé Mohammed-Bey, qui réside dans un village entre Angora et Youzghât, et qui, à ce que je suppose, peut mettre en campagne une trentaine de mille hommes. Il serait difficile de soumettre ces tribus, parce qu'étant excellens cavaliers, ils abandonnent avec beaucoup de célérité leurs demeures, et leur goût pour une vie libre et indépendante empêche qu'on parvienne jamais à les engager à établir des demeures fixes. On pourrait les rendre une partie industrieuse de la société, les établir dans des villages, et leur faire cultiver la terre ; mais une telle entreprise pourrait réussir sous un gouvernement plus libéral, mieux organisé que ne l'est celui du grand-seigneur, dont l'autorité dans cette partie de ses états déchoit tous les jours.

D'Angora à Youzghât et Césarée.

Je dis adieu à Angora le samedi 10 octobre, et jamais je ne quittai une ville avec aussi peu de regret. Malgré toute l'attention et les soins infinis de mon hôte, mon indis-

position et ma longue retraite m'avaient causé un dégoût insurmontable pour tout ce qui avait quelque rapport à lui. Le bon vieillard m'accompagna plusieurs milles; et, lorsque je me séparai de lui, je lui présentai une bourse de cinq cents roubys, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire accepter comme une faible rétribution pour les soins qu'il m'avait prodigués et la dépense que je lui avais occasionnée. Il était midi lorsque je quittai Angora, et le soleil était déjà couché quand j'arrivai au village d'Youzghât, à la distance de 30 milles où nous résolûmes de passer la nuit. Pendant les 6 premiers milles nous suivons les sinuosités de la vallée dans une direction sud-est-est, la rivière d'Angora nous restant sur la droite, et au septième nous traversons celle de Khoy-Pacha. Nous en faisons ensuite treize dans une direction est et nord, toujours dans la même vallée; la rivière diminuait graduellement, et le pays devenait de plus en plus stérile, sans aucun vestige de culture ou d'habitans. A la fin du vingt-unième, la vallée s'ouvre sur un pays entrecoupé de

légères éminences, borné sur la gauche par une chaîne de montagnes qui court de l'est à l'ouest, et un mille au-delà, se trouve le grand village appelé Casa-Oglou, à la distance de 2 milles sur la gauche. Les 11 milles suivans se font dans une direction sud-est-est, sur un terrain rude et rocailleux. Le kyhaya ou chef du village nous assigna une hutte pour nous et nos chevaux; ceux-ci étaient à une extrémité et nous à l'autre, séparés par une grille en bois de trois pieds de haut. J'étendis mon tapis sur la terre auprès du feu; mais je fus tellement tourmenté par les puces, que j'aurais préféré coucher au-dehors, si je n'avais appréhendé que le froid ne rappelât ma fièvre. Comme les maisons sont rarement enduites de plâtre ou simplement blanchies, et que le jour ne pénètre que par la porte ou par une fenêtre de huit à neuf pouces de diamètre, la plupart sont inhabitables pour un Européen pendant le jour, tandis que durant la nuit on est encore plus mal à son aise à cause d'un feu violent qu'on entretient à l'une des extrémités : le climat trop rigoureux dans

toutes les saisons, parmi ces montagnes, le rend indispensable. Les vivres, le vin, tout ce qui est nécessaire à un étranger lui est fourni *gratis* par le village. Je faisais néanmoins toujours au maître de la maison un présent proportionné aux attentions qu'il avait eues pour moi, et la dépense que je lui avais occasionnée. Mais les Turcs se dispensent de payer, et la remise des taxes faite par le pacha à ceux des habitans sujets à ce désagrément, n'empêche pas que le défraiement des voyageurs ne soit véritablement un impôt très-lourd pour les villages situés sur les grands chemins.

11. — Grâce au peu de soin de mon sourudjy, qui avait laissé ma selle en dehors de la porte, je découvris le matin qu'un de mes étriers argentés m'avait été enlevé pendant la nuit, le voleur l'ayant pris pour de l'argent massif: c'était le premier effet que j'eusse perdu depuis Constantinople, et le Tartar fit en vain tous ses efforts pour le recouvrer, en menaçant le kyhaya de s'en plaindre au pacha. Mais cet homme répondit qu'il était très-injuste de vouloir le rendre responsable

du vol d'un objet abandonné dans la rue pendant toute une nuit, et accusa, sans façon, le sourudjy d'en être lui-même le voleur. La chose n'était pas improbable; et, comme je ne voyais pas le moyen de recouvrer l'étrier, j'en achetai une autre paire, et partis pour Youzghât un peu après le lever du soleil. Nous faisons six milles sur une chaîne de collines escarpées, dans une direction sud-est, tirant un peu à l'est, et descendons ensuite dans une plaine entourée de tous côtés de montagnes abruptes. Puis, sans changer de direction, nous laissons au neuvième mille un village nommé Tassa, à un mille et demi de chemin sur notre gauche. Au seizième, nous faisons halte au village florissant de Bebislar, arrosé par une petite rivière qui coule au nord. Il nous restait 7 milles jusqu'à Akchâr, où nous devions changer de chevaux : pour y arriver, on traverse les montagnes qui s'élèvent derrière Bebislar. La hauteur est excessivement roide; mais après avoir fait un mille et demi, nous en atteignons le sommet, d'où nous apercevons le Kizil-Ermak ou

rivière d'or (1) (l'Halys), qui coule à travers la vallée vers le nord-ouest et le village d'Akchâr, à la distance de 4 milles dans le sud-est-est. Après avoir descendu la montagne et gagné le bord de la rivière, le long de laquelle nous marchons un peu plus d'un mille, nous la passons à gué dans un endroit où elle peut avoir huit pieds de large sur quatre de profondeur, quoique, d'après les renseignemens de nos guides, elle contienne moins d'eau dans cette saison que pendant l'hiver et le printemps, comme le prouve la largeur de son lit. Akchâr, où nous passâmes la journée, est un petit village sur le bord oriental du Kizil-Ermak, à la distance d'un mille. Il n'existe point de maison de poste régulière dans cet endroit, mais les habitans doivent fournir des chevaux à tous les Tartars. Le pays que nous avions traversé depuis Angora, est plus propre aux pâturages qu'à la culture des céréales. J'aperçus plusieurs troupeaux

(1) Elle reçoit ce nom de ses eaux jaunâtres teintes par le sol sur lequel elle court.

nombreux de chèvres et de brebis, mais peu de terres cultivées, ou pour mieux dire aucune. En général, la disette du bois et celle de l'eau s'y font sentir également. Les villages y sont aussi très-clairsemés, et la contrée, autant qu'elle me l'a paru, est loin d'être florissante. Les chemins passables, du moins pour les chevaux, ne sont pas mauvais dans la saison sèche, particulièrement dans les plaines. Nous courions au galop sur un vert gazon, sans crainte d'être arrêtés par des haies ou des fossés; car si c'est la coutume d'environner les vignobles et les jardins, jamais on ne voit rien de pareil dans les plaines.

12. — Le kyhaya était un personnage trop important pour accepter lui-même un présent; mais, au moment de notre départ, il envoya son jeune fils, encore enfant, auquel le Tartar donna cinq roubys. L'enfant les porta à son père, qui, après avoir jeté un regard dédaigneux sur cette légère somme, s'approcha de moi et me dit que si je ne pouvais lui faire un plus beau présent, il allait m'en faire un. Je répondis que je

n'avais pas d'argent, et que je lui serais obligé. Il n'entendit pas la plaisanterie, et se retira avec quelques piastres de plus que je lui donnai. Nous quittons Akchâr sur les six heures du matin, et à midi nous étions arrivés à Sangar, village à 30 milles dans l'est-sud. Le pays est montagneux dans la plus grande partie du chemin; et, quoique le sol paraisse n'être pas mauvais, je n'aperçus aucune trace de culture, si ce n'est quelques plantations de cotonniers. Au vingt-deuxième mille, nous passons auprès du village temporaire de Bey-Pacha, résidence de Mohammed-Beg, chef des tribus de Turkomans nomades, et beau-frère de Tchapân-Oglou, sur le territoire duquel j'étais entré en franchissant Kizil-Ermak.

13. — Nous eûmes des chevaux frais à Sangar, et, dans la journée, nous fîmes 25 milles du côté de l'est, jusqu'à un lieu appelé Tcharkoi (les quatre villages). La route, pendant les 15 premiers milles, passe à travers une plaine inculte, où l'on aperçoit quelques tentes de Turkomans éparses çà et là. Au seizième, on passe le Debja, ri-

vière considérable qui a trente pas de large : elle coule au nord, et se joint, dit-on, au Kizil-Ermak, auprès de Tehoun, l'ancien Tagium. Nous entrons alors dans un pays entrecoupé de montagnes basses, et dont le sol rouge est imprégné de nitre. Pendant toute la journée nous n'aperçûmes, pour toute population, que quelques tentes de Turkomans éparses çà et là. Ces peuplades fabriquent des étoffes de laine de différentes finesses et de couleurs variées, ainsi que des tapis très-beaux qu'ils vont vendre dans les villes voisines. A notre arrivée à Tcharkhoi, l'aga nous fit connaître qu'il ne pourrait nous fournir de suite des chevaux, et qu'il nous faudrait attendre qu'il en eût fait venir.

15.—Il revint cependant dans la matinée dire qu'il lui en était arrivé, mais qu'il me les louerait au prix de trois piastres chacun. A ces mots, Ibrahim lui répondit par des injures et des menaces; mais, trouvant sa demande modérée, je lui répondis qu'il pouvait préparer ses chevaux, et que je lui donnerais le prix convenu. Mon Tartar me

parut assez peu satisfait de cet arrangement, et dit que les chevaux, quoique n'appartenant pas à l'aga, il allait en toucher le prix, tandis que les pauvres propriétaires n'en auraient pas un sou; ce que je jugeai bien n'être que trop vrai. Nous quittâmes Tcharkhoi sur les onze heures du matin; mais nous n'avions pas fait la moitié du chemin, que la faiblesse de nos coursiers nous força d'arrêter ceux d'un voyageur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Au coucher du soleil nous étions à un village nommé Topatck, à 28 milles est-sud-est de Tcharkhoi. Ce pays, qui est montueux, offre d'abondans pâturages à de nombreux troupeaux de brebis; mais pour des chèvres d'Angora, je n'en avais aperçu aucune depuis le passage du Kizil-Ermak. Cinq milles plus loin, le village de Hadjy-Islâm, sur la main droite, à 2 milles du chemin, et au seizième, on laisse celui de Hadjy-Osmân, à la distance d'un mille. A notre arrivée au Manzil-Khanèh (*maison des voyageurs*), nous ne trouvâmes pas une âme, et le maître de la maison n'arriva

qu'après le coucher du soleil. Nous lui donnâmes ordre d'allumer du feu et de nous donner à dîner ; mais il nous répondit qu'il n'avait ni feu ni vivres, ce qui enflamma le Tartar d'une telle colère, qu'il se leva pour le frapper de son fouet. Je m'opposai à ce mauvais traitement ; et, mettant quelques piastres dans la main de cet homme, je le priai de nous procurer quelque chose à manger. Les piastres firent leur effet : il sortit très-content, et rentra quelques instans après avec du feu et des provisions.

En quittant Topatck, nous gravissons une montagne abrupte, et de là nous faisons 7 milles dans une direction sud-est-est, par un excellent chemin qui conduit à Youzghât, résidence de Tchapân-Ogloû. Je m'arrêtai chez le médecin de ce pacha, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me reçut avec beaucoup de cordialité ; et, avant même d'avoir ouvert la lettre, il me pria de regarder sa maison comme la mienne. Il alla ensuite prévenir son maître de mon arrivée. Ce dernier lui en témoigna

sa satisfaction, et m'envoya régulièrement tous les jours, pour mes repas, une prodigieuse quantité de mets servis sur des plats magnifiques.

Tchapân-Oglou, à l'époque où je visitai l'Asie-Mineure, était le chef le plus puissant du pays, et, sous beaucoup de rapports, indépendant du grand-seigneur, qui, jaloux de son autorité, a cherché, mais en vain, plus d'une fois, à l'écraser. Il est Turkoman d'origine, et son grand-père, son père et ses frères aînés ont été successivement gouverneurs du territoire d'Youzghât; ses rares talens et ses lumières l'ont fait réussir dans toutes ses entreprises; en un petit nombre d'années il est parvenu à établir son indépendance sur des bases solides, et a reculé les bornes de son territoire qu'il a beaucoup amélioré en encourageant l'agriculture, et en foulant aux pieds ces mesures oppressives qui ont porté le ravage et la désolation dans toutes les provinces turques de l'Asie-Mineure. Il a su se faire respecter par ses ennemis et adorer des peuples soumis à ses lois. Aussi sont-ils prêts à défendre leur

prince jusqu'à la dernière extrémité. Les états de ce prince, à l'époque où j'écris, s'étendent vers l'ouest jusques aux bords de l'Halys, et même au-delà de cette rivière, puisqu'ils embrassent la ville et le riche district de Tchangery (l'ancienne Gangra); vers le nord-est, les districts de Tosia, Zylé (1) et la grande et puissante ville de Tocât s'y trouvent compris. Ses possessions sont bornées, à l'est, par les pachalics de Malatie, Césarée et le fleuve Séhoun; au sud, par la Méditéranée, et comprennent, dans cette partie, les villes de Akserous (2), Héraclé (3), Tarsaï

(1) L'ancienne Zela, célèbre par la victoire de Jules-César sur Pharnace, fils de Mithridate.

Etiam adjacens Zelitica imminuta est, divisa in multa dominia, cujus est urbs Zela suprà Aggerem, antiquitùs enim non ut urbem, sed ut persicorum templum deorum, Zela gubernabant reges, et omnia erant in potestate sacerdotis. — Strabo., vol. II, p. 807.

(2) Le Palais blanc (*Seraï Palais*).

(3) Archelaïs. Je crois que M. Kinneir se trompe quand il rend le mot Erekli par Archelaïs : c'est sans doute Héraclée. (*Note du traducteur.*)

et Selef-Keh (1). Ses revenus, qu'il tire d'une taxe établie sur les grains récoltés dans ses états, montent à peu près à quatre-vingt-dix mille bourses (2) par an, dont il emploie vingt mille à corrompre les ministres du grand-seigneur. Ses richesses en diamans sont, dit-on, immenses (3), et il peut lever en un mois ou six semaines une armée de cinquante mille hommes. La splendeur de sa cour est magnifique, son harem peuplé des plus belles femmes de la Georgie, et ses cuisines fournissent tous les jours à manger pour trois mille personnes. Ce prince me reçut, avec politesse et dignité, dans un appartement superbe, garni de sophas en ve-

(1) Seleucie (Selef-Keh, corruption de ce mot).

(2) Quarante-cinq millions. Cette somme est sans doute exagérée.

(3) Dans les contrées où les propriétés particulières ne sont pas en sûreté, le peuple réalise d'ordinaire sa fortune en diamans et autres pierres précieuses, parce que, dans le cas d'un revers, ces objets se cachent ou s'emportent très-facilement. Voilà la raison qui rend les pierreries beaucoup plus chères en Turquie et en Perse qu'en Europe.

lours cramoisi, ornés de franges d'or, et ouvert sur un jardin d'orangers avec un bassin de marbre et un jet d'eau. Son regard exprime la bienveillance, une barbe blanche comme la neige ombrage son menton; il me fit asseoir auprès de lui et m'adressa plusieurs questions sur Buonaparte dont il me paraît être un grand admirateur (1). Il me demanda ensuite quel était le but de mon voyage et où j'allais. Je lui répondis que je voyageais pour mon plaisir et que mon intention était de visiter Césarée et Tarsous. Comme les routes sont dans plusieurs endroits infestées de brigands, me dit-il, je vous donnerai une escorte et des lettres pour les gouverneurs des différens districts par où vous devez passer; lorsque je pris congé de lui, il recommanda à son médecin de me fournir tout ce dont j'aurai besoin pendant mon séjour à Youzghât.

Différens seigneurs de la cour venaient tous les jours dîner et souper avec nous; ils

(1) On devra se rappeler que ceci a été écrit en 1813. (*Note du traducteur.*)

se conduisirent toujours avec la plus grande politesse et beaucoup d'affabilité; en entrant, ils déposaient ce ton grave et fier qu'ils conservent en public. Le souper se servait à huit heures, et ils continuaient à fumer jusqu'à minuit, quoiqu'ils dussent se lever avec le soleil.

Un matin que je parcourais les rues, je rencontrai le plus jeune des fils de Tchapân-Oglou, qui allait à la chasse, avec une suite d'environ vingt personnes. Ce jeune homme est d'une beauté remarquable, il a environ seize ans, il était magnifiquement vêtu, son coursier blanc richement caparaçonné avec des housses de velours cramoisi galonnées d'or. Un page portait sa lance, et lui-même avait, sur le poing droit, un faucon, et était suivi de plusieurs couples de lévriers. Dans la soirée, Tchâpan-Oglou alla à la promenade dans son carrosse de parade, énorme machine ambulante, et toute pareille aux voitures les plus superbes que j'eusse vues à Bukharest; il était attelé de six chevaux pris sur les Russes (1), comme il

(1) Pendant mon séjour à Youzghât, j'ai vu plu-

me le dit lui-même, par son fils aîné, qui est pacha d'Alep. Outre les personnes qui lui sont attachées, ce prince a un médecin français qui le prévient en faveur de ses compatriotes, et qui sans doute a une correspondance avec la France. Les Français ont des émissaires dans toute l'Asie-Mineure et en Syrie, en qualité de consuls, médecins ou négocians, qui correspondent avec l'ambassadeur de leur nation auprès de la Porte, tandis que les Anglais sont dans une parfaite ignorance de tout ce qui se passe.

Tchapân-Oglou entretient une centaine de Tartars ou messagers publics, auxquels on donne, je crois, ce nom, parce qu'ils sont d'origine tartare; car il n'y a plus de vrai

sieurs Russes ou Moscovites, comme les appellent les Turcs, qui, faits prisonniers pendant la guerre, avaient été amenés dans cette ville par le pacha. Après avoir abjuré la religion grecque, ils avaient épousé des Musulmanes; ils exerçaient leur profession dans cette ville, et y vivaient beaucoup plus heureux, comme ils me le dirent eux-mêmes, que dans leur pays.

Tartar qui remplisse cette profession, et le premier des Tartars de l'ambassade anglaise est un renégat suédois, qui même n'entend que très-imparfaitement le turc. Il est impossible de se faire une idée des courses que font ces courriers à cheval ; on en voit qui vont de Constantinople à Baghdâd, c'est-à-dire qui font 500 milles en neuf ou dix jours (1). Ces courriers aiment passionnément les liqueurs fortes, ils en boivent avec excès, et se gorgent si bien d'opium, qu'ils en deviennent insensibles à la fatigue. J'en ai vu quelquefois courir au grand galop, presque endormis. Chaque pacha a un établissement de Tartars; ils habitent une maison qui leur est assignée pour logement, sous les ordres d'un chef appelé Tartar-Bâchi (2), lequel occupe un certain rang

(1) Un Tartar fit, dit-on, une fois ce voyage en sept jours; mais, à son arrivée à Constantinople, le grand-seigneur lui fit trancher la tête, parce qu'il s'imagina que, pour faire une si grande route dans cet espace de temps, il avait dû crever un grand nombre de chevaux de poste.

(1) Chef des Tartars. *Bâchi* est un mot turc qui dérive de *bâch*, tête. (*Note du traducteur.*)

à la cour du pacha. Lorsqu'un Européen veut voyager dans les pays soumis au grand-seigneur, il se fait accompagner d'un de ces Tartars, ou de plusieurs, s'il le désire, parce que, sans lui, il n'obtiendra de chevaux nulle part, à moins qu'il ne préfère suivre la caravane.

Le palais d'Yousghât est un vaste édifice divisé en plusieurs appartemens, en galeries très-longues et en différentes cours et jardins : le tout est enclos d'un mur élevé. Il est construit de briques et de bois ; il n'a que deux étages de hauteur, et occupe un vaste terrain au centre de la ville. Les peintures et la dorure ont été prodiguées dans les appartemens du prince et de ses fils ; ils sont garnis des meubles les plus riches. On y compte quatre salons de parade, une à chaque coin d'une longue et belle galerie qui reçoit le jour à travers de larges carreaux de vitre; l'un est peint en rouge, l'autre en jaune, le troisième en brun, le quatrième de differentes couleurs. Sur un des côtés de l'appartement où son altesse reçoit la compagnie, je remarquai un petit

orgue et un certain nombre de montres et de pendules qui font un si grand bruit, qu'il est impossible d'entendre ce que dit une personne à l'autre bout de la salle. Une petite porte pratiquée sur le côté opposé conduit dans le cabinet du tchabouk-bâchy ou maître des pipes. Ce cabinet est entièrement garni de pipes, dont l'embouchure est formée d'un morceau d'ambre, et dont plusieurs, à ce qu'on m'a dit, valent de cinq à six mille piastres. Les appartemens du harem sont inaccessibles; mais, d'après ce que m'en a dit le médecin, ils surpassent encore en magnificence ceux que j'ai vus dans le reste du palais.

La ville d'Yousghât, qui a été presque entièrement bâtie par Tchapân-Oglou, est située dans une vallée profonde, bornée de tous côtés de montagnes escarpées; elle renferme, dit-on, seize mille habitans, dont la majeure partie sont Turcs; le reste se compose de Grecs, d'Arméniens et de Juifs. Quoique petites, les maisons en sont fort joliment bâties de briques et de bois, peintes comme celles de Constantinople. Le

palais occupe un grand espace au centre de la ville : on y a élevé, il n'y a pas longtemps, une mosquée en pierre, sur le modèle de sainte Sophie. Les fortifications consistent en un léger mur en briques, cuites au soleil, et en terre. On voit encore de vastes greniers en plein air, destinés à recevoir les contributions des provinces voisines. Pendant cette saison de l'année, les chemins qui conduisent à Yousghât sont couverts de chariots et de bœufs qui transportent des grains et des fruits secs à la ville, laquelle est à trente-six heures de marche d'Angora, dix-huit de Tchangry, trente de Tocât, et par les 39° 42′ de lat. nord, si mon observation est exacte.

A 30 milles de cette ville, sur le chemin de Sivas, se trouvent les ruines d'un bain romain superbe, d'où les habitans tirent souvent des médailles ou des pierres précieuses. Les ruines de l'antique ville de Nyssa sont aussi dignes d'être visitées par les voyageurs ; on les retrouve dans un village qui a conservé le nom de Nouss,

à dix-huit milles dans le sud d'Youzghât (1).

— 17. Tchapân-Oglou m'envoya demander les portraits de Napoléon et d'Alexandre, que je devais avoir, à ce que lui avait dit le médecin. Je les lui envoyai, et il me les fit remettre avec une lettre, où il me disait que l'empereur Alexandre était, à sa connaissance, le fils d'un pacha turc fait prisonnier, pendant la guerre, par les Russes, et dont sa mère était devenue amoureuse (2). Je demeurai quatre jours à Youzghât; et, pendant cet espace de temps, je

(1) A Galadjuk, qui est à douze heures de chemin d'Angora, sur la route de Tchangry, on trouve de fort belles ruines. Cette ville est sujette de Tchapân-Oglou, et renferme dix mille habitans; elle est défendue par un château antique construit sur un rocher très-élevé.

(2) Quoiqu'il soit très-avéré que Catherine II s'est rendue célèbre par ses galanteries, jamais les traits de la calomnie ne se sont dirigés contre la réputation de vertu que s'est acquise la mère d'Alexandre. Je cite cette anecdote pour donner une idée de la vanité et de l'ignorance des Turcs.

ne crois pas pouvoir me plaindre qu'on ait manqué envers moi aux devoirs de l'hospitalité. Je fus même traité avec luxe, et le jour de mon départ son altesse me remit les lettres de recommandation qu'il m'avait promises pour les gouverneurs de différens districts que je devais traverser; il chargea même une personne de confiance de m'accompagner jusqu'à Césarée (Kaïsarièh). Nous nous mîmes en route le 20, à neuf heures du matin. A peine avions-nous fait quelques milles, que mon valet fut saisi d'une indisposition si forte, qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval. Je laissai mon mihmandâr (1) et l'un des sourudjys pour en prendre soin; et, après s'être reposés quelques instans sur l'herbe, ils nous rejoignirent au village d'Ingurly, 18 milles au-delà d'Youzghât. Pendant les trois premiers milles, le chemin court au sud-ouest, et le reste de la route au sud-est-sud. Le

(1) On appelle mihmandâr, dans l'Orient, un officier chargé d'accompagner un voyageur de distinction. Ce mot est surtout en usage en Perse. (*Note du traducteur.*)

pays est hérissé de hauteurs, sans aucun arbre; mais il n'est pas mal cultivé dans quelques endroits : les escarpemens des montagnes sont couverts de troupeaux. Les chevaux que nous fournirent les paysans étaient excellens, ce qui nous engagea à gagner, s'il était possible, une poste avant la nuit, et d'aller coucher à Kislân, à 22 milles d'Ingerly. La nature et l'aspect du pays ne changent pas, et la direction du chemin est sud-est-est. Douze milles plus loin, nous traversâmes la Konak, rivière assez considérable qui se dirige au sud. Au quatorzième mille, on trouve les ruines de l'ancien château de Batal. La population du village de Kislân se compose de Grecs, qui nous reçurent dans un appartement à l'extrémité duquel était un feu qui donnait une chaleur si incommode, tandis que des milliers d'insectes nous tourmentaient d'une autre façon, que nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit.

21. — Nous fîmes ce jour-là vingt-cinq milles pour arriver au village de Bouslyân, au sud-est-sud de Kislâr; les seize premiers

à travers une vaste plaine, et les neuf autres dans une vallée. A la fin du troisième on traverse le village de Sarakhy, et au dix-septième celui d'Yarzoun, situé sur les bords d'une petite rivière qui se dirige au nord. De même que la plus grande partie de celle des villages de ce pays, la population de Boslyân se compose presque entièrement de Grecs. Ce village est grand, mais irrégulier, et s'élève sur les deux rives d'un ruisseau qui se dirige de même au nord; il paraît occuper l'emplacement d'une ville nommée Sacœnœ sous les empereurs grecs. Du sommet d'une éminence, au huitième mille de Kislân, nous aperçûmes le pic d'Argich dans le sud; cette montagne s'élève à une si grande hauteur, qu'on aperçoit, dit-on, de son sommet la Méditerranée et le Pont-Euxin (1).

(1) L'élévation de cette montagne est sans doute prodigieuse; mais c'est un problème de savoir si un être humain est jamais parvenu au sommet; ce que les informations que j'ai prises me font regarder comme une chose impossible. Une partie considérable de ce pic est couverte de neiges éternelles;

Comme le chemin qui conduit d'ici à Césarée était, dit-on, infesté par une bande de voleurs kourdes qui, il n'y avait pas long-temps, avaient pillé une caravane et massacré une partie des personnes qui en faisaient partie, notre mihmandâr s'occupa le reste de la journée à rassembler une escorte pour nous accompagner jusqu'à Césarée.

22. — Sous l'escorte de vingt cavaliers, je dis adieu à Boslyân sur les huit heures du matin; et, après avoir fait vingt-quatre milles dans un pays affreux, nous passons le Kizyl-Ermak qui peut avoir quarante pieds de largeur, et s'échappe par une ouverture entre deux collines rocailleuses. Nous faisons halte pour nous rafraîchir nous et nos chevaux à un petit village appelé Emlar; sept milles au-delà du pont, le pays prend un aspect plus gai à mesure que nous approchons d'une chaîne de montagnes qui

elle peut avoir huit ou dix pieds d'épaisseur au mois d'octobre, époque à laquelle je me trouvais à Césarée.

court de l'est à l'ouest ; et, après avoir descendu une colline escarpée, nous faisons sept milles sur un plateau ; devant nous s'élevait l'Argich, et, sur la droite, une branche du Mont-Taurus qui se dirige du sud au nord à environ vingt-cinq milles de distance. Les chemins sont excellens ; et, comme ils le sont continuellement depuis Youzghât, ils peuvent facilement supporter le poids de l'artillerie ou autres lourds chariots, quels qu'ils soient. A cinq heures du soir, nous atteignons Hiklar ; la situation de cette ville est singulière, ou plutôt, si je puis me servir de cette expression, elle est pendue sur le penchant d'une colline rocailleuse, qui borne la belle plaine de Césarée du côté du nord ; elle est couronnée par un tertre artificiel qu'on croit être le tombeau d'un des anciens rois de la Cappadoce. Les maisons d'Hiklar qui semblent être la copie de celles d'un endroit appelé Enlepa, sont disposées comme les degrés d'un escalier les unes au-dessus des autres ; les rues en sont si escarpées que, pour les descendre, vous êtes obligé de quitter votre

cheval et d'aller à pied. Nous avions encore six milles pour arriver à Césarée, que l'on aperçoit en face de soi aux pieds du mont Argich. Nous entrons dans la ville au coucher du soleil; et, quoique j'eusse une lettre pour l'évêque des Grecs, Ibrahim, au lieu de se rendre directement chez ce prélat, nous fit errer plus d'une heure, au milieu des rues, pour chercher le tatar-bâchy que nous ne pûmes découvrir. Je fus donc obligé d'envoyer mes lettres par un domestique, et peu après je vis arriver deux des personnes attachées à l'evêque qui, armées de lanternes, venaient me chercher pour me conduire au couvent où je fus logé commodément. L'évêque me donna asile pour la première nuit, mais le lendemain il annonça à mon domestique qu'il ne pouvait me garder plus long-temps dans son couvent, à moins que je ne consentisse à payer les frais de la table durant mon séjour; proposition à laquelle j'accédai aussitôt. Le seul habitant du couvent après l'évêque est un prêtre solitaire qui tient une école. L'évêque me vendit quelques médailles à

un prix si exorbitant que je ne lui donnai la somme qu'il en demandait que pour le récompenser des embarras que je lui causais.

Les limites du royaume de Cappadoce étaient le Mont-Taurus, au sud; et au nord, une chaîne de montagnes appelée le Lithrus le séparaient de celui de Pont. A l'est il était borné par l'Euphrate, à l'ouest (1) par la Galatie et la Phrygie. Les premiers habitans, selon Hérodote, étaient d'origine syrienne, et on les comprenait conjointement avec ceux du Pont, sous le nom de *Leuco-Siryens*, Syriens blancs (2). La Cappadoce faisait

(1) La Cappadoce de Strabon s'étend des bords de l'Halys à la Colchide et à l'Arménie, et de l'Euxin vers la Galatie. Elle comprend ainsi tout le royaume de Pont. Elle se divise en *Cappadocia ad Taurum* et *Cappadocia Pontica*. La grande Cappadoce renfermait les provinces de Melytène, Catamea, Cilicie, Tyanitis et Isauritis. La petite Cappadoce, celles de Lanisena, Sargusena, Sargarena, Commanena et Morimena: dans cette dernière se trouvait un temple consacré à Jupiter, dont les prêtres étaient égaux en dignité au grand pontife de Comana.

(2) Joseph nous apprend que les Cappadociens

partie des états de Sémiramis (1); elle fut conquise d'abord par les Mèdes, puis par les Perses qui y établirent la religion de Zoroastre; enfin elle obéit à une longue dynastie de rois, laquelle subsista jusqu'à l'an 770 de Rome; à cette époque mourut Archelaüs (2), dernier roi de ce pays, qui fut enclavé dans l'empire de Tibère. Dans la division des provinces, sous Constantin, elle faisait partie du diocèse de Pont, et fut enfin perdue pour les Grecs, sous le

descendaient de Mosoch. Ils conservent, dit-il, une marque de leur ancien nom, car on trouve encore chez eux une ville *Mazaca*.

(1) Strabon dit que cette princesse éleva dans la Cappadoce plusieurs édifices dont on voyait encore les ruines de son temps.

(2) Ce prince fut grand favori d'Auguste, qui ajouta à ses états la petite Arménie et la Cilicie trachéenne. Par reconnaissance pour de si grands bienfaits, Archelaüs bâtit, dans une île appelée Selusa, une ville qu'il nomma Sebaste, en l'honneur de son patron. On reconnaît encore les ruines de cette ville dans l'île de Selefkèk. Je désirai la visiter, mais j'en fus empêché par le vaivode de Tarsous.

règne d'Alexis Comnène. Les Cappadociens, lesquels étaient retournés au culte des anciennes divinités de la Grèce, étaient, selon Strabon, une race dégradée, insensible à l'amour de la liberté (1); ils vendaient, comme le font encore aujourd'hui tous les habitans du Caucase, leurs enfans pour esclaves, et possédaient la plus belle race de chevaux de tout l'empire romain.

Mazaca (2), capitale de la Cappadoce,

(1) Lorsque Tibère offrit la liberté à ces peuples, ils répondirent qu'elle était faite pour les Romains, mais ne convenait point aux Cappadociens. Réponse où l'on reconnaît bien l'esprit oriental.

(2) In præfecturâ autem quæ Cicilia dicitur, Mazaca est gentis metropolis. Ipsa quoque Eusebia cognominatur ad Argæum, sita enim sub Argæo omnium altissimo monte, cujusque vertex nunquam nivibus privatur : de quo aiunt qui conscenderunt (paucis verò contigit) subcœlo utrumque cerni mare Euxinum scilicet atque Issicum. Is mons cætera ad urbis ædificationem ineptus est, cùm et aquis careat et munitionibus, ac muris ob omnium negligentiam, fortasse etiam studio id curantium ne muro, tanquàm castello, fidentes nimis prædationi incumberent, campum habitantes, qui colles habet alti-

prit le nom de Césarée en l'honneur de Tibère, et les Turcs l'appellent Kaïsarièh.

tudine suâ opportunos et grandes. Sed et circumjacentia loca prorsùs sterilia sunt, agriculturæque expertia, quantumvis in planitie; sunt enim pabulosa et subtùs saxosa. Ubi paulùm processeris, campum aliquod multorum stadiorum invenies igne occupatum, in profundo delitescente: ita ut ad victum necessaria procul ipsis sint petenda adeoque id quod summum videtur commodum, habet adjunctum periculum. Cum enim universa ferè Cappadocia ligno careat, mons Argæus circumpositum habet nemus, ut è vicinia ligna petere liceat: sed loca silvæ illi subjecta, ipsa quoque passim ignem continent: simul et aqua subtùs frigida latet; neque igni neque aquâ in superficiem erumpente, quod majori ex parte herbosa est: alicui etiam palustre est solum, et noctu flammæ eo exardescunt. Itaque periti cautè lignantur: vulgò et maximè pecori periculum est, quod sæpè incidunt in latentes ignis foveas. Est et fluvius in planitie, quæ urbi adjacet, nomine Melas, quadraginta circiter stadia ab urbe distans, fontesque in loco qui est quam urbs sit humilior habens. Itaque eatenùs inutilis est oppidanis quod non è sublimi profluat; sed in lacus et paludes effusus, ibi aerem circà urbem æstate viciat. — Strabo, vol. 11, p. 780.

L'antiquité de cette ville est attestée par Strabon et Joseph, et passe pour avoir été fondée par Mesha, fils de Japhet; elle était la capitale des rois de la Cappadoce, et ses richesses et sa splendeur prirent un nouvel accroissement depuis qu'elle eut été annexée à l'empire. Elle frappa un grand nombre de médailles, consacra des temples aux empereurs, et célébra des jeux publics en l'honneur de Septime-Sévère et de ses fils (1). Un amphithéâtre et plusieurs temples la décoraient; et, lorsqu'elle fut pillée par Sapor (2), roi de Perse, sous le règne

(1) Académie des Inscriptions.

(2) Sapor est la corruption de *Châh-pour* (fils de roi). Ce nom se retrouve dans celui de *Porus*, roi des Indes, vaincu par Alexandre; dans *Pouthra*, qui veut dire fils dans la langue samskrite. Les Doriens, au lieu de παις, disaient παιρ. Ce dernier, dans la bouche des anciens Eoliens, se prononçait *por*, d'où les Etrusques firent *puer*. Ce mot passa dans la langue latine, et les Romains prononcèrent d'abord *pour*, comme les Etrusques dont ils l'avaient reçu.—(Voy. *Varron dans son traité de la langue latine.*) (*Note du traducteur.*)

de Valérien (1), elle contenait une population non moindre de quatre cent mille ames; mais son étendue fut resserrée par Julien, qui en releva les murs. Elle devint ensuite le siége d'un évêque, et donna le jour à saint Bazile, qui est enterré dans les environs. L'armée d'Alexis Comnène campa au milieu des ruines de cette ville, qui venait d'être renversée de fond en comble par un tremblement de terre; mais elle se releva encore, et fut tour à tour possédée par le sultan d'Iconium, les princes de la Caramanie, et enfin par le grand-seigneur.

Césarée s'élève dans la partie méridionale d'une vaste plaine, et au pied d'une montagne immense appelée Argæus, ce qui lui a fait donner quelquefois le nom d'Argæum. Deux branches de cette montagne s'avancent dans cette plaine, et forment

(1) L'histoire dit que la ville fut pillée par les Persans; les habitans égorgés, remplirent de leurs cadavres les profondes vallées; on menait boire les prisonniers à la rivière, comme des troupeaux. (*Note de Gibbon.*)

entre elles une espèce de petite baie, au centre de laquelle s'élève Césarée, qui se trouve entourée de trois côtés par des montagnes. L'étendue de la ville n'est pas considérable, et les maisons bâties en pierres et mortier offrent une très-belle apparence. Cette ville est le rendez-vous des marchands de l'Asie-Mineure et de la Syrie, qui viennent y acheter du coton, dont on y recueille une grande quantité, et viennent l'y revendre quand il a été converti en étoffes. La population peut être d'environ cinq mille ames (1), dont quinze cents Arméniens, trois cents Grecs et cent cinquante Juifs.

23. — Le lendemain de mon arrivée je louai des chevaux, et, accompagné du byrakdâr ou porte-étendard du pacha, je sortis hors des murs pour voir les ruines de l'ancienne ville, qui me parut avoir occupé

(1) Il est impossible d'évaluer au juste la population d'une ville turque, parce que les Orientaux ne tiennent aucun registre de naissances et de morts; mais du reste on fera attention qu'elle est beaucoup plus considérable l'hiver que l'été.

un emplacement beaucoup plus considérable que la moderne. Les revers de la montagne, au sud de la ville, sont jonchés de débris, et les ruines d'autres édifices se font remarquer facilement vers le nord et l'est. Ceux qui s'élevaient sur le revers méridional sont à un quart de mille du faubourg, et s'appellent Esky-Chehr, ou l'ancienne ville. Dans ce lieu, au sommet d'une petite éminence, et tout auprès d'un rocher coupé à pic, on trouve une structure moderne qui paraît avoir été construite sur l'emplacement d'un édifice plus ancien. Au-dessous de cet édifice sont pratiqués, dans le roc, des passages souterrains; en avançant de cinquante pas, on trouve les vestiges d'une superbe structure aussi grande que solide. Sa forme est un parallélogramme de cent soixante-dix pas sur quatre-vingts de large. Une portion du mur, composée de pierres unies les unes aux autres par un excellent ciment, est encore debout; et, quoiqu'on en ait séparé le revêtement extérieur, il a encore quinze pieds d'épaisseur. On croit reconnaître plusieurs

cours, et un second mur qui coupe le premier à angles droits, a près de trente pieds d'élévation, et est bâti d'une espèce de brique fort belle. Au centre est un portique composé de trois arceaux; celui du milieu peut avoir dix-huit pieds de hauteur; chacun de ceux des côtés est beaucoup plus petit. A l'extrémité de l'édifice se trouve un troisième mur parfaitement semblable à ceux dont nous venons de parler. Ils portent tous les trois les marques d'une haute antiquité: les arceaux en sont semi-circulaires, le style romain, et ils ne sont point aigus, comme dans l'architecture moresque. De cet endroit, mon guide me conduisit dans un faubourg voisin, où se trouve un amas de ruines beaucoup plus considérable que tout ce que j'avais vu jusqu'alors: par malheur il est si bien caché par les édifices modernes construits dans les cours et le long des murailles, qu'on ne peut se former une idée de son apparence primitive. Dans un certain endroit, les anciens murs sont élevés de quarante pieds au-dessus du niveau des bâtimens contigus. On reconnaît les restes d'une

vaste salle voûtée d'environ seize pas de long et au moins trente pieds au-dessus du lieu où je pris mesure. Les fragmens des édifices au milieu desquels croissent les broussailles se laissent apercevoir de toutes les parties du faubourg ; mais ce fut en vain que j'y cherchai l'élégance et la beauté des formes ; on n'y voit ni colonnes, ni marbre sculpté, ni inscription grecque ou latine. Une partie considérable du mur de la ville subsiste encore ; mais, d'après toutes les probabilités, il doit son origine aux Musulmans, parce que j'ai appris que Césarée fut fortifiée, dans le treizième siècle, par un prince Seljoukide. Plusieurs des tours, néanmoins, sont évidemment plus anciennes, et la beauté de leur construction les rend bien supérieures au reste des ouvrages qui, dans toute leur longueur, n'ont qu'un simple revêtement en pierres de taille. On peut remplir le fossé avec de l'eau tirée de la montagne ; et le château, construit par un des princes turkomans de la Caramanie, tombe en ruines de toutes parts.

Rien ne peut surpasser la puanteur qui

s'exhale des immondices amoncelées dans les rues de cette ville; elles en sont, pour ainsi dire, obstruées, et les habitans ne paraissent pas avoir soin de se débarrasser des cadavres des chevaux, des chiens et des chats. Les charognes de ces animaux entassées dans les marchés, les mares d'eau stagnante et fétide me soulevaient le cœur (1). La quantité de légumes qu'on porte au bazar est vraiment prodigieuse, et j'appris qu'il n'est aucun endroit dans l'Asie-Mineure qui l'emporte sur les environs de Césarée pour la qualité et la diversité de ses fruits. Le territoire de cette ville est principalement peuplé de Grecs, qui ont un couvent où se trouve le tombeau de saint Bazile, jadis évêque de Césarée. Les Arméniens ont deux églises dans la ville, et c'est une circons-

(1) Les rues de toutes les villes turques sont remplies de chiens vagabonds qui sont utiles, en ce qu'ils dévorent les charognes et autres immondices qu'on y jette. Mais à Césarée on tue les chiens pour en avoir la peau. Les immondices ont occasionné une maladie épidémique qui exerçait ses ravages dans cette ville à l'époque où j'y passai.

tance assez curieuse que le nombre de ces derniers est toujours plus considérable que celui des Grecs dans toutes les villes turques de l'Asie. Ils affluent tous dans les grandes villes, ils viennent chercher des emplois dans le commerce; et, s'ils se réunissaient dans un endroit quelconque, ils formeraient une masse de population assez forte. Leur timidité, leur industrie ne peuvent exciter la jalousie et les soupçons de leurs maîtres impérieux, de même que les Grecs; mais leur amour pour le gain est sordide; et, dans leurs transactions commerciales, il leur arrive plus d'une fois de violer les lois de la probité. Les Grecs sont, je crois, plus opprimés que les autres chrétiens. Leur inclination naturelle pour l'indépendance, la part qu'ils ont prise dans toutes les révoltes, leur goût pour le métier de pirate, tiennent sans cesse éveillés les soupçons des Turcs, qui, s'étant toujours rappelé que les Grecs sont les anciens propriétaires du sol, regardent comme nécessaire de les tenir dans la poussière. J'ai néanmoins eu occasion de remarquer la différence sensible qui se laisse

apercevoir parmi les Grecs qui habitent les diverses provinces de l'empire ottoman, entre les Grecs des grandes villes et ceux qui sont établis à la campagne et livrés à la culture de la terre. Les premiers sont humbles et rampans comme les Arméniens; les seconds, au contraire, actifs, intelligens, et implacables dans leur haine; ils ne manquent pas de courage, aussi les voit-on sans cesse animés par la haine qu'ils ont vouée à leurs tyrans, saisir toutes les occasions de se révolter. Mais sans armes, sans discipline, sans chefs, que pourraient-ils faire, dépourvus des secours d'une puissance étrangère? Lors même que les belles et riches provinces de l'Asie-Mineure tenteraient la cupidité d'un voisin ambitieux, le défaut d'ensemble, la jalousie, les intérêts divers des pachas qui les gouvernent aujourd'hui rendraient l'entreprise moins difficile qu'on ne se l'imagine. Des armées moins fortes que celles que nous avons vu employer dans d'autres expéditions, suffiraient peut-être non seulement pour faire repasser au sultan Mahmoud le Bosphore, mais

même pour le chasser au-delà de l'Euphrate. Le climat est sain ; le pays, dans quelques parties, abondant en fourrages et en bestiaux, est ouvert, d'un côté, sur la mer Noire ; de l'autre, sur la Méditerranée, d'où l'on pourrait facilement faire passer des munitions et des vivres d'une place à l'autre.

Le 24 je pris hauteur ; mon observation me donna, pour la position de Césarée, 38° 41′ nord. Cette ville est à trente-six heures de chemin de Sivas, soixante-dix de Malatie. La partie du pays qui s'étend vers l'Euphrate est tellement infestée de voleurs kourdes, qu'il est impossible de la traverser sans une escorte considérable. Ces peuplades qui errent sans cesse d'un lieu à un autre, dans la belle saison, ne respectent et ne craignent que leurs chefs ; le voyageur n'a à attendre d'elles que le pillage ou la mort. Elles sont originaires du Kourdistân, surpassent toutes les autres tribus nomades en incivilisation et en férocité ; les femmes sont très-laborieuses, mais leur genre de vie les rend laides et mal faites.

La plaine de Césarée est arrosée par une

rivière appelée Kara-Sou ou rivière Noire, (probablement le Melas dont le nom a la même signification), qui court de l'ouest à l'est et va se jeter dans l'Euphrate à Malatie. Quoique peu de chose, durant l'automne, de même que le Kizyl-Ermak, il inonde souvent les plaines au printemps, lors de la fonte des neiges; le mont Argich s'élève brusquement de la plaine, de même que l'Elwend auprès d'Hamadân en Perse, mais son élévation est beaucoup plus considérable; et, durant cette saison de l'année, pendant que tout le pays est sec et brûlé, la montagne est ceinte, à moitié de sa hauteur, d'un bandeau de neiges éternelles. Les habitans prétendent que les Romains avaient élevé au sommet un château où demeurait habituellement Tiberius-César; cependant ils avouent que, malgré tous les efforts de plusieurs personnes, jamais on n'a pu parvenir à escalader ses pentes escarpées.

J'avais apporté une lettre de crédit de cinq mille piastres sur un négociant arménien de la ville; je la lui envoyai le lendemain de mon arrivée, en le prévenant que je

n'en avais besoin que de six cents pour l'instant, et le priai de tenir le reste prêt à la première demande. Il prit la lettre, qui était souscrite par son frère à Constantinople; et, trois ou quatre jours après, il vint me voir accompagné de deux autres marchands de sa connaissance. Lorsqu'il eut fumé sa pipe, je le pris à part et lui demandai s'il m'avait apporté de l'argent; mais il me répondit négativement. Je lui demandai la raison de l'inconvenance de sa conduite; mais, sentant bien que j'étais en son pouvoir, il me répondit froidement qu'il me pourrait fournir la somme si je voulais lui faire l'abandon de 50 pour cent. Il s'imaginait que j'avais grand besoin d'argent; mais en cela il se trompait, car il me restait plus qu'il ne me fallait pour me mettre en état de me rendre à Alep, et je les congédiai de suite tous les trois. Il eût fallu que j'eusse un besoin bien pressant pour accéder aux demandes exorbitantes de cet homme.

Départ de Césarée. — Observations sur les marches d'Alexandre et la bataille d'Issus.

Je m'arrêtai cinq jours à Césarée, et j'y recueillis plusieurs médailles précieuses qui m'ont ensuite été volées par les Arabes. Le 28, je me mis en route, et, pendant les quatre premiers milles, je me dirigeai vers l'ouest en traversant la plaine, et gravis un escarpement de montagnes qui se détachent du mont Argich, et couvertes de jardins et de vignobles. A la fin du sixième mille, nous redescendons dans la plaine, et continuons notre route vers l'ouest, le long de l'Argich, qui s'élève, je crois, à dix milles au sud de Césarée. Peu de minutes après le coucher du soleil, et au dix-neuvième mille, nous arrivons à Endjasu, casaban ou ville dépendante de Tchapân-Oglou, et située sur une petite rivière qui lui donne son nom. Ce village renferme quelques vestiges d'antiquités, et doit occuper l'emplacement de Castabala, non loin de laquelle, comme

nous l'apprend Strabon, était un temple de Diane persienne, dans lequel les femmes qui venaient faire des sacrifices à la déesse devaient marcher nus pieds sur des charbons ardens. Castabala et Cybistra étaient situées, dit-on, tout auprès l'une de l'autre, et toutes les deux sur le chemin qui, de Mazaca, conduit aux portes de la Cilicie.

Sur la demande que nous fîmes à l'aga d'un logement pour la nuit, il envoya un de ses domestiques pour nous conduire à une maison grecque où nous ne trouvâmes personne, les propriétaires l'ayant abandonnée quelques jours auparavant. Le domestique de l'aga chercha donc alors à entrer de force dans une des maisons voisines; et, après quelques efforts, il réussit à en enfoncer la porte avec une grosse pierre. Mais les habitans, qui avaient barricadé toutes celles du dedans, s'étaient réfugiés au sommet de la maison. Ni les prières, ni les menaces, ni les promesses ne purent les engager à abandonner leur poste. Dans ce moment un Grec vint à passer, heureusement pour nous; le Tartar le saisit au collet et le

força de nous conduire chez lui. Nous le suivîmes en traversant un grand nombre de ruelles tortueuses ; et, comme nous mettions le pied sur l'escalier qui conduit à des appartemens assez propres, il saisit une épée et une carabine suspendues dans cet endroit, et, nous ajustant du dehors, il nous menaça de revenir avec un parti de delhis pour venger l'insulte que nous lui faisions. Nous nous établîmes cependant dans la chambre, et nous efforçâmes de calmer la mère et la sœur du Grec, qui l'occupaient. Une demi-heure après il revint de meilleure humeur, et nous dit qu'en qualité d'étrangers nous étions les bienvenus. Le premier de nos soins fut de demander de la paille et de l'orge pour nos chevaux, que notre hôte, au moyen de huit ou dix piastres que je lui mis dans la main, nous procura en quelques minutes.

29. — Après avoir fait un présent à la famille, je partis au point du jour. Pendant les dix premiers milles, nous continuâmes à nous diriger vers l'extrémité occidentale de l'Argich qui, lorsque nous quittâmes

Endjasu, nous restait à l'est-sud-est. Nous traversons une plaine unie et inculte, dont le sol est léger. Elle est bornée au nord-ouest et au sud par des chaînes de hauteurs, et, au vingtième mille, nous atteignons le Casaban de Kara-hissar, ou Château-Noir. Cette petite ville qui tombe en ruines de toutes parts couvre l'escarpement et le sommet d'une légère éminence, laquelle est couronnée par les fortifications en ruines d'un vieux château qui lui a donné son nom. Cette ville est fameuse pour ses vergers qui s'étendent sur le penchant des montagnes adjacentes; au moyen de petits aqueducs ou de canaux, une eau abondante et délicieuse arrose ces jardins. Kara-Hissar occupe, selon moi, l'emplacement de Cybistra, qui, au dire de Strabon, est à 300 stades de Mazaca (12 lieues et demie), distance qui est à peu de chose près la même que celle de la première de ces villes à Césarée. Cicéron campa avec son armée dans une plaine en face de Cybistra qu'il dit être située dans le voisinage du mont Taurus, et dont la position est parfaite-

ment propre à défendre la Cappadoce et la Cilicie contre les Parthes; rapport qui convient exactement à la situation de Kara-Hissar. Nous fûmes ce jour-là menacés d'être volés ou peut-être même massacrés; cinquante cavaliers kourdes en maraude avaient paru dans la plaine, mais heureusement pour nous ils prirent un chemin différent de celui que nous suivions. Du haut de la maison de poste de Kara-Hissar, j'avais une vue charmante de l'Argich qui certainement ne se lie pas à d'autres chaînes de montagnes, mais lance six pics successifs et disposés en forme d'échelons; le plus élevé restait au nord-est-est. J'apercevais encore une partie du mont Taurus couverte de neige et courant du sud-ouest au nord-est à une distance de vingt milles.

Ibrahim, mon tartar, s'étant trouvé indisposé dans cet endroit, pour avoir fait excès de melons verts, un médecin turc de cette ville fut appelé et prescrivit le remède suivant : il se fit donner un morceau de coton et un œuf, enferma ce dernier dans l'autre et fit cuire le tout dans de l'eau jus-

qu'à ce que l'œuf fût entièrement dur. Le tartar fut alors obligé de manger le coton avec le jaune; et, selon notre empirique, ce remède devait prévenir la fièvre; je ne sais s'il fit son effet, mais du moins la fièvre d'Ibrahim se calma de suite.

30. — A notre départ de Kara-Hissar, aux premiers rayons du jour, nous suivons un sentier qui nous conduit dans les gorges d'une chaîne de collines qui s'élève immédiatement à l'ouest de la ville. Vers la fin du troisième mille, nous passons sous un rocher coupé à pic, couronné d'une ancienne forteresse, nommé par les habitans Yengi-Bâr ou Nour (1), et très-connu dans l'histoire sous le nom de Nora; ce fut là qu'Eumènes soutint un siége contre Antigone. Au septième mille, et au pied d'une hauteur, je fus surpris de l'apparence singulière de plusieurs fragmens oblongues de rocher (je les crois au nombre de trente)

(1) Le château de Nora avait deux stades de circonférence, étendue précisément conforme à celle du château de Yengi-bâr.

placés verticalement, deux à deux, les uns sur les autres, de la même manière que ceux de Sone-Henge. Les blocs supérieurs doivent avoir été disposés par la main de l'homme, car il n'est pas probable que ce soit un ouvrage de la nature; l'ordre régulier dans lequel ils sont disposés me fait conjecturer que cet endroit était consacré au culte de quelque divinité; et ce qui donne un nouveau poids à mon opinion, c'est une suite de petites excavations pratiquées sur le revers des montagnes qui en sont proches. Au huitième mille, nous quittons le défilé et faisons seize milles dans une plaine cultivée pour arriver au village de Misly, où je trouvai une caravane prête à partir pour Maden, petite ville à la distance de six heures, plus au sud, et fameuse par l'abondance de ses mines de cuivre. Après une halte de deux heures, nous continuons de marcher vers Nidegh, le chemin se dirigeant toujours au sud-ouest, à travers une vaste plaine, dont quelques parties sont habitées et d'autres incultes, mais sans aucun arbre; on y voit quelques éminences

artificielles ou *tumulus*, telles que celles d'Hiklar. Le froment, l'orge, le sésame et le coton forment les principales productions du pays; pour des feves, des pois ou de l'avoine, je n'en ai vu nulle part; et le seigle et le blé d'Inde y sont excessivement rares.

Vers la fin du dix-huitième mille, la plaine se resserre en une vallée étroite, qu'arrose une branche du Kizyl-Ermak, laquelle coule à l'ouest; et, au vingt-deuxième, nous arrivons à Nidegh, l'ancienne Cadyna (1), ville importante, et résidence d'un pacha. Ce dernier m'envoya un exprès me prier de passer chez lui, parce qu'il désirait me voir; mais j'étais tellement fatigué, que je lui fis demander la permission de remettre ma visite au lendemain matin.

Après avoir présenté mes devoirs au pacha (2), et distribué une centaine de

(1) Strabon dit que Cadyna était la résidence de Sisinus, dont les trésors étaient renfermés dans Nora.

(1) Ce pacha, homme de petite taille et vêtu

piastres à ses domestiques, j'allais faire ma promenade autour de la ville, qui, d'après toutes les apparences, remonte à une haute antiquité. Elle s'élève sur un rocher de forme conique; à l'est est une vallée, à l'ouest une superbe plaine; au nord et au sud de hautes montagnes au milieu desquelles on aperçoit au loin le mont Taurus, et même le pic d'Argich. La partie des murs qui est encore debout est certainement très-ancienne, et la vetusté a renversé les grandes pierres qui étaient entrées dans leur construction. J'aperçus les fûts de plusieurs colonnes de marbre; des chapiteaux et des piédestaux jonchent les rues, et la plus grande partie

d'habits magnifiques, portait une longue barbe; sa pipe était d'une si prodigieuse longueur que, ne pouvant entrer par la porte, il la tenait suspendue à la fenêtre. Ces pipes sont faites de jasmin ou de cerisier, garnies d'une étoffe de soie et enrichies d'or ou d'argent. L'embouchure est formée par un morceau d'ambre jaune, dont la valeur est proportionnée à l'opulence du propriétaire. De toutes les villes qui fabriquent des pipes, Damas est celle qui fournit les plus longues et les plus précieuses.

du rocher qui n'est composé que d'une espèce de pierre friable a été excavée de toutes parts. Ces excavations sont divisées en appartemens réguliers, qui ont des portes et des fenêtres, et servent de demeure à nombre d'habitans. La population se compose d'environ cinq mille ames, Grecs et Turcs; qui sont tous pauvres et tirent leur subsistance du produit de leurs jardins et de leurs vignobles.

A une heure, nous montons à cheval et descendons dans la plaine qui a huit milles d'étendue et s'ouvre sur une autre plus vaste encore. Au neuvième mille, nous entrons dans un verger, ou plutôt une forêt d'arbres fruitiers qu'arrose une multitude de petits ruisseaux d'une eau limpide; nous continuâmes à marcher à travers ce petit paradis pendant quatre milles environ, dans une direction sud ouest-ouest, vers un casaban appelé Ketch-Hissar. J'eus dans cet endroit une conversation avec l'aga; il me dit que cette ville avait été fondée par Nimrod. Après avoir fumé sa pipe, il m'emmena voir des ruines dont la plus remarquable est un aqueduc

magnifique de granit, supporté par des arches à qui l'élévation n'ôte rien de leur élégance et leur légèreté, et qui s'étend, à ce que me dit l'aga, jusqu'au pied des montagnes, à la distance de sept ou huit milles; on peut le suivre environ un mille et demi, puis il disparaît au milieu des bocages touffus qui ornent ces lieux. On aperçoit encore dans différentes parties de la ville les fondemens immenses de plusieurs grands édifices; des fûts, des chapiteaux, des piédestaux à moitié enterrés dans le sol, et tout auprès les vestiges d'un ancien édifice; une colonne debout fixe l'attention. Cet aqueduc, ainsi que tous les autres édifices, sont attribués à Nimrod par les habitans; mais c'est sans doute un ouvrage des Romains, et probablement les ruines de l'antique ville de Thyane, métropole de la seconde Cappadoce. Xénophon, dans la relation de l'expédition du jeune Cyrus, l'appelle Dana; c'était, suivant Strabon, une des villes les plus anciennes de la Cappadoce, et la capitale du district des Tyanitis, plaine riche et fertile qui s'étend au pied du mont

Taurus, et ajoute qu'elle avait reçu son nom d'un ancien roi, appelé Thoante. La ville de Thyane, qui fut visitée par Cyrus et Alexandre avant de descendre dans les plaines de la Cilicie, était située dans la route qui de Mazaca conduit aux portes de la Cilicie (*portæ Ciliciæ*), très-près de ces dernières; position qui répond parfaitement à celle de Ketch-Hissar, située dans une plaine fertile auprès du mont Taurus et à moins d'une journée de marche des portes de la Cilicie. Thyane devint ensuite une colonie de Caracalla, sous le nom d'Antonina; elle fit partie de l'empire de Zénobie, cette fameuse reine de Palmyre, et soutint un siége contre Aurélien.

Il se fabrique une grande quantité de poudre à canon à Ketch-Hissar; le sol des environs est fortement imprégné de nitre. Elle est située au sud-ouest-ouest de Nidghel.

1.er *novembre.* — Nous fîmes nos adieux à l'aga sur les cinq heures du matin, et, à dix, nous arrivons à Tchekisla, qui en est à sept heures de marche, ou environ trente-quatre milles dans une direction constante

sud-ouest, tirant un peu vers le sud. Pendant les huit premiers milles, le chemin traverse la plaine et se dirige ensuite sur l'escarpement des montagnes, jusqu'à l'étroite vallée de Tchekisla. Le mont Argich se laisse encore apercevoir dans le lointain, quoique à une distance de plus de deux cents milles, ausssi bien que deux autres chaînes, dont l'une court au nord-ouest, l'autre au sud-ouest, l'une et l'autre couvertes de neiges. Tchekisla est un misérable village en terre, situé à une légère distance de l'une des principales gorges du mont Taurus, et il occupe l'emplacement de Nazianze, qui avait donné naissance au célèbre Grégoire de Nazianze.

Après avoir quitté Tchekisla, nous faisons seize milles est-sud-est, dans une vallée bornée sur la droite par une chaîne de montagnes, et sur la gauche par une ramification du mont Taurus. Au huitième mille nous traversons les restes d'un camp romain, où se trouvait sans doute, dans les premiers temps, une station militaire destinée à défendre le passage des portes de la

Cilicie. Le Sehoun, qui n'est ici qu'un petit ruisseau, traverse la vallée parallèlement à la route. Au seizième, nous gravissons une montagne; puis, redescendus par un sentier très-étroit et scabreux, nous nous trouvons tout-à-coup dans un défilé tortueux, au fond duquel coule le Sehoun. Au vingt-unième, nous faisons halte à un khan situé au confluent du Sehoun et d'une autre petite rivière. La montagne et les précipices sont bordés des deux côtés de sapins rabougris. L'indisposition de mon Tartar l'empêcha d'aller plus loin. Je fus donc forcé de passer la nuit au khan, petite hutte temporaire construite pour la commodité des voyageurs; nous nous y procurâmes de la paille et de l'orge pour nos chevaux, et pour nous, un pilau fait de farine bouillie. Ce khan est desservi par trois personnes qui, le lendemain matin, nous présentèrent un mémoire de trente piastres pour des objets qui n'en valaient pas plus de deux ou trois.

2. — A six heures du matin, nous étions à cheval; et, après avoir passé un petit cou-

rant d'eau, nous avançons à travers un défilé sombre et triste, et le long de la rive gauche du Sehoun, qui se grossit peu à peu du tribut de plusieurs torrens descendus du sommet de la montagne. Pendant les cinq premiers milles, la largeur du passage varie de cinquante à deux cents pas. De chaque côté nous avions les escarpemens du Taurus, couverts de pins. Au neuvième mille nous passons le Sehoun sur un antique pont de pierre d'une seule arche : au-delà, le passage devient moins étroit, et les montagnes s'écartent. Au quatorzième mille, nous nous arrêtons dans un khan pour y déjeûner. Ici les montagnes sont éloignées d'un demi-mille. Plusieurs fois dans la journée (1) on aperçoit les restes d'une ancienne route taillée en quelques endroits dans le rocher, et d'autres construites sur l'escarpement de la montagne contiguë au bord de la rivière. Au neuvième, nous trouvons un torrent qui

(1) Pendant les quatre premiers milles, la direction du chemin est est-sud-est, puis il tourne au sud-est.

sort d'un abîme d'une manière singulière : la masse de ses eaux égale celles du Sehoun, dans lequel il va se jeter immédiatement au-dessous du pont. Le khan où nous déjeûnâmes est situé à la bifurcation de deux chemins ; celui de la gauche conduit à la ville d'Adana, et l'autre à Tarsous. Nous prenons ce dernier ; puis, entrant dans un défilé étroit, nous dirigeons notre course le long de la rive gauche d'un petit ruisseau qui vient de l'ouest se jeter dans le Sehoun, quelques pas au-dessous du khan. A la fin du cinquième mille, nous tournons au sud, et faisons trois milles dans les montagnes par un sentier si rude et si pierreux, et en même temps si escarpé, que plus d'une fois nous fûmes obligés de descendre de nos chevaux. Nous aperçûmes ici, pour la première fois, les tentes solitaires de quelques Turkomans, établies sur le penchant d'une montagne et au milieu des bois. Au dixième nous atteignons la maison de poste, construite de boue et entourée d'écuries, où les gens entretiennent un tel feu, que je fus obligé d'abandonner la maison pour éviter

la chaleur étouffante, et j'allai me réfugier sous un vaste noyer, à quelques pas de là. J'y demeurai tout le jour; mais, après le coucher du soleil, l'intensité du froid me força de regagner le gîte: je passai une mauvaise nuit entre les deux extrêmes du chaud et du froid, et j'étais déjà levé lorsqu'on m'annonça le matin que les chevaux étaient prêts.

3. — Nous partons à la pointe du jour, et faisons deux milles et demi dans un chemin assez bon, puis nous descendons sur la rive gauche d'un léger ruisseau, et avançons encore cinq milles par un défilé romantique où, dans quelques endroits, les rochers ne laissent qu'un espace de dix ou douze pas. L'escarpement des montagnes couvertes de pins toujours verdoyans s'étendent comme un immense canapé sur le défilé, tandis que les pics désolés et abruptes des montagnes s'élèvent comme des tours au-dessus des nuages. Le chemin suit les bords du précipice, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; il est si mauvais, qu'il faut le passer pendant le jour. Une partie des

pierres dont les Romains l'avaient construit ont été enlevées; d'autres sont détruites, tandis que la surface de celles qui restent encore est si polie, et conséquemment si glissante, que les chevaux ne peuvent marcher dessus sans être, pendant quelques instans, en danger de se précipiter sur les rochers. Cette partie du défilé est sans doute la plus susceptible d'être défendue avec avantage : dans cet endroit, une poignée d'hommes déterminés arrêteraient l'armée la plus nombreuse. Vers la fin du huitième mille, les montagnes s'écartent encore sur la droite ; on y voit les ruines d'une forteresse (1) construite au sommet d'un escarpement à pic de la montagne, et au dixième nous faisons halte à un khan situé presque à la tête du défilé (2) qui, d'après toutes les apparences, forme les *pilæ* par où les armées de Cyrus et d'Alexandre pénétrèrent en Cilicie. Dans l'histoire respective de ces

(1) Les Turcs attribuent tous les anciens édifices aux Génois.

(2) La direction du chemin est sud-sud-est.

Digitized by Google

princes, on remarque quelques circonstances qui pourraient nous faire tirer des conclusions différentes. Ces deux princes soumirent la Cappadoce avant d'entrer en Cilicie, et Xénophon nous apprend que Cyrus s'avança de Dana (Thyane) vers le défilé, dont la largeur est précisément celle d'un chariot : ce défilé est, en outre, trop escarpé et trop inaccessible pour qu'une armée puisse le forcer si elle y trouve le moindre obstacle. Après avoir franchi les montagnes, il fit vingt-cinq parasanges (1) en quatre jours, et atteignit Tarsous, en traversant une plaine vaste et superbe, bien arrosée, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers et de vignobles, et environnée d'une mer à l'autre par une chaîne de montagnes. Il est donc dit ici expressément que du pied des montagnes de Tarsous on compte vingt-cinq parasanges ou soixante-quinze milles, d'après

(1) La parasange des anciens Persans, que les habitans actuels de la Perse appellent *farsang*, équivaut à une lieue et demie française ou six milles anglais. (*Note du traducteur.*)

un calcul modéré, tandis que par le chemin que j'ai pris il n'y a que trente milles de la tête du détroit à la ville, et pas plus de vingt à prendre du pied des montagnes. Je ne connais pas, à travers le mont Taurus, d'autre chemin par où il aurait pu marcher de Dana sur Tarsous, que celui qui conduit à Adana ; et, en admettant même qu'il eût fait un circuit inutile, la distance n'en correspondrait pas davantage. Nous pouvons nous justifier en conjecturant que Xénophon s'est trompé ou qu'il a exagéré les distances, comme il l'a fait en plus d'une occasion.

Suivant Arrien, Alexandre, après avoir soumis la plus grande partie de la Cappadoce, s'avança vers les portes de la Cilicie, et arriva à un endroit appelé le *camp de Cyrus*, situé dans les environs de la tête du défilé ; ce qui prouve que le prince grec suivit la même route que celui de Perse. L'armée destinée à en defendre le passage, abandonna son poste et s'enfuit à son approche. Le prince grec prit possession du retranchement, passa le défilé et le lendemain descendit dans les plaines de la Cilicie.

Il paraîtrait, d'après ce récit, qu'Alexandre traversa le gorges du mont Taurus en un seul jour, chose absolument impossible, vu la longueur du défilé et ses tortuosités; mais on peut supposer avec raison que le nom de *pylæ* ou porte était invariablement réservé à la partie la plus étroite et la plus difficile du passage, et de cette manière l'armée aura pu facilement, il est vrai, pénétrer en un jour dans la Cilicie.

Du khan nous dirigeons notre course au sud-sud-est dans un pays entrecoupé de légères éminences; et, au vingt-unième mille, nous descendons dans la basse plaine découverte de Tarsuos, bornée de trois côtés par des montagnes, comme le dit Xénophon, lesquelles sont couvertes d'arbres fruitiers et de vignobles. L'endroit d'où nous aperçûmes pour la première fois la ville de Tarsuos, est en tournant l'angle d'une légère éminence qui en est à dix milles; elle s'élève vers le sud-ouest, et offre plutôt l'apparence d'une forêt que celle d'une ville: les innombrables et vastes jardins dont elle est environnée empêchent qu'on l'aper-

coive d'abord. Dans les montagnes, le climat est doux est agréable; mais, pendant la nuit, il est assez froid pour rendre le feu nécessaire; la température devient plus chaude à mesure qu'on avance dans la plaine; et, lorsque nous eûmes fait halte sur les bords du Cydnus, à un demi-mille de la ville, je me déterminai à suivre l'exemple du conquérant macédonien, et à prendre un bain dans la rivière. Je fus, il est juste de l'avouer, très-surpris de trouver la froideur de ses eaux bien inférieure à l'idée que je m'en étais faite; elle ne me parut pas plus intense que celle des autres rivières (1). Le Cydnus a environ quarante pas de largeur, et ses eaux qui sont claires et limpides courent avec rapidité vers le sud, en décrivant mille sinuosités. Nous le passâmes sur un pont de pierres de trois arches; et,

(1) Il est naturel de penser que les rivières du pays dans une position élevée doivent être plus froides que celles de la plaine. Les torrens formés par la fonte des neiges suffisent pour rendre raison de cette différence de température qu'on remarque au printemps et au commencement de l'été.

après avoir fait un demi-mille à l'ouest, à travers de vastes jardins, nous entrons dans le cimetière, par une porte antique, puis dans un faubourg sale et rempli d'immondices. Nous suivons notre guide par des rues malpropres, et si étroites qu'elles pourraient à peine laisser passer deux hommes à cheval, pour nous rendre au palais du Motsellem, qui me donna un billet de logement chez un négociant arménien connu par son hospitalité : il voulut me mettre en possession de son salon. Dans toutes les maisons de particuliers aisés en Turquie, on trouve une chambre ou salle extérieure qui n'a aucune communication avec les appartemens intérieurs. Ces derniers sont ordinairement de forme oblongue; les murs en sont ornés de peintures; le parquet couvert de riches tapis de Turquie, de coussins et de sophas qui s'élèvent d'environ dix-huit pouces. Les fenêtres en sont petites, mais très-multipliées. Les personnes fortunées font venir du verre de Constantinople; mais le bas-peuple se contente de papier, ou même d'écailles d'huître trans-

parentes dans les villes situées sur le bord de la mer. Mon hôte était un fort brave homme; et, quoique sa fortune fût très-médiocre, il entretint une excellente table pour moi et ma suite pendant tout le temps que je demeurai chez lui; il dînait et soupait toujours avec nous, m'engageait sans cesse à boire du vin et de l'arrak, et à lui faire raison. Quant aux femmes de la maison, elles se tinrent toujours renfermées dans la partie opposée du bâtiment; elles ne cherchèrent pas néanmoins à se cacher, puisque je les aperçus plusieurs fois occupées à filer sous un verandah ou balcon en bois. L'une des filles passe pour la plus belle femme de Tarsous; sa carnation est superbe, et ses beaux cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules.

La Cilicie, où nous pénétrâmes par les défilés, est renfermée entre le mont Taurus et la Méditerranée, au nord et au sud; elle a les rochers de l'Isaurie à l'ouest, et le mont Amanus à l'est: elle se divise en deux parties; la *Cilicia trachœa* (ou la Cilicie montagneuse et escarpée), et la *Cilicia cum-*

pestris, dont Tarsous était la capitale (1). Elle fut soumise successivement aux rois d'Assyrie et aux successeurs d'Alexandre. Pompée la réduisit en province romaine (2). Les Sarrasins la conquirent sous le règne de Haroun-el-Rachyd. Elle fit partie du royaume arménien de Léon, et se trouve comprise dans l'empire turc depuis Bajazet II.

Dès le temps du jeune Cyrus, Tarsous était une ville vaste et opulente, capitale, selon Xénophon, de Syennelis, roi de Cilicie. Arrien et Strabon assurent qu'elle fut bâtie en un jour, de même que Anchiala par Sardanapale, roi d'Assyrie; tandis que, selon d'autres, elle doit son origine à une colonie

(1) Selon Joseph, cette ville porta, pendant un certain temps, le nom de Tharsia, de Tarshish, petit-fils de Japhet; il ajoute que la plus belle ville du pays se nommait Tarse.

(2) Le gouvernement de la Cilicie comprenait, au temps de Cicéron, la Cilicie propre, la Pisidie, la Lycaonie, l'Isaurie et une partie de la Phrygie. La résidence des gouverneurs romains était Laodicée de Phrygie.

grecque conduite dans ces lieux par Triptolème, que les médailles représentent sur un char traîné par des dragons. Tarsous fut visitée par Alexandre, à qui un bain dans le Cidnus pensa coûter la vie; elle prit ensuite le nom de Juliopolis en l'honneur de Jules-César, qui s'arrêta quelque temps à Tarsous dans son expédition contre Pharnace, et ce fut dans cette ville qu'Antoine eut sa première entrevue avec la belle Cléopâtre. Elle fut successivement l'objet des faveurs d'Auguste et d'Adrien, et devint bientôt la rivale d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie, par ses richesses et sa magnificence, aussi bien que par la culture des lettres et des sciences (1). Jupiter

(1) Tarsus in campo sita est, condita ab Argivis, qui jure quærenda causa sunt cum Triptolemo vagati; Mediam eam perfluit Cydnus, ad adolescentum gymnasium utpotè scatebris, non procul dissitis, et alveâ profundum convallem permanente, indèque statim in urbem fluvio incidente. Fluvius est frigidus atque asper, undè tàm pecori quàm hominibus nervorum crassitie et podagrâ laborantibus prodest. Tantum autem Tarsensibus studium rerum philosophicarum et disciplinarum quas en-

et Hercule étaient les principales divinités adorées par les habitans de cette ville ; outre un grand nombre de temples magnifiques et de superbes portiques, elle renfermait encore un gymnase et un théâtre ; prise et saccagée tant de fois depuis la chute de l'empire romain, elle conserve à peine quelques vestiges de son antique splendeur, et la ville moderne occupe à peine la quatrième partie de l'emplacement de l'ancienne. Un nombre infini de petits canaux tirés du Cydnus l'arrosent ; mais le fleuve lui-même qui, au temps de Cyrus et d'Alexandre, traversait la ville (1), en est

cyclias dicunt Tarsenses incessit, ut superaverint Athenas, Alexandriam, et si quis alius nominari potest locus, ubi philosophorum et artium ad humanitatem pertinentium scholæ haberentur. — Strabo., vol. II, p. 260.

(1) Post Anchialem Cydni sunt ostia ad locum qui rhegma, hoc est ruptura, dicitur. Locus ille stagnat, habetque antiquitùs navalia, intque eum incidit Cydnus per médiam lapsus Tarsum, ortus è jacente suprà urbem Tauro : eaque palus navale ut Tarsi. Hucusque tota ora, à Rhodiorum continente

aujourd'hui à plus d'un demi-mille vers l'est; les environs sont sujets à des inondations à l'époque de la fonte des neiges, et on aperçoit encore les traces d'un canal que Justinien avait fait creuser pour recevoir la surabondance des eaux.

Je passai une semaine à Tarsous, où mes matinées et mes soirées (car la chaleur du soleil dans le milieu de la journée me força de rester à la maison) étaient employées à visiter la ville et ses environs, dans l'espoir de quelques découvertes curieuses; mais ce fut en vain : on n'y trouve aucune inscription, aucun monument de l'art. Le ville s'élève sur la rive droite du Cydnus, et dans une plaine fertile dont on ne peut guère déterminer l'étendue au sud-est; pendant qu'au nord-ouest, des montagnes s'avancent jusqu'au pied des murailles. Les maisons sont

incipiens, ab occasu æquinoctiali ad ortum æquinoctialem porrigitur : deindè versùs hibernum ortum convertitur usque ad Issum : hinc jam plectitur versùs meridiem usque ad Phænicem ; reliquum litoris maris Mediterranei usque ad columnas versùs occasum extenditur. — Strabo, vol. II, p. 959.

séparées les unes des autres par des jardins et des vergers ; il est rare d'en trouver qui aient plus d'un étage, le toit en est plat pour la commodité de ceux qui y demeurent durant les chaleurs de l'été; la majeure partie sont construites en pierre, et ce sont les édifices antiques qui en ont fourni les matériaux ; aussi ont-ils tous disparu. La ville possède un château bâti, dit-on, par Bajazet, et une partie est entourée d'un mur, le reste sans doute de celui qu'éleva Haroun-el-Rachyd. Je reconnus les fondations d'un mur plus ancien encore qui paraît s'être étendu beaucoup au-delà des limites de la ville actuelle, et sur une éminence, au sud-est, je trouvai les ruines d'un édifice spacieux dont la forme circulaire me fait présumer que ce sont les ruines d'un gymnasium; mais comme la plupart des matériaux sont enlevés, il est impossible de faire des conjectures vraisemblables sur son usage. A environ deux cents toises au-delà, vers l'ouest, un ancien portique subsiste encore en entier. La ville renferme deux bains publics, un assez grand

nombre de mosquées, plusieurs beaux caravanserails (1) et une église qu'on dit avoir été construite par S. Paul, natif de Tarse. Elle est petite, mais dans quelques parties elle porte des marques irrécusables d'une haute antiquité. Dans un cimetière qui l'entoure, se trouve un arbre, planté, dit-on, de la main de l'apôtre. La ville est gouvernée par un motsselem nommé par Tchâpan-Oglou; mais depuis la mort de ce prince, et la ruine de sa famille, il a levé l'étendart de la révolte; et, pendant mon dernier séjour à Constantinople, il était en rebellion ouverte contre la Porte.

Le lendemain de mon arrivée, je fis la connaissance d'un certain M. Castillon, marchand vénitien, qui demeurait depuis vingt ans à Tarsous; il se donne le titre de consul de France, et connaît fort bien les

(1) Le mot caravanserail, qu'on devrait plutôt écrire *caravân-seraï*, signifie maison des caravanes. C'est donc à tort que les Européens donnent le nom de sérail à l'endroit qu'habitent les femmes du grand-seigneur. Son véritable nom est *harem*, mot arabe qui veut dire *endroit sacré*. (*Note du traducteur.*)

productions et les ressources du pays. Cet homme qui, à l'entendre, est enthousiaste de Buonaparte, et prétend entretenir une correspondance avec M. le général comte Andréossy, ambassadeur de France auprès de la Porte, n'a pas laissé que d'amasser une grande fortune en exportant des grains pour les besoins des troupes anglaises en Espagne. Il me dit que le sol, aux environs de la ville, est excessivement fertile, et produit en grande abondance du coton, du froment, de l'orge, du sésame, et ces objets se tirent du haut pays et s'exportent à Malthe, d'où ils passent en Espagne et en Portugal. Maden fournit du cuivre, et les montagnes de la noix de galle en grande quantité, et Tarsous en est l'entrepôt. Les importations consistent en riz et sucre de Damiette, café de l'Yemen, et quelque riz, sucre et marchandises communes qui viennent de Malthe. Le port où débarquent tous ces objets est à deux heures et demie de chemin, c'est-à-dire à sept ou huit milles de la ville; on n'aperçoit pas la mer de Tarsous. Selon M. Castillon, sa population s'élève à trente

mille ames pendant l'hiver. Dans ce nombre on compte deux cents familles arméniennes, cent familles grecques, et le reste se compose de Turcs et de Turkomans qui, durant l'été, se retirent dans les montagnes avec leurs familles. Les villages dans le voisinage sont habités par des Grecs qui préfèrent les travaux de la campagne aux occupations des villes (1).

Mon hôte, l'Arménien, me conduisit dans un jardin à une légère distance des murs de la ville, pour me montrer la structure extraordinaire d'un édifice oblong, lequel a cent vingt pas de long sur la moitié de large; les murs ont dix-sept pieds de hauteur sur quinze d'épaisseur; ils sont composés de petites pierres rondes unies par du mortier, auquel le temps a donné la solidité du roc. L'intérieur de

(1) M. Castillon m'apprit qu'il a visité les ruines d'une ville à douze heures au sud-ouest de Tarsous, et sur le bord de la mer. Il y a vu un amphithéâtre presque entier; deux cents colonnes sont encore debout, et le quai est construit en pierres réunies par des crampons de fer.

l'édifice est à deux divisions; on n'y voit ni portes ni fenêtres, mais seulement une grande ouverture sur chaque face, et aux extrémités une masse énorme de maçonnerie très-solide, d'environ seize pas sur chaque face: cet édifice ne se fait remarquer ni par son élégance ni par ses ornemens, et il serait assez difficile de préciser l'usage pour lequel il a été élevé. Sa forme et sa construction font présumer qu'il n'a pu être destiné à aucun usage de la vie, c'est peut-etre le mausolée de quelque grand personnage. Zozime dit que les cendres de Julien furent apportées de la Perse à Tarsous, où on éleva à ce prince un tombeau superbe.

Pendant mon séjour à Tarsous, il me prit envie de visiter les ruines d'Anchiale, de Soli et de Séleucie; mais le motsselem m'engagea fortement à abandonner ce projet, parce que les chemins sont infestés de bandits, et que s'il m'arrivait quelque accident, Tchâpan-Oglou l'en rendrait responsable. Je résolus donc de suivre la marche d'Alexandre en Syrie, quoique je susse que ce chemin

était impraticable, et que les Tartars préfèrent aller par mer de Tarsous à Latekié. Je louai donc des chevaux dans la matinée du dix, et partis pour Adana, à huit heures ou vingt-huit milles est-nord-est de Tarsous.

Le chemin traverse une plaine d'une fertilité merveilleuse, et dont la forme est un immense demi-cercle borné de trois côtés par le mont Taurus, et du quatrième par la mer qu'on ne peut apercevoir. Les montagnes sont à la distance de seize ou dix-sept milles du chemin sur la gauche; cependant une chaîne de légères éminences n'était qu'à deux milles de nous. La plaine est couverte de plantations en coton, et renferme plusieurs villages grecs séparés les uns des autres par les jardins et les vignobles. Nous arrivons à Adana une heure avant le coucher du soleil, et descendons à la porte de la maison du kyhaya ou lieutenant du pacha qui ordonna au chef des Tartars de nous donner un logement.

11.—Le lendemain, de très-bonne heure, dans la matinée, le pacha m'apprit, par un message, que son intention était de garder

mes pistolets, qu'Ibrahim avait eu l'imprudence de lui montrer dans la soirée, et dont il s'était emparé. Ces pistolets m'avaient été donnés par un ami, à mon départ d'Angleterre, et la beauté du travail en faisait un chef-d'œuvre. Je lui fis observer que je ne pouvais en disposer, et le priai instamment de me les rendre. Il me répondit nettement qu'il les gardait et que si je refusais la pelisse dont il allait me revêtir, il m'empêcherait de partir et ne me fournirait ni les chevaux ni l'escorte sans laquelle il était impossible que je voyageasse en sûreté. Je fus donc ainsi forcé de lui donner mes pistolets; mais cette violence ne m'empêchera pas de rendre justice à la générosité du pacha, la pelisse dont il me fit présent surpassait de beaucoup la valeur de mes pistolets.

Adana est, après Tarsous, la ville la plus considérable de la Cilicie, son antiquité se perd dans la nuit des temps; et s'il faut en croire la tradition, elle a reçu son nom d'Adanus, fils des cieux ou de la terre; elle s'élève sur les bords du Sarus, actuel-

lement appelé Sehoun; elle est une des villes où Pompée établit une colonie de pirates après leur soumission. Adana a suivi le même sort que Tarsous, et a été successivement sujette des divers conquérans de la Cilicie (1). La ville moderne est située, d'après mes observations au 37.° de latitude nord sur la rive droite du Sehoun (rivière un peu plus large que le Cydnus), et s'élève en amphithéâtre sur une pente douce, entourée de tous côtés d'arbres fruitiers et de vignobles (2); elle est assez grande, mieux bâtie que Tarsous, et la population principalement composée de Turcs et de Turkomans est presque aussi considérable que celle de cette dernière ville. Le pont qui traverse le Sehoun passe pour avoir été construit par Justinien. On voit encore des restes des anciens murs, et un portique majestueux qui s'élève au milieu du bazar,

(1) Il paraît qu'elle se nommait Megornes au temps d'Alexandre, qui y offrit un sacrifice à Minerve.

(2) Le pêcher, l'abricotier, le mûrier, le figuier et l'olivier.

forme un contraste frappant avec l'architecture rampante des Turcs. Le château situé sur le bord du fleuve, non loin du pont, se compose d'un mur en pierres assez haut, flanqué de tours d'environ un quart de mille de circuit, et paraît être un ouvrage musulman.

Adana n'est soumise qu'imparfaitement à la Porte; et, quoique le pacha portât mon firman à sa bouche selon l'étiquette, il ne voulut pas le lire. Je lui demandai la permission de prendre la route de Mallos (1), (village en ruines, à l'embouchure du Sehoun), comme étant celle que suivit Alexandre. Il s'y opposa, en me faisant observer que je ne trouverais sur la route ni chevaux ni rafraîchissemens; puis il me conseilla de prendre par Messis, où je passerais le Sehoun sur un pont. Il eût été inutile de vouloir disputer avec un homme si brutal qui envisageait comme une chose de fort peu d'importance de suivre telle ou telle route et qui me regarda comme un fou de préférer un chemin long et dangereux.

(1) A midi, le thermomètre marquait 94 (28).

par terre à un autre de quelques heures par mer. Il ajouta que je risquais beaucoup d'être pillé ; que, depuis plusieurs années, aucune caravane et aucun tartar n'avaient pris cette route ; et que le chef de Pias était un voleur de profession : néanmoins, continua-t-il, si vous êtes déterminé à ne pas aller par mer, comme je vous le conseille, je vous donnerai une bonne escorte qui vous accompagnera jusqu'à Messis, et un ordre pour l'aga de cette ville de vous conduire en sûreté jusqu'au-delà des limites de sa juridiction. Je lui fis mille remercîmens ; et, dans la matinée, je préparai tout pour mon départ, en la compagnie de dix cavaliers bien armés. Au sortir de la ville, nous passons le Sehoun, rivière qui porte le nom de Pharus dans la marche de Cyrus, et qui a trois cents pieds de largeur, suivant Xénophon : elle me parut n'avoir guère plus de la moitié de cet espace, mais elle n'est pas la même partout, et varie selon la nature du pays et du sol qu'elle arrose. Au-delà du pont, nous dirigeons notre course au sud-est à travers la plaine. Au septième

mille, nous franchissons une chaîne de montagnes qui se coule au nord-est, et, à la fin du huitième, nous descendons dans une autre plaine aussi fertile que celle d'Adana, mais inculte et déserte. Au douzième, nous traversons un petit courant d'eau, et continuons ontre route dans cette plaine pendant plus de six milles. Au dix-neuvième, nous arrivons à Messis, grand village sur la rive droite du Gehoun, l'ancien Pyrame, que Xénophon dit avoir une stade de largeur(1). Messis, la Mopsuertia de Strabon(2), était autrefois un lieu assez important, mais ce n'est aujourd'hui qu'un village composé de huttes en terre, bâties sur un amas de sable et de décombre, restes de l'ancienne ville. Elle appartient à une horde de Turkomans qui payent tribu au pacha d'Adana, mais ne sont dans le fait qu'une troupe de brigands; et qui, si l'aga n'eût

(1) L'illustre auteur du Voyage du jeune Anacharsis évalue le stade à 94 toises et demie. (*Note du trad.*)

(2) Mopsuertia soutint un long siége contre Jean Zimiscès et Nicéphore Phocas, qui, après la prise de la ville, en envoyèrent les portes à Constantinople comme un trophée de leurs victoires.

été responsable de ma personne devant le pacha, m'eussent sans doute dépouillé en route, parce que ce chemin a cessé depuis plusieurs années d'être fréquenté à cause des meurtres et des pillages réitérés de cette horde. L'aga, vieillard fantasque, me plaça auprès de lui, sous un pavillon, sur la terrasse de la maison où il était assis, et ne cessa de me tourmenter par l'absurdité de ses questions qui toutes ne servirent qu'à me convaincre de sa simplicité et de son ignorance. Sur le soir on servit un repas à vingt ou trente personnes; il se composait de pilaus de froment, de mouton bouilli et de lait préparé de diverses façons, et fut dévoré, comme par une troupe de vautours, dans l'espace de cinq minutes. Je passai la nuit sur la terrasse de la maison, comme cela se pratique durant les chaleurs; et, aux premiers rayons du jour, je me mis en route pour Kastlandeh, suivi de huit cavaliers fort bien montés. Ils me parurent très-gais et heureux; et, pendant la plus grande partie de la route, ils s'amusèrent à chanter et à lancer le

djéryd (1). Nous traversons le Gehoun, qui est plus large que le Schoun, sur un beau pont en pierres, et j'appris des cavaliers de mon escorte que ces deux rivières, après s'être réunies, se jettent dans la mer auprès de Mellos, ce que je serai toujours porté à révoquer en route. A la fin du troisième mille, nous quittons la plaine, et entrons dans une chaîne de montagnes; puis, après avoir fait six milles dans des gorges et dans un sentier étroit et rocailleux, nous redescendons dans une plaine fertile, mais déserte, et entourée de tous côtés de collines

(1) Le mot djéryd est arabe, il signifie branche de palmier : ces branches, qui ont la forme d'une tige d'artichaut, ont quatre pieds de longueur, et pèsent cinq à six livres. Armés de ce trait, les cavaliers entrent en lice, et, courant à toute bride, ils se le lancent d'assez loin. Sitôt lancé, l'agresseur tourne bride, et celui qui fuyait poursuit et le jette à son tour. Les chevaux dressés par l'habitude secondent si bien leurs maîtres, qu'on serait tenté de croire qu'ils y prennent autant de plaisir; mais ce plaisir est dangereux, et il n'est pas rare d'y voir des bras cassés par la force du coup. (*Note du traducteur.*)

arides et de couleur brune. Le sol est un riche terreau noir; et, quoique dans une saison de l'année où la terre est brûlée par les feux d'un soleil ardent, la campagne était couverte d'une herbe épaisse et verdoyante. Au dix-huitième mille, nous escaladons de nouveau les hauteurs, et, au vingtième, nous arrivons à la ville ruinée de Kartanlec, habitée par quatre ou cinq familles de Turkomans, les seuls êtres humains que nous eussions aperçus depuis notre départ de Messis. Cette ville me paraît occuper l'emplacement de l'ancienne Castabala, et, d'après mon estime, est à l'est de Messis. De là nous faisons trois milles sur une espèce de plateau abondant en perdrix, lièvres et antelopes; puis nous entrons dans une vallée étroite, ou plutôt un défilé couvert de bois taillis très-épais. Au huitième mille, les rochers se rapprochent de chaque côté, et nous passons sous un vieux portique de granit noir, et qui porte le nom de Kara Cape ou porte noire. Cet édifice fut sans doute autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est actuellement;

car sa position fait présumer qu'il fut élevé dans cet endroit pour défendre le passage, et je serais porté à croire que sa construction remonte à une époque antérieure à la conquête du pays par les Turcs. Dès qu'on a quitté la poste, le défilé se dirige, par une pente douce d'environ un mille, vers une plaine étroite, où nous avions, sur la droite, le golfe de Scanderoun, et, au pied des montagnes, tout auprès du village, les ruines de la ville d'Ayass. La plaine se termine au nord et à l'ouest par une chaîne de légères éminences, au sud par la baie d'Issus, et à l'est par un vaste marécage. Elle n'a pas plus de deux milles dans sa plus grande largeur; sa direction est est et ouest, et sa longueur, du pied des montagnes à la mer, n'excède pas trois quarts de mille. Je ne me suis aussi étendu sur cet article, que parce que d'Anville et d'autres savans ont regardé cette plaine comme celle où se livra la fameuse bataille d'Issus; mais je suis d'un avis contraire, et j'exposerai plus bas les motifs qui me font penser ainsi. Après avoir traversé la plaine, nous tournons au sud,

en côtoyant l'extrémité orientale de la baie, et nous avançons sur un rivage sablonneux : sur la gauche s'étendait au loin, dans les terres, le marécage dont nous avons parlé plus haut, la Méditerranée nous restant à droite. Les hauteurs avaient disparu, seulement du côté de l'est se déroulaient des mers de sable, et l'œil ne se reposait que sur les joncs des marais. Au dix-huitième mille, nous traversons une petite rivière qui coule au milieu du marais, et nous rencontrons plus loin quatre autres ruisseaux. La direction de notre route était sud-est-sud. Au vingt-sixième mille, nous tournons à l'ouest en arrondissant la baie; et, quittant le rivage, nous nous dirigeons sur des hauteurs vers Pias. Pias est une ville en ruines située sur une pente douce, à environ un quart de mille de la mer, et à un mille du pied du mont Amanus, chaîne élevée qui sépare la Cilicie de la Syrie. Nous entrons dans la ville sur le soir, et nous nous avançons par un superbe besestein bâti en briques cuites et voûté, mais il est abandonné; et, de même que tout le pays que nous avions

traversé depuis Adana, il offre le tableau mélancolique des effets de la tyrannie et du despotisme. Au-delà du bazar, ayant frappé à une porte, nous sommes introduits dans la cour d'un superbe medressé ou collége, au milieu de laquelle est une fontaine dorée à l'oriental, et ornée d'inscriptions. Ce medressé a été abandonné par les derviches, et on n'y voit plus que leur chef, qui y a établi sa demeure, comme dans l'endroit le plus habitable de la ville. Il était assis dans une chambre petite et horrible, sous un portique ou verandah : il nous y reçut avec une cordialité apparente; mais peu après je pensai être empoisonné, ainsi que tous mes domestiques, par des ingrédiens qu'il avait fait mettre dans notre riz.

Pias qui, selon moi, remplace l'ancien Issus, est située sur une pente douce, à l'angle sud-est d'une baie, à un quart de mille environ de la mer; on y a construit un château pour défendre un petit havre. Il n'y a qu'un petit nombre d'années, cette ville était peuplée et florissante, résidence d'un chef puissant qui se révolta contre le grand-

seigneur, pilla les caravanes des négocians d'Alep, et mit à contribution tous les districts voisins, jusqu'à ce que la Porte, irritée de ses déprédations, envoya contre lui une expédition qui ravagea le pays et détruisit la ville.

Le matin, avant mon départ, je reçus la visite du kyhaya, qui m'annonça qu'il lui fallait un beau présent, si je voulais quitter la ville. Je ne jugeai pas à propos de lui résister, sachant que le consul hollandais d'Alep, mis en prison pour un refus à pareille demande, y était resté plusieurs mois et n'avait recouvré sa liberté qu'au prix de trente mille piastres. Le kyhaya me donna une escorte qui m'accompagna jusqu'à mi-chemin de Scanderoun, distant d'environ 16 milles. Au sortir de Pias, nous traversons le lit desséché d'un torrent qui sort d'une ouverture dans les montagnes, puis nous dirigeons notre course sur un terrain haché, couvert de bois taillis, que pare une verdure éternelle; la mer sur notre droite, et sur la gauche la chaîne élevée de l'Amanus. Dans quelques endroits le sol est assez uni; dans

d'autres, il est sillonné par des ravins et de légères hauteurs. La base des montagnes reste en général à un mille et demi ou trois milles de la mer, quoique dans quelques endroits elle se rapproche de la côte et ne laisse qu'un espace de trois quarts de mille; formant au bout de quatorze milles une baie profonde, qui termine par un promontoire le golfe de Scanderoun. Au neuvième mille, sont les ruines d'un château situé dans un site romantique, au pied des montagnes qui se rapprochent de la mer, et tout auprès, sur une langue de terre qui se projette au loin, les restes d'une espèce d'obélisque que je jugeai antique, d'après toutes les apparences. Au douzième, une rivière petite, mais rapide, qui, par l'escarpement et le profond encaissement de ses rives, répond au Pinarus d'Arrien; puis, un demi-mille au-delà, les ruines d'un mur énorme qui s'avançait dans la mer. Au quinzième, nous commençons à contourner le golfe, et au seizième nous entrons dans la ville. J'avais été tellement incommodé toute la matinée des effets de ces ingrédiens empoi-

sonnés que nous avait fait prendre le chef de Pias, qu'à mon arrivée je me trouvai fort malade; heureusement je rencontrai dans la rue un prêtre arménien qui, m'ayant reconnu pour Franc, s'approcha de moi et m'engagea à prendre un logement chez lui pendant le séjour que je ferais à Scanderoun. Cette demande me fut adressée avec tant de zèle et une si touchante cordialité, que j'acceptai sur-le-champ son offre, et le suivis à l'une des plus jolies maisons de la ville, où l'on nous prodigua tous les soins, toutes les douceurs dont nous pouvions avoir besoin. J'appris bientôt après que le prêtre arménien qui m'avait recueilli étoit fou, et qu'au lieu de nous amener à sa maison, c'était dans celle d'un riche marchand de sa connaissance que nous nous trouvions.

D'Anville pense que le village d'Issus, célèbre par la grande victoire remportée par Alexandre sur Darius (1) est Ayass, ville moderne qui tombe en ruines, et que j'ai

(1) Post ægeas, Issus est oppidulum cum statione,

citée ci-dessus, comme se trouvant sur notre droite et sur le bord de la mer, lorsque nous descendîmes des hauteurs sur les bords du golfe; mais si ceux qui ont émis cette opinion avaient eu l'avantage d'examiner eux-mêmes la nature des lieux, l'étendue de la plaine d'Ayass, et de les comparer l'une et l'autre avec la description que donnent Arrien et les autres historiens d'Alexandre (1), du champ de bataille, ils se fussent sans doute rangés de mon côté et eussent placé cet endroit célèbre dans la plaine qui de Pias s'étend vers Scanderoun. Xénophon dit qu'Issus est la dernière ville de la Cilicie, à quinze milles par delà le Pyrame (Gi-

et flumen Pindus. Ibi Alexander cum Dario pugnavit : hinc sinui Issico nomen in quo est urbs Rhosus, tunc Myriandrus alia urbs, et Alexandria, et Nicopolis, et Mopsuhertia (quasi lares Mopsi diceres), et quæ pylæ, seu portæ, dicuntur, limes Ciliciæ, atque Syriæ. — Strabo, vol. II, p. 964.

(1) Xénophon dit qu'Issus est situé sur les bords de la mer, et que cette ville est vaste, riche et fort populeuse. S'il en est ainsi, elle doit avoir occupé une grande partie de l'espace entre les montagnes et la mer.

houn), situation qui correspond parfaitement à la position de Pias, et nullement à celle d'Ayass.

Arrien s'exprime en ces termes : « Alexandre, ayant appris que Darius était campé à Sachas, plaine qui se trouve de l'autre côté de l'Amanus, quitta sa position de Malos, et, après avoir passé les portes syriennes, alla établir son camp à Myriandros, port de mer. Dans le même moment, Darius leva son camp, passa les défilés de l'Amanus, et dirigea sa marche sur Issus, sans savoir que son ennemi restait derrière lui. Le lendemain, néanmoins, il s'avança vers le Pinarus, et fit camper son armée sur la rive droite de cette rivière. A la nouvelle de l'approche de Darius, Alexandre quitta Myriandros, et, ayant occupé les défilés qu'il avait été forcé de traverser, commença à descendre les hauteurs au point du jour, son front resserré à cause du peu de largeur du défilé; et, comme la plaine s'ouvre graduellement, il étendit peu à peu ses lignes, les fit déboucher en ordre de bataille : la droite appuyée sur les montagnes, la gauche sur le rivage, et cette

position avantageuse empêchant son armée d'être débordée et tournée. La droite de Darius s'appuyait à la mer, sa gauche contre les montagnes. A la nouvelle de l'approche d'Alexandre, il ordonna à trente mille chevaux et vingt mille hommes d'infanterie de passer le Pinarus, afin que le reste de ses troupes pût manœuvrer plus facilement. Sa première ligne était composée des Grecs à sa solde ; à chacun de ses flancs, six mille Carduchiens en colonne, les montagnes ne lui permettaient pas de déployer ses forces. A sa gauche, du côté des montagnes et en face de la droite des Macédoniens, il plaça vingt mille hommes qui débordaient ces derniers et les tournèrent ; quant aux hauteurs, au pied desquelles l'armée des Perses avait pris position, elles formaient, par leur figure concave, une espèce de baie, et leurs extrémités, en se prolongant, avaient forcé les troupes des Perses, rangées à leur pieds, de s'avancer jusque sur les derrières de l'aile droite des Macédoniens. Darius rappela ensuite la cavalerie à laquelle il avait fait passer la rivière, et l'envoya appuyer son

aile droite sur les bords de la mer, les deux armées restant ainsi séparées par le Pinarus. Alexandre, pour attaquer l'ennemi, traversa la rivière, dont les bords étaient si escarpés que la phalange eut beaucoup de peine à conserver son ordre de bataille. »

Voici ce que dit Plutarque : « Darius quitta la Cilicie, et Alexandre fit une bonne partie du chemin en Syrie pour aller à sa rencontre; mais ils ne se purent trouver pendant la nuit, ils se tournèrent le dos l'un à l'autre. Alexandre espérait que la fortune lui ferait trouver Darius dans les défilés, pendant que Darius cherchait à se dégager et à reprendre sa première position. Enfin il se trouva acculé dans un lieu borné par la mer d'un côté, de l'autre par les montagnes, et coupé par le Pinarus, lieu où il était impossible à sa cavalerie de se déployer, et où l'infanterie ne pouvait agir par masse, mais seulement par petits corps. »

Callisthènes rapporte que la position occupée par Darius n'avait pas plus de quatorze stades ou un peu moins de deux milles d'étendue, resserrée par la mer et les montagnes,

que le champ de bataille n'était pas uni, étant entrecoupé par le cours tortueux du Pinarus, des collines basses et les lits de plusieurs torrens desséchés.

Aucun endroit ne repond mieux aux descriptions que font ces historiens de la plaine où se donna la célèbre bataille d'Issus que celle qui s'étend entre Pias et Scanderoun : d'un côté, elle est bornée par une chaîne de montagnes élevées, de l'autre par la mer; elle est inégale, sillonnée de ravins et de légères éminences, coupée par une petite rivière dont les bords sont escarpés, et c'est à l'est de Scanderoun que j'ai remarqué cette courbe, formée par les montagnes, exactement semblable à celles dont parle Arrien. La plaine d'Ayass n'est pas assez vaste pour les manœuvres de deux armées aussi nombreuses (1), puisqu'elle n'a que deux milles de longueur sur trois quarts de mille de large (2); les éminences qui la

(1) L'armée de Darius se montait, dit-on, à six cents mille hommes.

(2) Je donne son extrême grandeur.

bordent sont basses et susceptibles d'être franchies avec facilité par une armée; ce n'est point là cette chaîne de montagnes élevées qui resserrait le champ de bataille d'Issus, comme nous l'avons dit. M. d'Anville place les portes syriennes (*portæ syriæ*) auprès de Pias et sur le chemin qui mène à Scanderoun. Mais cette assertion me paraît erronée, puisqu'il n'existe aucun défilé, aucune montagne pour aller d'Ayass à Scanderoun; mais au sud et à l'est de Pias nous trouvons deux défilés qui, selon moi, sont les portes de Syrie (1) et les défilés de l'Amanus. Le premier, vu l'état de ruine et de dé-

(1) Les portes de Syrie, dit Xénophon, sont à cinq parasanges d'Issus; ce sont, ajoute t-il, deux forteresses, dont l'une, celle qui est intérieure, regarde la Cilicie, l'autre, celle qui est extérieure, regarde la Syrie. Entre ces deux forteresses coule une rivière appelée Zersus, dont la largeur est de cent pieds. L'intervalle qui se trouve entre les deux n'est que de trois stades, où il n'est pas possible de passer de force. Le passage est étroit, baigné d'un côté par la mer et longe des montagnes inaccessibles. Ces deux forteresses sont ce qu'on appelle les portes.

solation des villes le long de la côte, est rarement ou plus exactement jamais suivi. A travers des montagnes escarpées il conduit immédiatement sur les derrières de Scanderoun; l'autre est le passage du Beylan; il mène à Antioche, Alep et les plaines des versans orientaux de l'Amanus, où se trouvait le camp de Darius. Alexandre, revenant du sud (1), descendit de la montagne dans la matinée, avant la bataille, ce qui n'aurait pu se faire, si elle s'était livrée dans le voisinage d'Ayass; il n'y a en outre aucune rivière au nord de Pias, excepté celle dont j'ai parlé, comme coulant au travers du marais, et qui ne coïncide en aucune manière avec la description qu'on nous donne du Pinarus. Je suis confirmé dans mon opinion par les observations de Plutarque, qui dit que Darius et Alexandre l'ayant traversé tous les deux par hasard durant la nuit, tournèrent le dos l'un à l'autre, et ce fut alors que le monarque persan ayant

(2) De Myriandros il se rendit sur le bord de la mer.

passé par le défilé de l'Amanus (ou Baylan), marcha sur Issus, où il apprit que son ennemi était derrière lui. Il revint donc sur ses pas, et en un jour s'avança vers les bords du Pinarus (seize milles), où il fit camper son armée (1). Scanderoun, appelée Alexandria Colla Isson, fut fondée par le vainqueur en mémoire de cette fameuse journée, et tout nous porte à croire que le nom et les motifs de sa fondation peuvent faire supposer avec quelque raison qu'elle doit être située dans le voisinage de cette plaine, et il n'est aucunement probable qu'Alexandre (eu égard à la position donnée par d'Anville aux portes syriennes) ait fondé une ville en mémoire d'une bataille livrée sur le versant opposé d'une chaîne de montagnes qui divise les deux royaumes. Ptolemée place Alexandrie (de Syrie) seize milles au sud d'Issus. La distance est précisément celle qui se trouve entre Pias et

(1) Le golfe de Scanderoun est divisé en deux baies sablonneuses par un petit promontoire assez élevé, sur lequel est située la ville de Pias.

Scanderoun, et confirme, selon moi, la position de ces deux villes.

Scanderoun, il n'y a qu'un très-petit nombre d'années, était le siége d'un commerce considérable et le rendez-vous de tous les négocians du Levant; mais elle n'est plus habitée aujourd'hui que par des pêcheurs, et contient environ quatre-vingt-dix familles, dont soixante sont grecques et trente turques. L'expédition d'Egypte qui en fit chasser tous les Européens à cette époque, et la dépréciation de la monnaie turque ont ruiné le commerce de cette ville; il se réduit actuellement à quelques barques de riz et de sel qui lui arrivent de Damiette. Scanderoun est située sur une langue de terre qui forme, au nord, une baie protégée par les montagnes contre les vents du sud et de l'est. Une observation astronomique me donna, pour sa latitude, 36° 36′ nord. Je n'ai rencontré dans cette ville aucun monument antique. Les exhalaisons d'un marais au sud-est en rendent le climat meurtrier pendant l'été.

Je dis adieu à mon bon vieillard, dans

la matinée du 20; et, à quatre heures de l'après midi, j'arrivai à Antioche, après avoir fait, selon mon estimation, trente-quatre milles, quoique les Turcs ne comptent que treize heures. Je n'en employai que sept à parcourir cette distance, et cependant je n'ai guère fait que cinq milles à l'heure. La raison de cette différence est que les habitans du pays n'évaluent pas les heures de chemin sur la distance qu'on a parcourue, mais sur le temps qu'emploie une caravane à faire son voyage; en conséquence, si le pays est montagneux et les chemins mauvais, elle emploie plus de temps que dans un pays uni et un bon chemin. A deux ou trois milles au-delà, on escalade une montagne; et, par un sentier étroit, au milieu des rochers et des bois, nous arrivons, au dixième mille, au village de Beylan, placé dans un site romantique, presque au sommet des montagnes. Cette petite ville, placée au sud-est-sud de Scanderoun, est assez florissante; son aga est en rebellion ouverte contre la Porte. Les maisons s'élèvent sur les bords de précipices affreux, et au

fond d'un abyme coule un torrent furieux (probablement le Kersus de Xénophon) qui se précipite de cascades en cascades; de petits ruisseaux arrosent les rues, et chaque maison possède une fontaine particulière dont les bords cachés sous l'épais feuillage des vignes et des arbres fruitiers servent de lieu de repos aux habitans qui viennent y fumer leur pipe, boire le café, sans se ressentir des influences malignes du climat de la Syrie. L'aga du village, homme d'une attention et d'une civilité peu ordinaires, me donna à déjeûner dans son jardin, me fournit des chevaux pour me rendre à Antioche, et me dit qu'il s'attendait tous les jours à recevoir une visite du pacha d'Alep qui avait dessein de l'attaquer. Au sortir du Beylan, nous gravissons un sentier étroit avec beaucoup de difficulté, et nous arrivons bientôt au sommet des montagnes dont nous suivons les nombreuses sinuosités, en nous dirigeant vers le sud; et, à la fin du septième, nous descendons dans la plaine d'Antioche, le lac Ofrenus se développant graduellement à nos regards. Ici, et à

l'entrée des gorges des montagnes, nous trouvons un ancien château appelé Payros, qui est très-bien conservé. Il me parut vaste et magnifique, mais j'en étais à une distance trop considérable pour pouvoir l'examiner avec exactitude. Nous nous dirigeons ensuite au sud-sud-ouest, et pendant quatorze milles, à travers une plaine fertile mais inculte, un lac, puis la rivière Oronte sur la gauche, et les montagnes sur la droite. Arrivés à six ou sept milles d'Antioche, nous apercevons les jardins qu'entoure une partie des murs qui escaladent une montagne escarpée vers l'est (1). A l'approche de cette ville, je restai frappé de l'avantage de sa situation, dans une plaine que sa beauté, sa richesse et la variété des

(1) Procope dit que, lorsque Germanus, neveu de Justinien, fut envoyé par son oncle pour empêcher Antioche de tomber entre les mains de Chosroès Nouchirvân, la ville était située entre l'Oronte et une montagne escarpée inaccessible. Le lâche Germanus se retira à Tarsous, abandonnant cette capitale opulente de l'Orient, qui fut pillée par les Perses.

sites rendent également incomparable. Pour entrer dans la ville, nous traversâmes l'Oronte : la vallée qu'il arrose de ses eaux, sur la droite, est couverte de verdure, de plantations de mûriers et d'arbrisseaux en fleurs, scène charmante et délicieuse, plus propre à rappeler un lieu jadis célèbre, comme l'asyle des amours et du plaisir, que la demeure éternelle de la crainte et de la misère. J'allai chez l'aga, qui est aussi en pleine révolte contre la Porte ; il me donna un konak dans la maison d'un marchand chrétien, un des plus riches particuliers d'Antioche, ce qui ne l'empêchait pas d'être excessivement avare, sans nulle inclination pour l'hospitalité, tellement incapable de faire le moindre exercice, qu'il passa les cinq jours que je restai chez lui à dormir sur son sopha ou à fumer sa pipe à l'ombre d'un arbre. Son nom était Aboù-el-Hek, et il habitait une fort belle maison ; mais telles étaient d'ailleurs son indolence et son avarice, qu'il se refusait la plupart du temps les nécessités de la vie. A la nuit, lorsque je revenais de la promenade, ou d'une course à

cheval, je faisais placer mes coussins et mon tapis sur la terrasse de la maison, ou sur une espèce de plateforme élevée au milieu de la cour, et je me livrais au repos. Je ne jouissais que rarement de la société de mon ennuyeux hôte, mais je profitai de cette liberté pour recevoir les visites que m'attiraient l'oisiveté de quelques habitans de la ville, ou la curiosité que je leur inspirais. J'eus souvent, entre autres, celle d'un vieux Grec à barbe blanche; ce vieillard était un parent d'Aboù-el-Hek; leurs maisons contiguës se communiquaient l'une et l'autre par une petite porte d'environ trois pieds de haut par où les femmes des deux familles passaient pendant la journée, et même je crois pendant la nuit. Ce vieillard était un homme très-communicatif, et possédait beaucoup de renseignemens sur l'état actuel de la Syrie, qu'il avait parcourue à différentes fois.

Antioche (1), fondée par Seleucus Nicator,

(1) L'ancienne Antioche se composait de quatre quartiers bâtis par quatre différens rois de Syrie,

qui lui donna ensuite le nom de son père Antiochus, fut la résidence des rois de Syrie; sa grandeur, sa magnificence et sa situation lui méritèrent le nom de reine de l'Orient. « Antioche et Alexandrie, dit Gibbon, pro-« menaient avec dédain leurs regards sur une « multitude de cités soumises à leurs lois, « et osèrent résister aux forces de Rome « elle-même » (2). La population de la pre-

pour la commodité de la population qui prenait tous les jours de nouveaux accroissemens.

(1) Urbs hæc Syriæ est, et qui regioni imperant, hîc regiam habent, potentiâ quidem et magnitudine non multò à Seleuciâ superatur, quæ ad Tigrim est, et ab Alexandriâ Ægypti. Hùc Nicator eos traduxit, qui de genere erant Triptolemi de quo paulò antè fecimus mentionem : idcircò Antiochenses eum ut heroem colunt, et in Casio monte apud Seleuciam festum ei diem agunt. Tradunt eum ad inquirendum Io ab Argivis missum cùm illa apud Tyrum primo conspectui esset subtractu per Ciliciam errâsse, et Argivos quosdam qui cum eo erant, factâ discessione ibi Tarsum condidisse. Cæteros verò secutos in reliquam oram, pervestigatione desperatâ, apud Orontem flumen cum eo remansisse. Gordym Triptolemi filium cùm quosdam de patriis

mière monta, dit-on, pendant un certain temps, à un demi-million d'ames. Sous le règne de Théodose, le nombre des seuls chrétiens était de cent mille, et elle reçut le titre de Theopolis, la cité de Dieu; lorsque le christianisme fut devenu la religion de l'empire romain, les habitans s'abandonnèrent au luxe et à la volupté. Ils se rendirent fameux par le brillant de leur esprit et leurs mœurs efféminées, et la douceur du climat, en ouvrant leur ame à la sensualité et à l'indolence, les rendit inhabiles aux travaux de la guerre, aux ruses de la politique. Ce fut à Antioche que les gouverneurs romains de la Syrie établirent leur résidence; ce fut aussi dans cette ville que les empereurs rassemblèrent leurs trou-

comitibus, secum haberet, eos in Gordyæam Colonos deduxisse; reliquorum posteros cum Antiochensibus habitâsse. Ulterius est Daphne ad stadia quadraginta mediocris vicus, et lucus ingens et opacus, fontanis aquis irriguus, in cujus medio est fanum Apollinis ac Dianæ et asylum. Eò Antiochenses aliique finitimi ad festa celebranda de more conveniunt. — Strabo, vol. II, p. 1066.

pes dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Parthes. Après la défaite de Valérien, elle fut surprise par Sapor, roi de Perse (1), presque entièrement détruite par un tremblement de terre sous le règne de Justin (2), puis rebâtie par son neveu Justinien qui se plut à l'embellir ; peu de temps après, Chosroës Nouchirvân s'en rendit maître, y mit le feu et massacra une partie des habitans. Pillée de nouveau sous le règne d'Heraclius, par Chosroës Perviz, petit-fils de Nouchirvân, elle le fut encore par les Sarrasins sous le règne du même prince. Nicéphore Phocas la recouvra, mais elle retomba ensuite entre les mains de Soliman, sultan de Roum,

(1) Le peuple, extraordinairement attaché aux spectacles, était assemblé au théâtre et regardait un farceur avec sa femme, qui les divertissaient par leurs bouffonneries, lorsque la femme jetant les yeux sur la montagne voisine, dit : *Je rève, ou voici les Perses.* Ceux-ci la brûlèrent et la saccagèrent. (*Note du traducteur.*)

(2) Ce tremblement coûta, dit-on, la vie à deux cent cinquante mille ames.

de la dynastie Seldjoukyde; quatorze ans après, en 1097, Bohëmond, prince de Tarente, établit son autorité dans Antioche, qui, en 1268, fut enfin détruite de fond en comble par Bandodur, soudan d'Egypte (1). Exposée d'ailleurs très-souvent aux incursions des Perses, et envahie plus d'une fois par les armées arabes, la gloire de la capitale de la Syrie s'est dissipée comme une vaine fumée, et les restes de ses théâtres, de son cirque et de ses bains ont entièrement disparu.

Antioche occupe une langue de terre longue et étroite entre une montagne escarpée et l'Oronte, qui lui forme un fossé naturel vers le nord-ouest; l'espace renfermé dans les murs peut avoir trois milles de long; sa largeur, depuis le pied de la montagne jusqu'à la rivière, est d'environ un mille ou un mille et demi dans quelques endroits (2). Néanmoins les fortifications

(1) Elle se rendit à Sélim I après la bataille d'Alep, qui fut fatale aux Mamelouks.

(2) Ceci se rapporte fort bien aux descriptions que nous possédons de la grandeur de cette ville à

forcées de suivre la disposition du terrain ont une circonférence de dix à douze milles. La ville moderne n'occupe pas, je pense, la sixième partie de l'espace comprise entre les murs. Le reste est couvert de plantations de mûriers, d'abricotiers, d'oliviers et de grenadiers. L'architecture des maisons est turque; elles sont généralement petites, mais fort joliment construites en pierres; elles sont ordinairement hautes de deux étages avec un carré au centre, et reçoivent la lumière par de petites fenêtres cintrées. Le long des hauteurs, dans la partie sud-est de la ville, les murs et les tours sont presque entiers, et paraissent avoir une cinquante de pieds de haut sur six ou sept d'épaisseur. Ils sont construits en pierres liées par du ciment, entremelées de briques disposées par couches, avec un revêtement de granit superbe, qui diminue graduellement à mesure qu'il s'approche du sommet. Les tours sont plus élevées que les murs, de forme quadran-

l'époque où elle était parvenue à l'apogée de sa splendeur.

gulaire, à trois étages, dont le plus haut est garni de meurtrières et de quelques petites embrasures. Auprès du pont de l'Oronte qui est composé de trois arches de grandeur médiocre, je remarquai un vaste édifice, destiné sans doute à la défense du passage de la rivière; derrière la ville et sur le versant de la montagne s'étendent des substructions de plusieurs autres bâtimens; dans les rochers du voisinage sont pratiquées de nombreuses catacombes, et on y remarque en outre, un aqueduc de trois arches taillé dans le roc vif. Les murs qui règnent sur l'escarpement des montagnes ont des degrés formés dans la vue de faciliter la montée; et, sur l'un des trois mamelons qui couronnent le sommet, j'aperçus les tours en ruines de la citadelle (1), au pied desquelles se trouve un vaste bassin ou citerne creusée pour recevoir les eaux de pluie qui tombent de la montagne. La

(1) Ce château fut encore défendu pendant quelque temps par les Sarrasins après la prise de la ville par les croisés.

ville et ses environs ne sont point sans quelques restes d'eglises et d'aqueducs, mais je n'en aperçus aucun qui méritât de fixer mon attention.

Malgré sa situation charmante, Antioche, commandée des deux côtés par des hauteurs, ne peut, selon moi, avoir jamais été une place forte. Cette ville s'élevant sur une éminence qui des bords escarpés de l'Oronte, se prolonge jusqu'aux montagnes, domine sur un territoire rempli de sites pittoresques et fertiles (1), couverts de plantations d'oliviers et de lauriers, et où la vue se perd au milieu des pâturages verdoyans et des terres cultivées. Les eaux fraîches et limpides de mille petits ruisseaux qui descendent des hauteurs voisines et vont se perdre dans l'Oronte, en augmentent encore la fertilité naturelle. Ce dernier roule avec majesté ses eaux dans une direction sud-ouest; il baigne le pied des murailles en ruines, et disparaît quelque temps au milieu des co-

(1) Il y a peu de sites, à mon idée, qui puissent être comparés à celui de la capitale de la Syrie.

teaux et des bois d'une vallée romantique. La plaine qui peut avoir environ six milles de largeur, a pour bornes, au nord, les montagnes de Beylan, couvertes d'arbrisseaux verdoyans, et se termine à la mer, auprès des ruines de Seleucis. Au nord-est on découvre le lac Ofrenus (1) et une plaine immense (2), capable, si elle était cultivée, de fournir de grains toute la Syrie; au sud-est et au sud, la ville et la vallée de l'Oronte sont bordées par une chaîne de hauteurs boisées qui disparaissent auprès du pic noirâtre et orageux du mont Cassius, d'où, s'il faut en croire Pline le naturaliste, on voyait en même temps le char du

(1) Ce lac a environ trente-six milles de circonférence; l'eau en est excellente. On y trouve plusieurs îles qui passent pour renfermer les ruines de plusieurs temples et châteaux; mais le manque de bateaux ne m'empêcha pas d'y aller faire des excursions.

(2) Cette plaine est immense, sa fécondité prodigieuse, mais elle est occupée par une horde de Turkomans qui la regarde comme sa propriété, et ne souffre pas qu'on s'y établisse.

soleil se coucher d'un côté et reparaître de l'autre.

Les importations d'Antioche sont très-peu de chose, et se réduisent aux café, sucre et sel qu'elle tire de Damiette ou d'Alexandrie, au coton que lui font passer Tarsous et Smyrne. Les productions du pays sont très-diversifiées et abondantes; il doit cet avantage à la justice et à la douceur du gouvernement de l'aga. Depuis qu'il a secoué le joug du pacha d'Alep, ce chef a reconnu que la véritable méthode de s'enrichir est d'améliorer la situation des sujets. Les habitans d'Antioche parlent les langues arabe, turque, grecque et arménienne; leur nombre n'excède pas neuf ou dix mille ames; leur principale occupation consiste dans la culture de soie, dont l'exportation, soit brute, soit manufacturée, jette beaucoup d'argent dans la ville. Le climat y est délicieux; les rigueurs de l'hiver, les chaleurs embrasées de l'été y sont également inconnues; il est constamment plus froid de quinze degrès (1) que celui de Tarsous ou d'Adana,

(1) Le lecteur voudra bien se ressouvenir que

différence dont il n'est pas aisé de rendre compte, à moins qu'on ne veuille en trouver la cause dans la verdure habituelle de la terre entretenue par les sources sans nombre qui se trouvent dans le voisinage de cette ville.

Trois jours après mon arrivée, j'allai visiter un endroit charmant sur le penchant des montagnes, à sept milles environ de la ville. Cet endroit porte le nom de Babyla; on y trouve des ruines de plusieurs édifices, baignées par les eaux d'un grand nombre de fontaines qui sortent des rochers et se répandent par mille canaux dans les prairies couvertes de lauriers superbes (1), de noyers, de myrtes touffus, et qui, se réunissant bientôt après, forment une petite rivière appelée le Kersasou, qui se jette dans l'Oronte, à mi-chemin d'An-

M. Kinneir emploie la graduation de Fahrenheit, dont les degrés sont beaucoup plus petits que ceux de Réaumur. (*Note du traducteur.*)

(1) C'est la seule espèce de laurier que j'aie trouvée dans le voisinage d'Antioche. Ces arbrisseaux y parviennent à une grosseur énorme, et leur épais feuillage offre une retraite délicieuse.

tioche à Suedia. La beauté extraordinaire de ce lieu, le nom de Babyla, me font supposer que c'est dans cet endroit que devait se trouver le fameux temple de Daphné, et postérieurement l'église de St.-Babylas, et non pas, comme le pensent M. d'Anville et plusieurs autres, à Beit-el-Maï (la maison de l'eau), autre site délicieux, à cinq ou six milles de la ville, connu par les débauches de ses habitans, et leur goût décidé pour les plaisirs. Un célèbre historien a donné la description suivante de cet endroit fameux dont on ne laissa jamais approcher les soldats romains.

« A cinq milles d'Antioche, les rois macédoniens de Syrie ont consacré à Apollon un des temples les plus magnifiques qui aient jamais été élevés dans le monde payen; un édifice superbe s'élève en l'honneur du dieu de la lumière, et sa statue colossale remplit toute l'étendue du sanctuaire; l'or et les pierres précieuses ont été prodigués pour l'embellir, et les plus illustres artistes de la Grèce y ont épuisé leur savoir. Le dieu est représenté dans une attitude penchée; dans

sa main est une coupe dont il vient de faire une libation à la terre; il semble supplier la mère vénérable des humains de recevoir dans ses bras la froide, la belle Daphné. Quant au temple, les fictions les plus aimables ont accouru pour servir à son embellissement; l'imagination des poètes de la Syrie a transporté les fables d'amour et de volupté des bords du Penée à ceux de l'Oronte. La colonie d'Antioche, devenue la demeure des souverains, se hâta d'imiter les anciennes cérémonies de la Grèce. Un ruisseau prophétique balançait les talens et la réputation de l'oracle de Delphes, et la fontaine de Daphné devint une seconde Castalie. Dans la plaine voisine, on construisit un stade au moyen d'un privilége spécial acquis de la ville d'Elis. Des jeux olympiques furent célébrés aux frais de la ville, et un revenu de 30,000 liv. sterl. (1) consacré tous les ans aux plaisirs publics. Le concours perpétuel des pélerins et des curieux forma, insensiblement, dans le

(2) 720,000 francs.

voisinage du temple, le superbe et populeux village de Daphné qui balança la splendeur d'une ville, sans cependant en obtenir le titre. Le village et le temple étaient environnés d'un bois épais de lauriers et de cyprès qui s'étendaient jusqu'à dix milles de distance, et formaient, par leur épais feuillage, un ombrage frais et impénétrable pendant les chaleurs brûlantes de l'été. Mille petits ruisseaux d'une eau limpide, et sortis des hauteurs, entretenaient la verdure de ce lieu charmant et la douce température de l'air. Les sens y étaient émus par des sons harmonieux, par des parfums délicieux; tout enfin, dans ce bocage, respirait la santé, le bonheur, la volupté et l'amour.

« La charmante jeunesse y poursuivait, comme Apollon, l'objet de ses désirs, et le sort de la malheureuse Daphné invitait les jeunes beautés du pays à mépriser la folie d'une froideur insensible. Ce paradis sensuel était un écueil qu'évitaient avec soin les philosophes et les guerriers; car ici le plaisir, sous le manteau de la religion, renversait peu à peu la fermeté de la vertu la plus

rigide. Les bosquets délicieux de Daphné continuèrent long-temps à y attirer les habitans et les étrangers; la munificence de plusieurs empereurs se plut à accroître les priviléges de ce sol sacré, et les générations successives ajoutèrent encore à la magnificence du temple. »

Beit-el-Maï occupe, à ce qu'on suppose, l'emplacement du temple d'Apollon et de la fontaine de Daphné, et est à cinq milles d'Antioche, sur le chemin de Latckièh (1). Dans le voyage que je fis pour aller visiter Daphné, je longeais le pied des montagnes, au milieu des bosquets de myrtes et de mûriers, et au sixième mille j'arrivai à cet endroit si fameux dans l'histoire de la Syrie. Sur le penchant de la montagne on trouve un petit amphithéâtre naturel, d'où sortent avec bruit plusieurs sources qui, prenant mille directions différentes dans un cours de deux cents pas, se termi-

(1) L'itinéraire de Jérusalem dit que Daphné est à cinq milles d'Antioche, sur le chemin de Laodicée (Latekièh).

nent par deux belles cascades d'environ trente pieds de haut, qui tombent dans la vallée de l'Oronte. Plus de temple magnifique entouré de bosquets de lauriers et de cyprès (1), trois ou quatre mauvais moulins à eau bâtis en terre, et quelques myrtes rabougris, entremêlés de ronces, sont tout ce qui s'offre aux regards. La fontaine la plus considérable sort de dessous un rocher vertical, qui forme un petit abîme ou cavité, sur le sommet et les côtés duquel les restes massifs d'un ancien édifice attirèrent mon attention. Une partie considérable de cette eau est conduite dans l'espace de deux milles par un canal souterrain creusé par la main des hommes, jusqu'aux environs d'Antioche, à ce que j'ai appris. Je remarquai les ruines d'un autre édifice au pied de la montagne voisine, mais il ne me parut pas mériter un examen attentif. Aussi mécontent d'ailleurs de Beit-el-Maï que j'avais éprouvé

(1) Selon Procope, c'était un crime que d'oser couper les cyprès de Daphné.

de plaisir à Babyla, je descendis par des terres labourées et des plantations de mûriers dans la vallée étroite de l'Oronte. J'avais donné à Ibrahim, mon Tartar, qui avait été malade pendant quelques jours, l'ordre de prendre la route directe de Suedia, et d'aller m'attendre dans ce lieu, qui possède un petit port à l'embouchure de l'Oronte, que je passai à gué quatre milles au-dessous de Beit-el-Maï, dans un endroit où, s'élargissant, il diminue de profondeur (1). Je me dirigeai alors dans un pays montagneux couvert de myrtes et entremêlés de chaumières qu'entourent des jardins de mûriers, de grenadiers, de figuiers et d'oliviers. Je passai le Kersala et un autre torrent de la même grandeur, qui, quoique à sec dans cette saison, devient terrible durant l'hiver. A huit milles de l'endroit où j'avais passé à gué l'Oronte, la Méditerranée s'offrit à mes regards; puis je descendis des

(1) La largeur de l'Oronte égale celle du Gebbun.

hauteurs dans une plaine bornée au nord par le Pierrius, et au sud par le mont Cassius, et que traverse en serpentant l'Oronte avant d'aller se jeter dans la mer. Après avoir fait six ou sept milles dans cette plaine, j'atteignis Suedia, misérable hameau sur la rive du fleuve, à un mille et demi de la mer; il tire son nom de l'ancienne Séleucie, et se compose d'une petite maison appartenant à l'àga, et de quatre ou cinq bâtimens qui servent d'entrepôt aux marchandises. La rivière a en outre trois bateaux de trente tonneaux : les vaisseaux d'un port plus considérable ne peuvent franchir la passe, même à la marée haute. Je trouvai Ibrahim assis à la porte d'une des huttes, occupé à se quereller avec un officier des douanes, qui refusait de mettre à ma disposition la maison de l'aga, toutes les autres étant remplies de coton, fruits secs et autres marchandises. Le Turc faisait preuve d'obstination : nous fûmes donc obligés d'étendre nos tapis par terre, à l'abri d'un mur qui pût nous protéger contre le vent et la poussière. Par bonheur, mon valet avait apporté de la ville

un peu de pain ; car, sans sa précaution, il eût fallu nous en passer (1). Suedia est si pauvre, qu'il nous fut impossible de nous y procurer un œuf ni une seule goutte de lait. J'avais loué un bateau pour me conduire à Latekièh, mais il soufflait si bon frais, que les matelots refusèrent de mettre en mer.

Je passai le reste du jour et la nuit toute entière dans la situation la plus désagréable; et, dès que le soleil parut, j'allais visiter les ruines de Seleucia, ville fondée par Seleucus Nicator, et qui a donné le nom de Séleucie à la contrée voisine. Les ruines bordent la mer, au pied du mont Pierrius; elles consistent en un môle actuellement ensablé, et autour duquel il paraît qu'étaient bâties les maisons ; une partie des murailles subsistent encore, elles servent à faire reconnaître la situation et les contours de la ville ; quant à l'espace qui s'étend entre les murs, il ne me parut pas pouvoir contenir plus de soixante-dix à

(1) Antioche est à vingt-quatre heures de Latekièh, et à la même distance d'Alep.

quatre-vingt mille ames. Polybe dit que cette ville est située sur le bord de la mer, au pied d'une montagne d'une extraordinaire hauteur, appelée Coryphœus, et qu'elle est ceinte de rochers brisés et de précipices. Des murs superbes, de très-fortes portes l'entourent, et elle est décorée de temples et autres magnifiques édifices. Le faubourg s'étend dans la plaine, vers l'embouchure de l'Oronte, et se trouve placé entre la mer et la ville dont on ne peut approcher qu'au moyen de marches taillées au ciseau dans le rocher. On aperçoit encore des traces de degrés, mais les temples et les palais somptueux ont disparu.

Arrivée à Latekièh. — Description de cette ville.

Je retournai au bateau; et, le vent étant tombé, sur le soir, j'engageai les matelots à descendre à l'embouchure de la rivière, dans l'espoir de franchir la barre à la marée du matin; malgré sa légèreté, la felouque s'arrêta plusieurs fois avant d'y parvenir;

et, comme il ventait bon frais, je déterminai l'équipage à demarrer; une jolie brise nous fit doubler le mont Cassius, et, cinq heures après notre départ, nous étions dans le havre de Latekyèh où je fus reçu par M. Barker, résident anglais d'Alep, venu dans cette ville pour rétablir sa santé. Lady Esther Stanhope et son médecin M. Marion dont je n'oublierai jamais les soins pendant ma maladie, se trouvaient alors à Latekyèh, et il n'y avait que peu de jours que mon ami Brace était reparti pour l'Europe; l'aimable famille de M. Barker eut pour moi toutes les attentions, tous les soins imaginables; je ne me suis jamais rappelé qu'avec un sentiment de plaisir mon séjour à Latekyèh, pour m'avoir donné l'occasion de cultiver la connaissance d'un gentilhomme que je me ferai gloire de compter parmi mes amis.

Peu de jours après mon arrivée, mon tartar, mon domestique et moi-même fûmes saisis d'une fièvre maligne qui venait tout récemment d'enlever à M. Barker les deux aînés de ses enfans, deux jeunes personnes

d'une beauté accomplie. Grâce aux talens de M. Marion et aux soins de M. Barker et de sa famille, je recouvrai mes forces, mais je ressentis encore par intervalles les atteintes de ma fièvre. Quant au pauvre Ibrahim, sa trop grande confiance aux remèdes turcs lui fut fatale; réduit à l'état d'un squelette, il périt bientôt après victime de l'intempérie. Cette maladie fit manquer le projet que j'avais de visiter Palmyre, Rakka, Karkesia et les autres villes syriennes des bords de l'Euphrate. Je pris le parti de retourner à Constantinople par la Caramanie, et d'aller d'abord rétablir ma santé dans l'île de Chypre.

Sous le nom de Ramitha, Latekyèh (1) fut célèbre par son temple consacré à Minerve; à l'autel de cette divinité, les habitans sacrifiaient, dit-on, tous les ans une vierge. Elle reçut ensuite plusieurs embellissemens de Seleucus Nicator qui lui donna le nom de Laodicée (2), en l'hon-

(1) *Voy.* un mémoire de l'Académie des Inscriptions.

(2) Sequitur Laodicea, ad mare sita, urbs optimè

neur de sa mère ; elle était une ville considérable, avant la conquête de la Syrie par les Romains. Jules-César, se rendant d'Egypte dans le royaume de Pont, visita cette ville, il en affranchit les habitans, et nous la retrouvons, sur plusieurs de ses médailles, désignée sous le nom de Juliopolis. Pendant les guerres civiles, la flotte et les troupes de terre de Dolabella furent battues auprès de cette ville par Cassius ; ses vaisseaux étaient à l'encre dans le port, son armée campée sur le promontoire ; mais leur général les voyant forcés de se rendre, se jeta sur son épée. Laodicée devint ensuite le siége d'un évêché ; et, à l'époque où les croisés envahirent la Syrie, elle était possédée par des chrétiens. Saladin la réunit à son empire ; plus tard elle fut conquise par Selim, et peu de temps après renversée par un tremblement de terre.

extructa, et portu prædita, agrum habens, præter cæteram frugum ubertatem vini feracissimum, undè maximam vini partem Alexandrinis præbet, cum totum suprà se montem habeat, vineis plenum usque ad vertices ferè. — Strab., vol. II, p. 1068.

La population qui, selon M. Barker, s'élevait il n'y a qu'un très-petit nombre d'années à dix mille ames, est aujourd'hui réduite à quatre mille; conséquence de la tyrannie du gouvernement et de la diminution de son commerce.

La ville s'élève sur l'escarpement septentrional d'un promontoire qui forme deux baies, l'une au sud, l'autre au nord, et au pied d'une chaîne de hauteurs sur l'une desquelles paraît avoir été placée la citadelle au milieu des bosquets de figuiers et d'oliviers. Le Havre, défendu par un château qui tombe en ruines, décrit une courbe dont l'entrée est étroite, et où peuvent mouiller en sûreté les vaisseaux de cent tonneaux. Les maisons sont construites en pierres; le comble est plat, elles ont en général deux étages et une cour dans l'intérieur; et, comme chacune possède une citerne ou réservoir qui se remplit d'eau de pluie, Latekièh pourrait braver une armée dépourvue d'artillerie.

Quoique peu commode à cause de la chaleur du climat, cette espèce de cons-

truction est indispensable dans un pays où l'état sans cesse faible et chancelant du gouvernement le rend incapable de pourvoir à la défense et à la sûreté des habitans. Le principal ornement de Latekièh est un arc de triomphe, de forme carrée; il a de trente à quarante pieds de hauteur, et la corniche en est du meilleur goût; le style des cintres qui sont au nombre de quatre est romain; et comme son apparence dénote une haute antiquité, il fut probablement élevé en l'honneur de César, patron de cette ville (1). Aux angles sont des pilastres corinthiens d'un style admirable, et sur l'une des faces est un bas-relief avec des armes et des instrumens de guerre. Non loin de ce monument, se trouve une mosquée bâtie des débris d'un ancien édifice dont le portique est soutenu par des colonnes corinthiennes encore debout; au milieu des rochers et

(1) Peut-être était-il consacré à Germanicus. Ce prince mourut à Daphné, et s'était attiré l'amour des Syriens. A son retour d'Egypte, il passa à Latekièh.

sur le bord de la mer, au nord de la ville j'ai remarqué un nombre prodigieux de petites catacombes, qui ne peuvent entrer en comparaison avec celles de Dara. Quoique Latekièh soit le port d'Alep, le commerce s'y réduit à peu de chose; elle reçoit d'Égyte du sucre, du sel et du riz, du vin de Chypre, des oranges de Tripoli (Trablous), et quelques balles de draps, de Smyrne; depuis quelques années, la dépréciation de la monnaie turque, le prix exorbitant des marchandises d'Europe, que le peuple ne s'est pas trouvé en état de payer, ont anéanti le commerce d'Alep; et, au lieu de cent balles de draps importées autrefois dans cette ville et distribuées de là dans celles du voisinage, il ne s'en consomme pas aujourd'hui la dixième partie. La population et l'agriculture déchoient tous les jours; les villes tombent en ruines, s'ensevelissent sous leurs propres débris; et le cultivateur opprimé et chassé de son champ, ou s'enfuit dans les montagnes, ou regarde toujours avec l'œil de l'espérance une condition plus douce. La révo-

lution qui s'alluma à Alep pendant mon séjour à Latekièh, offre un tableau déplorable, mais, hélas! trop vrai de l'état actuel de la Syrie.

Les janissaires, depuis quatorze ans, avaient usurpé l'autorité; ils s'étaient approprié les revenus du pachalik, et avaient rendu inutiles tous les efforts de la Porte et de ses ministres pour les ramener à l'obéissance. Les pachas d'Alep vivaient d'ailleurs dans l'obscurité et l'indigence, sans influence sur le peuple et sans nulle dignité. Plusieurs des chefs des janissaires avaient acquis de grandes richesses par le monopole du blé et autres denrées nécessaires à la consommation de la ville. Ils affermaient à leur profit les jardins et les vergers situés dans le voisinage de la ville, forçaient le cultivateur à leur vendre à vil prix le produit de sa récolte, qu'ils revendaient ensuite au bazar avec un profit considérable. C'est par de tels moyens que plusieurs chefs avaient acquis des fortunes qui s'élevaient à plusieurs millions de piastres, en argent, riches marchandises, pierres précieuses,

cachées dans des coffres extrêmement forts, enfoncés dans la terre pour qu'elles y fussent en sûreté. Telle était la situation des affaires lorsque Mohammed, l'aîné des fils de Tchapân-Oglou, fut investi du pachalik d'Alep quelques semaines avant mon arrivée à Latekièh. Il avait acheté, par spéculation, le gouvernement de la ville et des districts voisins qui en dépendent. Assisté d'un corps de cavalerie que lui avait envoyé son père, il forma le projet de soumettre les janissaires et de s'enrichir de leurs dépouilles. Il débuta, en attaquant les villes de Rekka et Djesr-Choals, dont les chefs s'enfuirent en Egypte pour y chercher des secours (1); une partie des habitans fut massacrée, les villes réduites en cendres, et il promena le fer et le feu sur tous les districts voisins. D'après une telle opération, on sera tenté de croire que le pays ravagé appartenait à un ennemi plutôt qu'il ne faisait partie de la

(1) Des événemens semblables arrivent tous les jours; les ennemis d'un pacha sont assurés de trouver un protecteur dans un autre.

province du pacha; cependant il avait su allier la modération à la politique, et ces districts, malgré leurs désastres, étaient encore susceptibles de lui donner un revenu considérable; la vérité est que, dans les circonstances semblables, il est impossible à un chef, malgré son humanité et les intentions pacifiques, de mettre un frein à la violence de ses troupes ou de satisfaire leur rapacité.

Après ce succès décisif, le pacha regagna son camp retranché devant Alep. En menaçant de sa colère quelques-uns des janissaires, en flattant les autres, il parvint à les déterminer à lui livrer leur chef, après leur avoir donné les plus fortes assurances que c'était lui seul que la Porte voulait punir, et qu'elle laisserait les autres jouir en paix de la fortune qu'ils avaient acquise. Pendant une semaine presque entière, cet infortuné fut livré aux tourmens les plus affreux pour le forcer à découvrir le lieu où étaient cachés ses trésors; et, lorsqu'il en eut livré la majeure partie, on lui trancha la tête. Quelques jours après, le pacha invita les autres chefs de janissaires à

un banquet dans son camp : ces derniers se confiant en ses promesses et ses sermens solennels, furent assez imprudens pour accepter son invitation. Le résultat fut tel qu'ils auraient dû s'y attendre : au milieu du festin, le pacha les fait saisir, on les met à la torture, puis à mort, et leurs têtes, enfermées dans de la cire, furent envoyées à Constantinople (1). Ce coup d'éclat rendit Mohammed possesseur d'immenses richesses ; il reconnut l'autorité de la Porte, ou plutôt il établit la sienne dans Alep. Ce changement fut reçu avec joie par la majorité du peuple, qui préfère toujours la tyrannie d'un seul à celle de plusieurs. A l'époque où je quittai la Syrie, il faisait ses préparatifs pour attaquer les chefs d'Antioche et de Beylan, et tout porte à croire que ces deux districts florissans auraient été plus tard un théâtre de tumulte et de carnage.

(1) Il paraît assez surprenant qu'ils aient accepté cette invitation, que l'expérience aurait dû leur faire regarder comme un piége tendu pour les détruire ; mais leur croyance en la prédestination empêche les Turcs de prendre les précautions nécessaires.

Le sol, dans les environs de Latekièh, n'est pas sans quelque fertilité, quoique le pays soit désert : on y trouve en abondance des sangliers, des antelopes, des chats sauvages, des renards, des lièvres, des perdrix noires, des frankolins, des cailles, des coqs de bruyère et une espèce délicieuse d'oiseau nommée becfigue, qui ressemble beaucoup à l'ortolan. On pêche du poisson excellent dans une rivière peu large, mais profonde, à environ deux milles au sud de la ville ; et la chasse, durant plusieurs mois de l'année, y procure une grande variété d'amusemens. A douze ou quatorze milles de la mer, une chaîne basse de montagnes qui se détache du mont Cassius, et couvre parallèlement la côte, a pour habitans une race extraordinaire d'hommes appelée Ancyras (1). Leur religion, ainsi que celle des Druses, est inconnue (2). Leur peu de fer-

(1) M. Kinneir veut probablement parler des Ansariès. *Voy.* Volney, *Voyage en Egypte et en Syrie*, 4.e édit., t. 1, p. 106. (*Note du traducteur.*)

(2) La religion des Ansariès, ou plutôt Nosaïris,

veur pour le prosélytisme, et l'ambiguité de leurs réponses aux questions qu'on leur fait à ce sujet, rendent assez difficile la connaissance de leurs dogmes. Ils s'entendent fort bien à la culture des terres, ont des prêtres qu'ils appellent Cheks, parlent la langue arabe, et paient tribut au pacha d'Acre. On trouve parmi eux un grand nombre de préjugés; un des plus remarquables est de regarder la mort par la corde comme la plus honteuse; ils préfèrent être empalés, et donnent pour raison que si l'âme dans un pendu s'échappe par le derrière, elle sort au contraire par la bouche de l'homme empalé. Le sang froid et le courage dont ils font preuve durant l'agonie de ce supplice cruel, sont vraiment extraordinaires; on en a vu vivre vingt-quatre heures sans laisser échapper aucune plainte,

n'est pas plus inconnue que celle des Druses. Personne n'ignore que ces derniers adorent Hakem Bimrillah (commandant par l'ordre de dieu), khalife d'Egypte célèbre par ses cruautés et ses folies, et qui se fit passer pour dieu incarné. (*Note du trad.*)

et même fumer le narghyleh (1) pendant qu'ils étaient attachés au fatal pieu.

J'eus plusieurs conversations avec M. Barker au sujet des Druses, qu'un séjour de deux ans parmi eux lui avait permis de bien connaître. Il est impossible de se faire une idée de l'âpreté extrême du pays qu'ils habitent. C'est une chaîne élevée de montagnes nues et désertes qui dominent la Méditerranée, sans qu'on puisse y trouver aucune plaine, aucune vallée, ou même un seul coin de gazon, une seule trace de végétation, excepté ce qui a été créé par la main des hommes; et comme il est très-rare de rencontrer une particule de terreau végétale sur ces rochers âpres et brûlés par le soleil, les habitans tirent toute leur subsistance du produit de leurs vers-à-soie, qui les met en état d'acheter du blé. Ils cultivent le mûrier sur des terrasses disposées par étages, pour empêcher les pluies d'emporter le peu de terre qu'ils sont parvenus

(1) Espèce de pipe à la persanne. En Perse, elle se nomme ghaléoun.

à y réunir. Ils sont sans cesse obligés de travailler la terre autour du pied de ces arbres, qui sont de la plus petite espèce (1), et même réduits à la nécessité de broyer les pierres pour leur fournir une nourriture suffisante. Les hameaux qu'ils habitent se composent de quatre ou cinq maisons. Une fontaine ou un ruisseau est une chose si rare chez eux, qu'on voit assez fréquemment des Druses mener boire leurs chèvres à six ou sept milles de distance. Ce peuple est pacifique et doux, il ne connaît que très-imparfaitement la religion qu'il professe, ou plutôt il n'en a aucune idée. Il a une confiance aveugle en ses okals ou prêtres; jamais on ne voit un habitant boire ou manger dans la maison d'une personne revêtue d'un caractère public, parce qu'ils s'imaginent tous que ce que cette personne possède est arraché au pauvre. Ils sont gouvernés, mais seulement d'une manière nominale, par deux chefs, l'émyr-bâchy et le cheykh-

(1) Un mûrier de la hauteur d'un homme est un phénomène.

bâchy. Le premier est nommé par le grand-seigneur (1); et, quoiqu'il semble être revêtu du suprême commandement, son influence est très-bornée; l'autorité toute entière est entre les mains du second, qui est un Druse. L'émyr-bâchy est choisi dans les familles turques du pays. Dans le cas d'une mésintelligence avec le cheykh-bâchy, ce dernier a le pouvoir non seulement de le casser, mais aussi de nommer son successeur; cependant il ne peut se revêtir lui-même de cette dignité. M. Barker porte à vingt mille ames la population entière du pays des Druses, en y comprenant les chrétiens établis parmi eux. Ils sont grands et nerveux, quoiqu'ils ne mangent que rarement ou presque jamais de viande; et, lorsqu'ils peuvent s'en procurer, ils la mangent crue par économie. Les Druses habitent la partie des montagnes qui s'étend entre Acre (Akka) et Tripoli (Trablous). En cas d'oppression de la part du gouvernement, ils sont sûrs d'y trouver un asyle, et ne se tra-

(1) Ou plutôt par le pacha d'Acre.

hissent jamais. Leurs habits sont ordinairement de couleur blanche; et, à les voir errer au milieu des rochers et des précipices, on les prendrait pour des spectres. L'histoire sacrée fait mention des cèdres magnifiques du Liban; mais aujourd'hui on ne les trouve plus que dans un seul endroit de ces montagnes, et leur nombre n'excède pas quatre ou cinq cents (1). Selon M. Barker, la population entière peut être évaluée à un million et demi ou deux millions d'ames, mélange confus et hétérogène de Catholiques, de Grecs, Nestoriens, Arméniens, Druses, Ansariès, Juifs, Turcs et Arabes, disséminés sur une vaste étendue de pays, désunis, incapables de résistance, et qui, tous, à l'exception des Turcs et des Arabes, apprendraient avec plaisir et reconnaissance l'arrivée d'un libérateur européen. Sous un gouvernement éclairé, l'Egypte et la Syrie auraient bientôt recouvré leur antique splendeur et leur opulence première;

(1) M. Volney dit dix ou douze. (*Note du traducteur.*)

elles pourraient, sans peine, non seulement contribuer à leur propre défense et à leur soutien, mais aussi à la prospérité de leurs protecteurs.

C'est principalement, pour ne pas dire entièrement, à la politique intérieure du gouvernement turc, à son indolence, à son ignorance crasse, que l'on doit attribuer la diminution rapide et extraordinaire de la population, l'état de désolation où se trouvent réduits quelques-uns des districts les plus fertiles et les plus beaux du globe. Les gouverneurs de province sont, comme j'ai eu occasion de le faire remarquer, changés très-souvent; sans appointemens fixes, et d'ailleurs, forcés de rendre au trésor du prince des sommes énormes, ils sont naturellement portés à employer le temps qu'ils restent en place à ruiner leurs administrés. Le grand-seigneur est le possesseur né du sol (1); et le produit du miry ou ca-

(1) Quoique cette opinion soit généralement reçue dans les provinces turques d'Asie, j'ai néanmoins entendu dire à des paysans qu'ils se regardent comme possesseurs héréditaires du sol, et que leurs

pitation se verse régulièrement dans le trésor du prince; les revenus du pacha consistent dans les contributions arbitraires en espèce, ou en nature, levées sur les marchands, bourgeois et cultivateurs. Ce mode inique et irrégulier de taxe est encore rendu plus affreux par la manière dont il est levé. Les troupes et les gens attachés au pacha, des troupes de voleurs se répandent sur le pays et dans les villages, où ils s'abandonnent à la plus affreuse licence (1); et, pour chaque piastre qu'ils rendent à leur maître, trois ont été arrachées aux malheureux habitans.

Sous un tel système, ni l'agriculture, ni le commerce, ni les arts, ni les sciences, ne pourront jamais fleurir, et on doit re-

propriétés sont reconnues par les lois; mais, dans un état où le pouvoir a force de loi, les pachas ou gouverneurs de province ne se font pas scrupule d'accorder les terres à ceux qui leur promettent la plus grosse somme. Dans plusieurs districts ou parties de l'Arménie et du Kourdistân, les chefs de villages regardent tous les produits des terres comme leurs propriétés.

(1) L'Asie-Mineure fourmille de vagabonds qui vendent leurs services à qui les paient mieux.

gretter que quelque puissance n'ait pas encore fait un effort généreux pour arracher une si belle contrée au joug de fer de ceux qui méritent si peu de la posséder. L'agriculture est réduite au dernier degré d'avilissement, le commerce entravé dans ses opérations et presque anéanti par mille restrictions et actes arbitraires. Les armées se composent d'une populace indisciplinée et féroce, et leur mépris pour les arts est suffisamment prouvé par la destruction des plus beaux monumens de l'antiquité.

Me promenant un matin dans les rues de Latekièh, je vis plusieurs Arabes occupés à hongrer un cheval, et l'extrême simplicité de l'opération me frappa; dès qu'elle fut terminée, on enveloppa le scrotum de l'animal avec un morceau de corde de coton entre les testicules et la verge; on y plaça un morceau de feutre pour empêcher la partie d'être lésée; puis un des Arabes le frappa légèrement avec un petit marteau, et l'opération fut terminée; elle n'avait duré que dix minutes, et sans que l'animal eût donné aucun signe de douleur.

Il paraît que la corde, sans offenser extérieurement la peau défendue par le feutre, coupe les petites artères qui servent à lier les testicules aux autres vaisseaux du corps, en sorte qu'après un certain temps elles sèchent et disparaissent. L'opération est également bénigne et décisive, et l'on peut monter un cheval, le jour même qu'elle a été faite.

Départ de Latekièh.—L'auteur s'embarque pour Chypre.

Trois semaines après mon arrivée à Latekièh, et avant mon entier rétablissement, M. Barker et sa famille furent obligés de repartir pour Alep. Je me rendis chez M. Guis, jeune français très-aimable et petit-fils du célèbre Guis qui a fait un un si long séjour en Grèce (1). Je demeurai quelque temps dans sa maison; et, durant

(1) M. Kinneir oublie que M. Guis était vice-consul de France dans cette ville. J'ai eu l'honneur de le voir depuis à Paris. Il vient d'être nommé au vice-consulat d'Alger. (*Note du traducteur.*)

cet intervalle, le tartar, mon domestique et moi, ressentîmes des attaques continuelles de fièvre (1). Je louai un bateau pour nous rendre à Famagouste en Chypre où nous prîmes terre, le 2 juin, après un voyage de 15 heures. L'entrée du Havre n'a pas, je crois, plus de quatre-vingts ou cent pas d'ouverture; il a pour défense, d'un côté, un bastion des ouvrages; de l'autre, une tour en ruines. Ce port était jadis assez profond pour admettre des vaisseaux qui tiraient beaucoup d'eau; mais, depuis la conquête des Turcs, on y a laissé accumuler le sable à un tel point, que les seuls petits vaisseaux peuvent y être en sûreté. A peine avais-je mis le pied à terre, que je fus assailli d'une troupe de douaniers et autres vagabonds, qui d'un ton impérieux, me demandaient un présent; mais, sans écouter leurs clameurs, j'entrai par la porte de la mer, et, faisant un quart de mille environ, par des rues désertes et des églises en ruines;

(1) Une transpiration arrêtée ne manque jamais de causer une nouvelle atteinte.

Digitized by Google

je me rendis à un petit café dans un quartier inhabité de la ville. Famagouste qui, à ce qu'on prétend, tire son nom du cap Amochostos, est situé à cinq milles au sud de l'ancienne Salamis, aujourd'hui Esky Famagouste, et passe pour avoir été fondée par une colonie de Constantia, fortifiée par Gui de Lusignan, puis embellie par les Vénitiens. Elle soutint un siége long et mémorable contre le sultan Selim, et me parut avoir été une place assez bien fortifiée (1). Ses ouvrages démantelés aujourd'hui, occupent une circonférence de deux milles, et consistent en un rempart et des bastions dont l'approche est défendue par un large fossé taillé dans le roc. Au centre de la ville qui est habitée par un petit nombre de familles turques, et qui, par

(1) Le nom de son illustre défenseur est Bagradin; il fit une capitulation honorable, mais elle fut violée par ses féroces et lâches ennemis qui le firent écorcher vif; et sa peau remplie de paille fut suspendue auprès du port, monument de l'infamie dont ils venaient de se couvrir.

la multitude de ses églises en ruines, peut être comparée à l'antique Goa, quoique sur une moindre échelle, se voient encore les restes du palais du gouverneur vénitien, auprès de Ste.-Sophie la cathédrale, édifice gothique, d'un aspect vénérable et dont une partie a été convertie en mosquée.

N'ayant pu me procurer un logement dans la ville, je louai une petite chambre dans un village grec, à trois quarts de mille de distance, et dans la matinée j'allais visiter les ruines de Salamis, ou plutôt de Constantia. Pour la première, une inondation l'a fait entièrement disparaître. Ces ruines consistent dans les fondemens des anciennes murailles, qui peuvent avoir trois ou quatre milles de circuit, de vieilles citernes destinées à réunir les eaux de pluie, des débris de colonnes, et des fondemens d'édifices qui s'étendent sur le bord de la mer, et auprès de l'embouchure du Pedèh ou ancien Pedæus. Le pays, autour de Famagouste et des ruines de Constantia, est sablonneux, blanchâtre et rocailleux; la plus grande partie demeure inculte; la seule herbe qu'on

y voit est une petite herbe sauvage qui ressemble à l'épine que mangent les chameaux dans les déserts d'Arabie, encore est-elle rare.

4. — Je louai un cheval, quatre mules et un *jack-ass* pour me conduire moi et ma suite à Larnaca; mais la pluie abondante tombée la veille et durant toute la nuit, m'empêcha de quitter Famagouste; je ne me trouvais pas fort à mon aise dans une misérable hutte, où la pluie pénétrait de toutes parts et était remplie de poux, de puces et de vermine de toute espèce; la beauté de la matinée nous engagea à nous mettre en route; mais à peine avions-nous fait deux milles, que la pluie tomba par torrens. Un vent impétueux soufflait de l'ouest; le chemin était si plein de boue et si glissant, que notre attelage faisait des faux pas continuels. Dans ce pays solitaire et désolé (1), l'œil ne pouvait se reposer sur aucun objet agréable.

(1) Cette plaine était, dit-on, couverte jadis des fameuses forêts d'Idalie, où Adonis fut tué par un sanglier, et changé par Vénus en fleur.

Nul village, aucun arbre, pas même d'arbrisseaux; l'herbe dont nous avons parlé plus haut se laisse seule apercevoir, elle couvre un terrain étendu et affreux où nous fîmes treize milles pour arriver au village d'Ormidia; à la moitié du chemin on vint m'apprendre qu'un de mes domestiques qui était sur le *jack-ass* avait disparu; j'envoyai le muletier à sa recherche, elle fut vaine, et ce ne fut que le lendemain au matin qu'il nous rejoignit. Il s'était perdu dans des bruyères, et la lassitude extrême de sa monture l'avait forcé de passer la nuit au milieu des champs. Percé jusqu'aux os par la pluie, je me réfugiai dans une maison grecque de la vallée d'Ormidia. La nuit qui s'avançait, l'orage qui redoublait de violence, me firent abandonner l'idée d'arriver à Larnaca cette nuit. Dans la maison où je fis halte, des matelots grecs, pleins de gaîté, étaient assis auprès d'un vaste brasier au milieu de la salle : à notre arrivée, ils ouvrirent leur cercle pour nous donner accès auprès du feu; mais, cette pièce étant le seul appartement de la maison, je m'informai s'il n'était

pas possible de louer une chambre dans quelque autre partie du village, lequel se compose d'un certain nombre de huttes éparses sur le penchant d'une chaîne de hauteurs qui regardent une baie. On me dit qu'à quelque distance se trouvait une vieille maison appartenant au drogman anglais, où je serais sans doute commodément, parce qu'elle n'a pour tout habitant qu'un Grec et sa femme, chargés d'y veiller. J'y envoyai quelqu'un : le Grec me fit répondre que je serais le bienvenu, et qu'il me servirait de guide. Le temps était excessivement noir; mais après l'avoir suivi durant un quart de mille environ à travers des mares d'eau, des éminences et des fossés, nous entrâmes dans la salle d'un vaste édifice en ruines, remplie de chaises et de tables brisées, de lits vermoulus et de miroirs en pièces. Malgré l'incommodité de cet appartement, je m'y établis pour la nuit; et, en dépit de mon tapis et de mes habits mouillés, je m'endormis profondément jusqu'au point du jour.

5. — Dans la matinée, nous continuâmes notre route le long du rivage, dans un pays

plat et marécageux, qui rend l'approche de Larnaca difficile de ce côté. Je n'aperçus qu'un seul village situé dans le voisinage d'une chaîne de légères éminences, qui courent de l'ouest à l'est, à quatre milles de la mer. Je demeurai neuf jours à Larnaca, dans la maison de M. Vandesiano, consul d'Angleterre en Chypre; et, pendant cet intervalle, je fis plusieurs petites excursions dans le voisinage, quoiqu'on y trouve très-peu d'objets dignes de remarques ou capables d'attirer l'attention.

L'île de Chypre peut avoir cent quarante milles de long sur soixante-trois de large. Dans sa partie la plus large, elle est coupée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes qui se termine à l'est par un long promontoire appelé cap Saint-André (ancien Denaretum), et dont le pic le plus élevé porte le nom de Sainte-Croix (l'Olympe), dans le nord-ouest de Larnaca. Le sol est naturellement fertile; et, malgré le peu de terres cultivées, les marchands de Larnaca exportent en Espagne et en Portugal une grande quantité d'excellent fro-

ment. La population n'excède pas soixante-dix mille ames, et elle diminue, dit-on, tous les jours. La moitié de ce nombre se compose de Grecs soumis à leur archevêque; tout le reste est Turc, à l'exception des Francs de Larnaca. C'est en Chypre que se font sentir les fâcheuses conséquences du système suivi par le gouvernement turc. Le gouverneur nommé par le capitan-pacha, propriétaire-né de l'île, a recours à toute espèce d'extorsions. Les Turcs sont sujets aux mêmes avanies que les Chrétiens ; mais ces derniers n'ont pas seulement les demandes du gouvernement à satisfaire, il leur faut encore nourrir un grand nombre de moines paresseux et cupides. Toutes les affaires des Grecs sont sous l'intendance de l'archevêque et du drogman de Chypre (officier nommé à cet effet par la Porte). Ces deux dignitaires sont comptables envers le motssellem des contributions, du miri, etc. Les parties de l'île les plus fertiles comme les plus agréables, sont situées dans le voisinage de Cerina et de Baffo, l'ancienne Paphos, où, suivant Tacite, aborda Vénus

portée par les vagues. Dans cet endroit se trouvent des forêts de chênes, de hêtres et de pins, des bosquets d'oliviers et des plantations de mûriers. Chypre est fameuse par la délicatesse de ses fruits, par la saveur de ses vins, par son huile d'olive et ses soies. Les oranges en sont aussi bonnes que celles de Tripoli, et le vin, dont il y a deux espèces, le rouge et le blanc, se transporte aux échelles du Levant, d'où il passe en Angleterre. La soie y est aussi de deux espèces, la jaune et la blanche, mais on donne la préférence à la première. Le froment que récolte cette île est d'une qualité supérieure, et le riz se cultive dans les districts où l'agriculteur a des ressources assez considérables pour être en état de nétoyer et de préparer le terrain propre à le recevoir. Mais les paysans grecs qui forment seuls la classe industrieuse, vivent tellement opprimés par les Turcs, les moines et leur évêque, qu'ils sont réduits à la plus affreuse indigence, et saisissent toutes les occasions d'abandonner l'île. Le commerce de grains que font le gouverneur et l'ar-

chevêque est beaucoup plus considérable que celui de tous les habitans réunis. Il n'est pas rare de les voir acheter toute la moisson de l'île au taux qu'ils fixent eux-mêmes, et l'exportent ou la revendent à un prix très-élevé, et il est arrivé plus d'une fois, pendant la guerre d'Espagne, que les négocians de Malte ont acheté la recolte entière, et n'ont pas laissé un morceau de pain à la classe indigente.

L'île abonde en gibier, tel que perdrix, cailles, coqs de bruyère et bécassines. On ne trouve d'animaux sauvages que le renard, le lièvre et plusieurs espèces de serpens, entre autres l'aspic, qui donna, dit-on, la mort à la célèbre Cléopâtre. Les habitans nourrissent toutes les espèces d'oiseaux domestiques, aussi bien que la brebis et autre bétail. Chypre peut se vanter non seulement de réunir les productions de tous les climats et de tous les pays de la terre, mais de les y voir parvenir au dernier degré de perfection.

Larnaca occupe l'emplacement de l'an-

cien Citium (1), patrie de Zénon (2) le philosophe, au fond d'une baie qui forme le meilleur port de l'île. Elle est la seconde ville de Chypre, le centre de son commerce et la résidence de tous les consuls des différentes puissances européennes, qui parcourent les rues avec autant de morgue que des ambassadeurs. Larnaca se divise en ville haute et ville basse (3); la population entière ne monte pas au-delà de cinq mille ames, entre lesquelles on compte quarante familles de Francs, et le reste Grecs et Musulmans. Les

(1) C'est au siége de Citium que périt Cimon. Cette ville fut détruite plus tard par Ptolémée Lagus. Joseph dit que Chypre se nommait Cethima, de Cethimus, fils de Javan. Le nom hébreu Cethim est écrit Cethium par les Grecs.

(2) Indè navigatio sinuosa ferè et aspera est Citium usque : urbs ea portum habet qui claudi potest. Hæc patria fuit Zenonis stoïcorum principis, et Apollonii medici. Indè Berytum sunt stadia mille et quinquaginta. Citium sequitur Amathus urbs : et in medio oppidum quod Palæa dicitur, id est vetus, et mons Hamillæ similis Olympus. — Strabo, vol. II, p. 972.

(3) La ville basse se nomme Marino.

maisons étant construites en terre, sont extrêmement fragiles. Celles des Francs sont beaucoup plus propres dans l'intérieur, et, sur le sommet de plusieurs d'entre elles, on voit flotter, les samedis et dimanches, le pavillon de leur nation. La ville haute renferme le couvent et la cathédrale de Saint-Sauveur, résidence de l'évêque, et la marine ou port; la chapelle de Saint-Lazare, où, s'il faut en croire les Grecs, Lazare se réfugia pour se soustraire à la fureur des Juifs (1). Un sarcophage en pierre qu'on y voit dans un endroit voûté, contenait jadis ses cendres, disent les habitans; mais les Français les ont transportées à Marseille. A quelque distance de la chapelle de Saint-Lazare est situé le château, édifice élevé, il y a longtemps, par des princes de la maison de Lusignan; mais il tombe en ruines aujourd'hui. Les exportations se composent de froment, orge, coton, soie, vin et drogues. Elle reçoit du sucre et du riz d'Egypte, des

(1) Le navire qui le portait se brisa, à ce que disent les habitans, sur les côtes de Chypre.

étoffes de toiles grossières et des produits coloniaux de Malte et de Smyrne. Le commerce se fait sur des bâtimens levantins, sous pavillon anglais. Larnaca n'a point de havre, ce qui force les vaisseaux de mouiller à une assez grande distance du rivage. L'ancrage y est bon du reste, et il arrive rarement des accidens. Les vents qui y soufflent d'ordinaire sont ceux du nord-est et du sud-ouest, et ce dernier est toujours accompagné de fortes ondées de pluies.

Un cap voisin porte encore le nom de Tchitti, tandis que les ruines de Citium se reconnaissent à des tumuli et des monceaux de ruines. Les habitans en tirent souvent des briques d'une qualité supérieure, ainsi que des médailles. Dans l'intervalle qui sépare la haute ville de la basse, est une éminence qui paraît avoir porté un édifice, et immédiatement au pied de cette colline se trouve l'ancien bassin du port, dont l'entrée est actuellement obstruée par les sables et la vase, ce qui en rend les eaux stagnantes durant l'été. On distingue encore les traces du fossé, aussi bien que celles

d'un aqueduc ; mais Larnaca ne possède aucune bonne source dans l'enceinte de ses murs ; l'eau qui s'y boit est amenée par un aqueduc construit par un emyr turc il y a environ un demi-siècle.

La force militaire de l'île de Chypre se réduit à trois cents hommes, qui servent à faire exécuter les ordres du pacha ; quatre mille janissaires, sans courage, sans armes et sans discipline, sont répandus dans les divers quartiers de l'île (1).

(1) La possession de l'île de Chypre donnerait à l'Angleterre une influence prépondérante dans la Méditerranée, et la rendrait maîtresse des destinées futures du Levant. L'Egypte et la Syrie deviendraient bientôt ses tributaires, elle répandrait la terreur dans l'Asie-Mineure, par où l'on peut tenir la Porte en échec, et les empiétemens de la Russie de ce côté en seraient retardés, s'il devenait impossible de les prévenir. Le commerce prendrait une activité extraordinaire ; cette île deviendrait l'entrepôt des vins délicieux, des soies et autres produits du sol de cette belle île. Ici se réuniraient le riz et le sucre de l'Egypte, le coton, l'opium et le tabac de l'Anatolie. Cette île peut être défendue avec avantage ; et, sous un gouvernement libéral, il serait

Digitized by Google

Je fis mes adieux à Larnaca et à ses habitans mélangés, sans éprouver aucun regret; et, le 14 janvier, je me mis en route pour la capitale. Les trois premiers milles se font à travers une plaine aride et inculte, la baie sur la droite, et au nord ouest la montagne de Sainte-Croix, avec le pic de l'Olympe; au quatrième mille, nous franchissons un petit ruisseau, et nous pénétrons dans une chaîne assez basse de montagnes rocailleuses; au neuvième, nous apercevons la chaîne élevée qui borne au nord la plaine de Nicosie. Ces chaînes détachées de l'Olympe se dirigent d'abord vers le nord, puis, tournant tout-à-coup du côté de l'est et de l'ouest, vont se terminer à l'ouest par le cap Epiphanie, et à l'est par celui de Saint-André. Au douzième, nous descendons dans une superbe plaine, bornée au nord par une branche de l'Olympe; et, au quatorzième, nous faisons halte pour faire

bientôt en état de suffire à ses dépenses, et pourrait fournir à peu de frais et en abondance des provisions à nos flottes.

Digitized by Google

rafraîchir nos chevaux au village grec d'Atteur. Si l'on excepte un petit nombre de champs en pleine culture dans le voisinage immédiat de Larnaca, le pays pendant tout le voyage me parut être dans l'état de pure nature ; le sol est marneux et couvert de cette herbe dont nous avons parlé plus haut. Après une heure de repos, nous remontons à cheval, en dirigeant notre marche dans une plaine couverte d'un lit de cailloux. J'appris qu'ils augmentaient la fertilité du sol en lui conservant une certaine humidité, en même temps qu'ils servent à mettre le grain, lorsqu'il lève, à l'abri du vent de terre qui se fait sentir communément dans cette île. Au quatrième mille, nous traversons, sur un pont en pierres, la branche méridionale du Pedio, qui arrose de ses ondes paisibles une plaine embellie par des bosquets d'oliviers. Ce pont était le premier que nous eussions encore aperçu dans l'île. Après l'avoir passé, nous gravissons une éminence, et arrivons à un plateau très-étendu, entrecoupé de collines basses, dont l'apparence et la formation me frappèrent

par leur singularité. Elles sont composées d'une substance graveleuse; les unes sont carrées, les autres rondes, avec des sommets terminés en plateaux et les côtés de forme verticale. La nature du pays et son aspect le rendent absolument semblable à celui d'entre Larnaca et Atteur. Au dixième mille, se trouve un petit hameau, et au quatorzième Nicosie, la Tamasis des anciens, s'offrit à nos regards à cinq ou six cents pas de distance. De loin, cette ville présente un aspect qui la rapproche beaucoup de Chirâz en Perse, lorsque cette ville charmante semble sortir des gorges des montagnes qui s'élèvent derrière le tombeau d'Hafez. De même que la capitale du Farsistân, Nicosie est située dans une belle plaine, ceinte de montagnes élevées, couvertes de neiges, tandis que ces nombreux clochers s'élancent avec légèreté au-dessus du sommet des arbres; mais l'effet de la superbe cathédrale de Ste.-Sophie, dont les tours dominent tous les autres édifices, combiné avec l'étendue et la solidité des murs et des bas-

tions donnent à Nicosie un air de majesté que ne peut lui disputer Chiraz.

J'entrai dans la ville par la porte de Larnaca, et j'arrivai au palais épiscopal, en traversant un nombre infini de ruelles étroites où mon cheval pensa être englouti dans la boue et les immondices. L'archevêque, vêtu d'une magnifique robe de couleur pourpre, avec une longue barbe flottante et un bonnet de soie sur la tête, me reçut dans le vestibule, et donna des ordres pour qu'on me préparât un appartement dans son palais, vaste édifice qui contient plus de cent chambres; elles sont toutes occupées par les évêques, les prêtres et leur suite; l'archevêque, par son influence et son pouvoir, est le second personnage de l'île. Il connaît de toutes les affaires qui concernent les Grecs, et c'est lui qui est chargé de gouverner cette partie de la population; conséquemment, lorsque le gouverneur veut introduire quelque nouvelle organisation parmi eux ou lever des taxes, il s'adresse à l'archevêque, lequel a, depuis quelque temps, usurpé toute l'autorité, et ne daigne plus consulter le drogman.

De la condition obscure de simple diacre, il s'est élevé par des moyens extraordinaires jusqu'à l'épiscopat; il tire des sommes immenses des particuliers opulens qu'il répartit parmi les pauvres, et c'est ainsi qu'il fait espérer aux uns des secours, aux autres une récompense future. Il me pressa de rester avec lui quelque temps, me promettant, si j'obtempérais à sa demande, de me faire obtenir la barque du motssellem, pour me transporter de Cerina à Kelendry; ses manières préviennent en sa faveur, et il est bien supérieur, par son esprit et ses connaissances, à la classe ordinaire des prêtres grecs. J'ajournai donc mon départ pour un couple de jours. A sept heures on annonça que le souper était servi. Le prélat me prit par la main, et me conduisit, par une galerie, au réfectoire, salle vaste et malpropre, où une trentaine de prêtres et d'évêques étaient à table. Les vins, les mets étaient excellens et y furent prodigués; le pain est blanc comme la neige, et le meilleur lait que j'aie jamais goûté y fut bu en guise d'eau.

Pendant mon séjour à Nicosie, je visitai tout ce qui est digne de l'attention d'un voyageur. Les mieux conservés des édifices sont les églises de Sainte-Sophie, Saint-Nicolas, Sainte-Catherine et Saint-Dominique; la première est un vaisseau gothique, les autres sont petites et ne méritent aucune description détaillée. Trois d'entre elles servent actuellement de mosquées, celle de Saint-Nicolas a été convertie en un bezestein, et celle de Saint-Dominique renferme les tombeaux de plusieurs princes de la maison de Lusignan qui tinrent leur cour à Nicosie. L'ancien palais des rois de Chypre sert de demeure au motssellem; mais il a éprouvé de telles dégradations, il est si défiguré, qu'il est impossible de se former une idée de son apparence première. La porte est néanmoins dans son entier, et sur le cintre est un bas-relief qui représente la figure d'un griffon, armes de Lusignan, à ce que je crois. Du palais, je dirigeai ma course vers les remparts, autour desquels je me promenai pendant environ une heure un quart; ils sont bâtis en pierres, ou plutôt

le révêtement seul en est formé, flanqués de grands bastions oblongs ; les fossés sont secs, mais tellement vastes, qu'ils produisent une grande quantité de blé ; le rempart, qui est aussi cultivé dans quelques parties, est très-large ; on croirait qu'on y a transporté toute la terre et tous les débris de la ville pour ajouter à sa solidité. Les batteries sont à barbettes, et je comptai quatre petites pièces d'artillerie sans affûts et incapables de servir, ce qui ne tire nullement à conséquence : la ville, entièrement commandée par des hauteurs, du côté du sud, ne pourrait jamais soutenir un siége. Nicosie, ou comme les Turcs l'appellent, Licosie, contient, à ce que me dit l'évêque, deux mille familles musulmanes, mille familles grecques, cinquante arméniennes et douze de maronites catholiques, quatre bains publics, huit mosquées (toutes étaient dans l'origine des églises), six chapelles grecques et un couvent catholique; en outre, le palais épiscopal et un vaste caravanserail qui tombe en ruines. Le reste de la ville se compose de huttes en briques et en terre ;

dont plusieurs ont été élevées sur les ruines d'anciens édifices. Le bazar, quoique assez bien approvisionné, n'est pas voûté, le toit est en solives et en cannes, qui laissent pénétrer la pluie dans toutes les directions. On entre dans Nicosie par trois portes, celles de Larnaca, Cerina et Paphos. Cette dernière mérite de fixer l'attention. La plaine circonvoisine est couverte de couvents grecs, et le sommet neigeux de l'Olympe se laisse apercevoir dans le sud-ouest, un peu vers l'ouest.

16. — Dans la matinée, je reçus la visite du drogman, et, le soir, j'allai lui faire la mienne ; cet officier est Grec, d'une bonne famille de Constantinople, et a été attaché à l'armée anglaise d'Egypte. Je ne fus pas long-temps à reconnaître qu'il existait de la jalousie entre lui et l'archevêque ; il accusa ce dernier d'avarice, d'ambition, et se plaignit qu'il cherchât toujours à se mêler d'affaires qui ne le concernent point.

Le 19, je dis adieu à Nicosie, et partis pour Cerine, où je devais m'embarquer pour la côte de Caramanie, située en face,

sur le continent. Je m'avançai vers le nord-ouest dans une plaine; et, à un mille et demi au-delà des murs de la ville, je traversai la branche septentrionale du Pedius, petit ruisseau qui coule à l'est. Au quatrième mille, nous entrons dans une chaîne de montagnes basses, de couleur brune, où nous continuons de marcher jusqu'au neuvième. On descend alors dans un chemin plat et étroit, qui serpente au pied des montagnes élevées dont nous venons de parler. Cette plaine unie me parut fertile, mais elle n'est ni habitée ni cultivée. Au onzième, nous franchissons le pied de cette chaîne; puis, tournant tout-à-coup au nord-est, nous entrons dans une ouverture ou crevasse des montagnes, dont les escarpemens sont couverts de myrtes, d'autres arbrisseaux toujours verts, et de fleurs, dont le doux parfum s'exhale au loin.

Pendant trois milles, la route suit ce défilé; puis, tournant une pointe de rochers, nous apercevons dans le lointain la côte de la Cilicie et la plus belle partie de l'île que je n'avais pas encore vue. Une étroite langue

de terre, couverte d'arbrisseaux et de grands arbres, bornée d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes, s'étendait, à l'est et l'ouest, à perte de vue. Au-dessous de nous, la petite ville de Cerine, que les Turcs appellent Gerinie, avec son antique château, se réfléchissait dans le cristal des eaux. Sur la droite s'élevaient les tours superbes du couvent de Bella-Paisa, au milieu des escarpemens boisés des montagnes. Nous employons une heure à descendre, et, à trois heures de l'après-midi, nous entrons dans Cerine après avoir fait dix-huit milles, selon mon estime.

Aussitôt mon arrivée, le zabit m'apprit que le bateau était parti, depuis quelques heures seulement, pour la côte opposée, et qu'on ne l'attendait que dans deux ou trois jours. Cet accident me contraria d'autant plus, que je me voyais retenu dans un endroit où il me serait impossible de trouver un appartement habitable. J'avais apporté une lettre de recommandation pour le signor Loretti, capitaine de la barque; mais il se trouvait à son bord, et je me trouvais ainsi

dans la nécessité de capter la bienveillance du zabit, lequel m'invita à dîner et me régala avec abondance d'un très-bon vin, suivi d'un concert chypriote, composé de deux guitares. Ceux qui en pinçaient étaient aveugles, accompagnés d'un jeune enfant qui chantait et pinçait du luth. Dans la matinée du lendemain, la signora Loretti, dame âgée, d'une taille extraordinaire entra dans la cour de la maison que j'habitais. Lorsqu'elle fut descendue de sa mule, j'appris qu'elle venait me chercher pour me conduire à sa maison de campagne, où je devais m'arrêter jusqu'à ce que son mari fût de retour de Kelendry. J'acceptai avec reconnaissance son aimable invitation, et, après m'avoir fait promettre d'être chez elle dans la soirée, elle partit, en me disant qu'elle allait faire tout préparer pour ma réception.

Ibrahim, qui n'avait jamais été bien rétabli de sa fièvre de Latekieh, se trouva encore plus mal, et, en peu de jours, fut réduit à l'extrémité. Je le confiai aux soins du zabit; et, sous la conduite d'un guide,

j'allai visiter l'ancien et magnifique couvent de Bella-Paisa, situé sur le penchant des montagnes, à quatre milles sud-est de Cerine. De la ville au monastère, lequel fut fondé par une princesse de la maison de Lusignan, on marche sous l'ombrage des oliviers, des myrtes et des orangers. Un prêtre grec me conduisit à des ruines. Dans la cour extérieure paissaient plusieurs génisses. De cette cour, je passai dans un cloître en ruines, et de là dans la chapelle : par la légèreté et l'élégance de son architecture, elle peut entrer en comparaison avec la cathédrale de Salisbury. Elle a six fenêtres du côté du nord, et on y jouit d'un point de vue superbe et délicieux : l'œil se perd sur la contrée voisine, la Méditerranée, la côte de Caramanie. Cette chapelle a quarante-trois pas de longueur sur quatorze de large ; mais, de tous ses ornemens, il ne reste qu'un pupitre en pierre. Sur le côté oriental du cloître, les voûtes de deux chambres gothiques sont écroulées. Immédiatement au-dessus était, à ce qu'il paraît, une salle de la même grandeur que la cha-

pelle, avec six beaux pilastres de chaque côté, et deux superbes croisées gothiques qui s'ouvraient sur la mer. On trouve encore dans ce couvent plusieurs appartemens en ruines, et, dans la partie méridionale du cloître, une autre salle gothique qui a été convertie en chapelle grecque. Au-dessus sont les cellules des moines, et au-dessous du monastère est une caverne souterraine immense, voûtée dans toute son étendue, et qui sert actuellement de bergerie et d'étable pour le bétail. Le sol, aux environs du monastère, est jonché des débris de plusieurs autres édifices : il dépend sans doute du premier, qui offre plutôt l'apparence d'un palais que d'une retraite religieuse. Il est impossible de se représenter une situation plus délicieuse ; de hautes montagnes, des terrains escarpés, revêtus d'arbres et de verdure, s'élèvent immédiatement sur les derrières, les uns au-dessus des autres, comme autant d'amphithéâtres, à l'est et à l'ouest. A l'entrée du défilé appelé dans l'antiquité *Aulon Ciliciæ*, s'étend une plaine bornée par les rochers du mont Taurus,

couvert de neige. Je ne quittai pas sans regret ce lieu charmant; et, côtoyant le pied des montagnes, j'arrivai à quatre heures du soir chez la signora Loretti. Sa maison est petite, mais charmante, située sur une éminence, à trois lieues au sud-ouest de Cerine. La vieille dame vint me recevoir à la porte, et me conduisit à mon appartement, qui était séparé de la maison, et dans le milieu du jardin. Le capitaine a acheté ce domaine, composé de plusieurs centaines d'acres de terre, pour la modique somme de vingt piastres (1). Il s'amuse à le cultiver lui-même, et il y plante des oliviers qui, en peu de temps, rapportent beaucoup.

La ville de Cerine, ou plutôt le village de ce nom, la Cerenia des anciens, était autrefois défendue par un bon mur; mais la plus grande partie de cette fortification s'étant écroulée, a presque comblé le port de ses débris. Sur le côté oriental du Havre se trouve le château, qui fut élevé, dit-on, par les Vénitiens; il est de forme carrée,

(1) Une livre sterling ou environ 20 fr.

flanqué de tours rondes aux angles, baigné au nord et à l'est par la mer, et défendu au sud et à l'ouest par un fossé profond; les murailles en sont très-hautes et bâties avec une pierre qui est excellente. Dans la courtine de l'ouest est pratiquée une porte, et j'ai aperçu, je crois, dans les ouvrages, quatre petits pierriers en bronze. Le Havre, qui est petit, est ouvert au vent du nord et ne peut recevoir que des bateaux de cent tonneaux; le commerce y est d'ailleurs très-peu de chose, et la ville ne contient pas plus de quinze familles.

22. — Le capitaine Loretti revint de Kelendry pendant la nuit, et arriva chez lui de très-bonne heure, dans la matinée, monté à cru sur une mule; il est né en Dalmatie, et peut avoir une soixantaine d'années; il est de grande taille et nerveux; ses habits sont moitié turcs, moitié francs. Tout en affectant de l'instruction, il ignore jusqu'aux choses les plus communes; il se vante de pouvoir s'exprimer en dix langues, et à peine pus-je me faire entendre de lui dans aucune. Il est vain, grossier, et prévenu en sa faveur,

mais bon, hospitalier, et plein d'attention et de complaisance; enfin c'est l'homme le plus étrange que j'aie jamais rencontré. Il désirait vivement que je passasse une semaine chez lui; et, pour me retenir, il m'annonça que la barque ne mettrait pas à la mer, avant que le trésor destiné pour le capitan-pacha ne fût arrivé de Nicosie; et, lorsque je lui eus fait connaître la nécesité d'un prompt départ, il se mit à pousser des cris si épouvantables, qu'on dut les entendre au moins à un mille de distance, et ajouta qu'il ne bougerait pas avant le terme spécifié. Après une vive dispute, j'écrivis au zabit, qui m'expédia l'ordre de faire mettre la barque à la mer quand je le désirerai. Au reçu de ce message, le capitaine vomit un torrent d'injures contre le pauvre zabit; enfin j'appaisai sa fureur, en lui proposant de rester chez lui et d'envoyer son pilote grec pour me faire sortir du canal. Il accepta mon offre, et m'annonça que le bateau partirait dans la matinée.

Arrivée dans la Caramanie. — Voyage de Kelendry à Iconium.

La barque mit à la voile le 24; et, dans la matinée du lendemain, nous étions en vue du promontoire de Selefkèh, où je désirais beaucoup qu'on pût prendre terre; mais une brise fraîche de l'est qui commença à souffler, nous fit dériver dans la journée, très-à l'ouest de Kelendry, et nous força de chercher un abri dans une petite baie à 15 milles environ d'Anamour (1). Les montagnes, en se rapprochant du rivage, sont baignées par la mer; et le pays couvert de beaux arbres, offre un aspect sauvage. Le capitaine de la felouque m'ayant assuré qu'il ne nous fallait que huit ou dix heures pour gagner Selefkèh ou Kelendry, j'avais

(1) Suprà diximus de regione Anemurii quod est asperæ Ciliciæ promontorium, situm esse Cypri promontorium quod Crommyi (id est cepæ) dicitur intervallum est trecentorum quadraginta stadiorum. — Strabo, vol. II, p. 971.

négligé de me pourvoir de vivres ; comme j'ignorais alors combien de temps nous serions retenus dans la baie, j'envoyai un matelot grec pour découvrir s'il y avait dans le voisinage quelque village; il revint quelques heures après, en m'annonçant qu'il avait trouvé une tente solitaire dont le maître lui avait vendu un vieux coq, mais qu'il n'avait pu se procurer un seul morceau de pain ou de fromage.

26. — Le propriétaire de la tente, berger turkoman, se rendit à bord dans la matinée ; et, comme je lui demandais s'il était possible de se procurer cinq ou six chevaux et mules pour nous conduire à Anamour ou Kelendry, il me répondit qu'il pensait qu'on pourrait réunir ce nombre de montures en un jour ou deux, moyennant dix piastres par tête ; j'acceptai sa proposition, et lui demandai s'il était possible de se procurer des provisions pendant qu'on les réunirait ; mais il répondit, en secouant la tête, que le village le plus rapproché était à quatre heures de distance, et qu'il ne pouvait aller si loin. Ibrahim, mon tartar, était

dangereusement malade, et le manque de vivres l'avait réduit à un tel état de faiblesse, que je craignais de le voir mourir avant que je ne pusse lui procurer des secours. Il nous était impossible de mettre à la voile, les rafales du sud-est soufflaient droit à la côte; me fiant aux promesses du berger, je dépêchai un matelot à Kelendry pour nous porter des vivres et amener des chevaux. Cet homme était parti assez tard dans la soirée; et, le lendemain, 27, sur les dix heures du matin, je l'aperçus au milieu des arbres descendre les montagnes; un village qu'il avait trouvé sur la route de Kelendry et où il avait loué quatre chevaux et trois mulets l'avait empêché de pousser jusqu'à cette ville. Il nous apportait aussi du pain, du lait et des œufs, qui nous parurent excellens après un si long jeûne. Mais Ibrahim était tellement épuisé qu'il ne put avaler que quelques gorgées de lait et parut prêt à terminer sa carrière.

Nous commençâmes notre voyage par gravir l'escarpement d'une montagne; puis nous nous dirigeâmes à travers les ouver-

tures des hauteurs et les forêts. Au troisième mille, le pays forme une jolie baie, et les montagnes se retirent à trois ou quatre milles de la mer. Au quatrième, nous traversâmes un petit ruisseau (1), et au cinquième nous arrivons à la maison où mon domestique avait loué les chevaux. Cette habitation est dans un site solitaire, au milieu de la baie; elle est la résidence d'un chef turkoman, homme grossier, qui, d'un ton impératif, ordonna de décharger les mulets, en faisant observer que la distance considérable de ce lieu à Kelendry exigeait qu'ils se reposassent jusqu'au lendemain matin. Je ne pouvais faire aucune objection; le pauvre Ybrahim était si faible, qu'il n'eût jamais pu soutenir la fatigue d'un si long trajet. Le Turkoman me conduisit dans une salle vaste et malpropre, et me fit placer dans une espèce de galerie ou véranda élevé, où, me dit-il, je pouvais demeurer sans crainte d'être molesté par ses gens. Sur les huit heures de soir, on étendit une pièce d'étoffe longue et sale sur le plan-

(1) Probablement l'ancien Arymagdus.

cher qui était éclairé par un brasier ardent à l'une des extrémités, et l'on me servit alors un dîner composé de deux grands plats d'orge bouilli (seule nourriture qu'on trouve à se procurer dans cette partie de la contrée). Le chef s'assit au haut bout de l'appartement, et ses gens se placèrent au-dessous; ils ne demeurèrent pas plus de cinq minutes à table; puis, quittant le milieu de la salle, ils allèrent s'asseoir, adossés au mur, et fumèrent leur pipe, jusqu'au moment où le maître s'étant levé, ils s'étendirent sur le plancher et s'y endormirent. Au milieu de la nuit, je fus éveillé par un grand bruit; un messager venait d'annoncer à notre hôte que le chef de Softa-Kala, à la tête d'une troupe de cavaliers, s'avançait pour le forcer à payer le tribut, ou plutôt une contribution, et en conséquence mon hôte se préparait à abandonner sa maison. Il nous apprit que jamais il n'avait consenti à payer ce tribut; quand le chef envoyait un parti contre lui pour l'y obliger, il s'enfuyait avec ses gens dans les montagnes, où il était impossible de le découvrir. L'état de mon Tartar con-

tinua à être si terrible, que je m'attendais à chaque instant à le voir mourir. La maison allait être saccagée ; je ne voulais pas le laisser derrière, et je craignais beaucoup qu'il n'eût pas assez de force pour supporter le cheval jusqu'à Kelendry. Enfin je parvins à le placer sur un mulet; je louai deux hommes pour le soutenir dans cette position, et nous commençâmes notre voyage, craignant beaucoup de tomber dans la bande partie de Softa-Kala. Nous continuâmes notre route pendant trois milles le long du rivage de la baie, en nous dirigeant vers les montagnes qui la bornent à l'est. Ici nous traversâmes à gué, mais non sans beaucoup de peine, un torrent rapide auprès de son embouchure, et nous commençâmes à gravir l'escarpement des montagnes. Le chemin, si on peut donner ce nom à un sentier tortueux d'environ deux pieds de large, côtoie pendant douze milles le bord de la mer à travers des rochers et des précipices continuels. Il est, dans toute son étendue, si pierreux, si difficile, et dans quelques parties si étroit, que la plus légère déviation

sur la droite nous eût fait tomber de plusieurs centaines de pieds de hauteur dans la mer. Ces montagnes produisent en abondance des sapins, des cèdres d'une grosseur extraordinaire, des chênes nains, des hêtres, de très-beaux myrtes et des lières magnifiques. Nous aperçûmes quelques troupeaux de chèvres et plusieurs jeunes chameaux paître dans les prairies voisines, mais ni village ni habitation d'aucune espèce. Vers le quinzième mille, le pays devient plus ouvert dans quelques parties, et nous descendons à une baie qui forme un havre sûr et commode, appelé Souksoui ou la Rivière froide, nom qu'il emprunte d'une rivière petite, mais très-rapide, qui se jette à la mer dans ce lieu. Ce havre doit être l'ancien port Arsinoé; et, sur un cap qui commande l'entrée du havre, à l'ouest, on voit encore les ruines d'une ville et celles d'un château. Nous traversons la baie et la rivière, et nous continuons à avancer vers Kelendry, en suivant le pied de la montagne, et nous entrons dans cette ville sur les trois heures de l'après-midi, après avoir fait dix-huit

milles, selon mon estime. Ibrahim supporta les fatigues de cette marche beaucoup mieux que je ne l'aurais cru; mais il était si faible, que je perdis toute espérance de le ramener avec moi à Constantinople, et résolus de le laisser à Kelendry jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses forces. Ce misérable village se compose de quatre ou cinq huttes et d'un vaste magasin occupé par plusieurs marchands arméniens, qui attendaient une occasion de passer en Chypre. Le principal personnage du lieu est un goumroukchy ou officier des douanes, que je trouvai assis au milieu du magasin et auprès d'un grand feu, dans la société des marchands : je m'adressai à lui pour savoir s'il serait possible de trouver un logement dans le village, mais il me répondit en me conseillant de rester dans ce magasin, comme le seul endroit habitable.

Kelendry, l'ancienne Celendris, est à douze heures de chemin d'Anamour (1) et à dix-

(1) Cette ville, qui est très-petite, se nommait autrefois Anamurium; elle est actuellement la résidence d'un prince turkoman.

huit de Selefkèh (1). Il consiste en un petit nombre de misérables maisons qui s'élèvent au-dessus des ruines de l'ancienne ville dont les débris, en forme d'éminences, s'étendent au pied de la montagne, et le long d'une petite baie sur un mille de longueur. Un cap, qui défend le havre contre le vent du sud-ouest, porte encore les murs en ruines d'un château (2) ainsi qu'un certain nombre de petits édifices cintrés d'une haute antiquité, d'une solidité extrême; chacun d'eux renferme un fort beau sarco-

(1) Selefkèh, appelé jadis Seleucie, possédait, au rapport de Zozyme, un temple consacré à Apollon et un oracle de ce dieu. Quelques terres du voisinage avaient été ravagées par des sauterelles; les propriétaires firent vœu de bâtir un temple au fils de Jupiter s'il les en délivrait. Le dieu exauça leurs prières, et ils accomplirent leur vœu. Sur une petite île, à l'opposite de la côte, un des rois de Cappadoce bâtit une ville, et lui donna le nom de Sebaste, en l'honneur d'Auguste.

(2) Au temps de Germanicus, Celendris était un château fort. Après la mort de ce prince, Pison s'en empara et y soutint un siége contre Sentius.

phage. Plusieurs de ces derniers sont couverts et entiers, tandis que d'autres ont été brisés et ont perdu leur couvercle. J'en comptai au-delà de vingt, sur deux desquels seulement je remarquai des inscriptions grecques. Au centre de la ville, s'élève un petit pavillon qui paraît très-ancien ; on y entre par quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux ; il est construit en pierres et s'élève en forme de cône dont l'extrémité supérieure est décorée d'une belle corniche.

Kelendry est si pauvre, que je fus forcé d'envoyer à plus de trois milles chercher des vivres pour mon Tartar, hors d'état de résister à tant de maux et à de si grandes privations : l'infortuné mourut le lendemain, après m'avoir chargé de remettre son argent à sa femme, pour qu'il ne devînt pas la proie de ses compatriotes. J'envoyai chercher l'imâm du village voisin, qui, après avoir lavé et parfumé le corps, l'ensevelit dans un morceau de toile propre, selon les rites de la religion musulmane. Je donnai à l'imâm soixante piastres pour être distri-

buées aux pauvres, et je le fis enterrer sur le rivage, au pied des murs du château. La mort de ce jeune homme, qui m'avait servi avec tant de fidélité pendant huit mois, me causa beaucoup de regrets.

31. — N'ayant plus rien qui m'arrêtât, je fis tous mes préparatifs de départ, et cherchai à louer des chevaux pour me rendre à Selefkèh; mais les villageois refusèrent, dans la crainte qu'ils ne fussent enlevés par les voleurs, dont la route est infestée. Tous mes efforts pour voir les ruines de cette ville étant inutiles, je fis prendre à mon domestique le bonnet et la robe du Tartar, et, dans la matinée du 1.er février, je partis pour la Caramanie. La petite caravane se composait de mon valet vêtu à la tartare, de deux guides turkomans à pied: je faisais le quatrième. Je voulus faire monter à cheval les deux guides, mais ils préférèrent aller à pied, parce que la qualité raboteuse du sol et les montagnes qui sillonnent le pays (la Trachæa des anciens) de toutes parts, forcent les cavaliers à mettre pied à terre pour guider les chevaux à travers les

rochers. Pendant un mille et demi, le chemin se dirige sur le bord de la mer, puis on tourne au nord, dans une vallée; un torrent sorti des montagnes restant à droite, tandis qu'on a sur la gauche les restes d'un aqueduc. Au troisième mille, nous faisons halte pendant uue heure au village (dont j'ai souvent parlé plus haut), pour faire mes arrangemens avec les guides. Nous poursuivons ensuite notre marche vers le nord, dans un pays boisé, un abîme profond sur notre droite, des rochers et des précipices à notre gauche. On aperçoit encore, en plusieurs endroits, les ruines de l'aqueduc dont j'ai fait mention plus haut. Au cinquième mille, nous descendons d'une montagne et nous faisons sept milles sur un terrain rocailleux, ensuite dans une vallée romantique, couverte de pins, de genevriers, de chênes et de sapins. Dans une direction nord-ouest-ouest, quelques tentes noires éparses çà et là, des groupes de chameaux couverts d'un long poil, mais nulle maison et aucun cheval. Au quatorzième mille, nous traversons une petite

rivière qui se jette dans la mer à Bahadal, et nous en côtoyons les bords pendant un mille et demi, jusqu'à sa jonction avec un ruisseau qui vient du nord-est. Nous suivons ce dernier jusqu'au village de Chogoumour, que nous atteignons au dix-huitième; la cabane hospitalière d'un berger nous offrit un asile.

2. — Nous remontons à cheval au lever du soleil; et, après avoir traversé un vaste plateau, nous entrons dans une plaine très-bien boisée, qu'arrose un ruisseau en se dirigeant au nord. Au huitième mille, nous passons la rivière à son confluent, avec une autre qui vient de l'ouest. De cet endroit, les deux rivières qui n'en font plus qu'une, courent au nord-est, et vont disparaître au milieu des bois et des montagnes. Elles se jettent, je crois, dans la petite rivière qui se perd dans la mer à Selefkeh. Le chemin change alors de direction, et, au lieu d'aller au nord, il court au nord-nord-ouest. Au douzième mille, nous apercevons encore la rivière sur notre droite; elle s'ouvre un passage dans un abîme affreux, vers les

montagnes, à quelques centaines de pieds au-dessous de nous. Au quinzième mille, nous traversons un torrent, et au vingtième nous entrons dans un défilé d'environ un mille de longueur. Au sortir de ce défilé, nous quittons l'épaisse forêt par où nous avions passé, et, au vingt-troisième, nous arrivons sur les bords de l'Erminak, rivière qui court au sud-est avec une rapidité effrayante. Heureusement pour nous, il n'était pas tombé de pluie depuis plusieurs jours, et, dans cet endroit, la largeur de la rivière qui est de deux cent soixante pas, en diminuait la profondeur. Nous ne la passâmes cependant à gué qu'avec une peine infinie, et nous faillîmes perdre un de nos chevaux qui, emporté par la force du courant, ne put, qu'avec les plus grands efforts, gagner le bord opposé. Cette rivière prend son nom de la ville d'Erminak, à quatre heures de marche du gué, vers le nord-ouest; et, après avoir reçu le Mont-Soui, elle va se jeter dans la Méditerranée, à Selefkèh. Erminak, l'ancienne Homonade, est actuellement une petite ville, capitale d'un district,

et remarquable par ses ruines. Des bords de la rivière, nous entrons dans une plaine petite, il est vrai, mais couverte d'une riante verdure, ceinte de montagnes neigeuses: c'était pour la première fois que nous en apercevions; car, pour la saison, la chaleur avait été assez forte pendant la journée, et la nuit nullement froide. Au vingt-quatrième mille, nous arrivons sur les bords de la Girama ou Mont-Soui (l'ancien Calycadnus (1)), et sur le bord opposé l'on aperçoit les ruines d'une ville et celles d'un aqueduc. Nous suivons, pendant six milles, les bords de cette rivière (elle est presque aussi large que l'Erminak, auquel elle se réunit quatre milles au-dessous du gué); puis, tournant tout-à-coup au sud-est, nous passons sur un pont de pierre, et, au trentième, nous atteignons Mont, village bâti sur les ruines de Philadelphie. La Girama n'est, je pense, en aucun endroit guéable, de même que l'Erminak, excepté à cer-

(1) On dit que c'est dans cette rivière que se noya Frédéric Barberousse.

taines époques de l'année. Lorsque les eaux sont hautes, les voyageurs la passent à la nage, soutenus sur des paquets d'herbes, ou plutôt sur des peaux enflées, pendant que le bagage est porté sur le dos des bergers turkomans qui vivent dans le voisinage. Il était déjà nuit quand nous entrâmes dans le village, et je m'aperçus bien que les habitans cherchaient à nous éviter. Mais comme je n'ignorais pas que ce défaut d'hospitalité doit être attribué aux voyageurs turcs, qui demandent tout ce qui leur convient sans rien payer, je ne désespérai pas de pouvoir me procurer tout ce qui me serait nécessaire. J'engageai donc un homme à s'approcher; et, lui ayant demandé s'il nous serait possible de trouver un logement pour la nuit, il nous conduisit à quelques maisons délabrées, en ajoutant que nous pouvions prendre possession de l'une d'elles, ce que nous fîmes aussitôt. Je mis alors deux roubys dans sa main, et le priai d'aller chercher ce dont nous avions besoin. Il sortit et revint bientôt après avec du feu, du bois, et une grande quantité de provisions pour nous et

nos chevaux. La ville ou le village de Mont se compose de deux cents huttes environ, qui s'élèvent au milieu des ruines de très-beaux édifices, au centre d'un vallon resserré par des collines, l'une desquelles porte le château antique, qui est presque entier. A quatre heures de chemin de Mont, dans le nord-est, on doit voir encore les ruines d'une autre ville que, d'après sa situation, je conjecture être l'ancienne Olba, célèbre par un collége sacré fondé par Teucer. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir m'arrêter quelques jours à Mont ; cette ville renferme beaucoup d'objets dignes de fixer l'attention du voyageur. Je ne pus jamais obtenir de mes guides d'y rester même quelques heures. Ils sont incapables d'admirer autre chose que de vertes prairies où leurs chevaux peuvent trouver une pâture abondante.

3.— Nous revenons sur nos pas ; et, après avoir passé de nouveau la Girama sur le même pont qui nous avait servi à le traverser dans la soirée précédente, nous faisons cinq milles sur la rive droite, et nous la

passons encore une fois sur un pont construit dans un endroit où la rivière est resserrée par deux rochers très-élevés. Au sixième mille, nous commençons à escalader une chaîne de collines, laquelle se détache d'une autre chaîne de montagnes qui court parallèlement au chemin sur notre droite, dans une direction nord. Au huitième mille, nous apercevons encore la rivière restant à trois milles de nous, sur la gauche; elle arrose une vallée en côtoyant le pied d'une chaîne de montagnes très-élevées, du sud-est au nord-est. Nous faisons six milles à travers la vallée, dans une direction nord-ouest : j'aperçus quelques pièces de terre labourable, et au dix-septième mille nous faisons halte à un petit village, où nous passons la journée et la nuit suivante.

Nous commençons par escalader la chaîne qui borde la vallée au nord; elle est couverte d'arbres superbes, dont la grandeur augmente à mesure que nous nous rapprochons du sommet; les sombres tempêtes menaçaient notre tête dans ces lieux, et de

vent y brisait les branches noirâtres des pins élevés. Au quatorzième mille, nous en atteignons le sommet : le froid est ici très-vif, et au seizième nous descendons dans un endroit obscur, où la violence de la tempête et la neige qui venait du nord fondre sur nous par-devant, nous forcèrent de chercher un abri dans un caravanserail en ruines. Epuisé de froid et de fatigues, nous y passâmes une bien mauvaise nuit. Heureusement l'ouragan se dissipa avant le retour de la lumière. Au lever du soleil, nous montâmes à cheval ; et, après avoir descendu pendant quinze milles, nous entrons dans la ville de Caraman, où nous trouvons un très-bon appartement dans la maison de Codja-Aratoun, négociant arménien. Au douzième mille, nous traversons le Larendah-sou, petite rivière qui coule au nord, au milieu des ruines de Larenda, dont il ne reste qu'une église convertie en mosquée. Ces ruines sont à trois milles environ de Caraman.

La contrée qui s'étend de Kelendry à Caraman, nommée Itchyl par les Turcs, de-

vrait être, avec justesse, appelée une immense forêt de chênes, de hêtres, genevriers et sapins ; elle a pour habitans quelques petites tribus de Turkomans, qui élèvent des chameaux, des chevaux et du bétail noir : ce dernier y est d'une petite espèce ; mais le chameau, très-fort, se distingue par son long poil. Nous n'aperçûmes aucune brebis, mais des troupeaux nombreux de chèvres, qui sont défendus par des mâtins d'une grosseur énorme, et remarquables par la longueur de leur poil, par leur sagacité, leur force et leur férocité. Le revenu que rend la province, au sultan, est modique ; la seule partie florissante du pays se trouve dans le voisinage d'Erminak, dont les habitans portent le turban vert, distinction réservée dans les autres contrées de l'Orient aux descendans du prophète (1). Les che-

(1) Ceux qui se vantent de descendre du prophète s'appellent Chérifs (nobles). Ils jouissent de quelques immunités dans l'empire. Ils se distinguent des autres habitans par leur morgue et leur insolence. Comme on n'exige, de celui qui réclame une origine

mins y sont mauvais, impraticables à l'artillerie, et très-difficiles sous tous les rapports.

Caraman était autrefois capitale d'une branche de la famille Seldjoukyde. Les princes de cette maison, sous le nom de begs ou de sultans de Caramanie, régnèrent plus d'un siècle sur la majeure partie de la Cilicie et de la Cappadoce. Hassan-Beg, le dernier, fut détrôné par Bayazyd (Bajazet) en 1482. Elle a été fondée, dit-on, par Caraman-Oglou, qui employa dans sa construction les matériaux de l'ancienne Larenda. Elle est située dans une vallée spacieuse, qui se rattache à la vaste plaine d'Iconium. Au centre de cette plaine s'élève brusquement la vaste montagne de Karadja-Dâg, dont le pic le dispute en élévation à l'Argich. De même que toutes celles de la

aussi illustre, aucune preuve, on doit bien s'imaginer que leur nombre augmente tous les jours. Ils sont soumis à un chef qui réside à Constantinople. Ceux de chaque ville ont en outre un chef subalterne. (*Note du traducteur.*)

Phrygie, cette plaine qui se déroule à perte de vue comme une vaste mer, n'offre, dans son immense étendue, aucun arbre, ni même un arbrisseau. Quelques parties sont fertiles, d'autres imprégnées de nitre; une bien petite portion est cultivée et habitée. Les déprédations des voleurs et des assassins qui quittent les villes pendant la nuit pour aller piller les caravanes et les voyageurs, rendent les chemins impraticables sans une escorte.

La ville s'élève à l'extrémité méridionale de la plaine, au pied de la haute chaîne du Bedlerin-Dâg, branche du Taurus, et la même que j'avais traversée en venant de Kelendry. Elle occupe, avec ses places et ses jardins, un vaste espace; les maisons en sont assez sales, bâties de boue et de briques cuites au soleil; mais le climat y est sain et les eaux abondantes. Elle était jadis défendue par un château qui tombe actuellement en ruines. La population se compose de trois mille familles turques, turkomanes, arméniennes et grecques. Elle entretient des relations commerciales avec Césarée,

Smyrne et Tarsous, et possède une grande manufacture de toile de coton bleue, qui sert à l'habillement des classes inférieures. On y trouve vingt-deux khâns à l'usage des marchands, un certain nombre de mosquées et six bains publics. Cette ville est à dix-huit heures de marche d'Erekly (Héraclée), à la même distance d'Iconium et d'Erminak, à trente de Nidegh, dont la sépare un pays plat et désert.

La haute montagne de Karadjah-Dâg, qui est à cinq heures de Caraman, projette une branche assez basse au nord-est. Au pied de cette chaîne et à vingt-six milles de la ville, on y aperçoit encore les ruines d'une autre, appelée Maden ou la Mine (1). Je désirais visiter cet endroit, mais il me fut impossible d'engager quelqu'un à m'accompagner, ou même à me louer des chevaux, parce que la terre était couverte de neiges, et qu'elle est l'asile d'une troupe de delhy-baches, qui, renvoyée du service par le pacha de Kogny (Iconium), pillait

(1) Ce nom lui vient d'une mine de cuivre.

les voyageurs et mettait les villages à contribution. Les ruines couvrent, au rapport des habitans, un assez grand espace; et mon hôte, qui les connaissait, ajouta qu'outre les restes d'un grand nombre d'autres édifices, on y remarque les vestiges de cent églises et plusieurs inscriptions grecques. Les Turcs lui donnent quelquefois le nom de Syn-Eglisa ou Mille-Eglises, et elle paraît occuper la position d'un lieu appelé Psibela. Le climat de Caraman, quoique plus froid que celui de Kelendry, est cependant assez doux et tempéré, comparativement aux parties plus méridionales de l'Asie-Mineure. On ne peut se passer de feu le matin et le soir; mais, pendant la journée, les rayons du soleil n'ont pas perdu leur force.

6. — Je dis adieu à Codja-Aratoun le quatrième jour; et, accompagné d'une petite escorte, j'atteignis un endroit appelé Casaba, après avoir fait quatorze milles dans une direction ouest-nord-ouest. Au sortir de la ville, nous laissons le château sur la gauche; et, après avoir traversé le Laren-

dah-sou, nous entrons dans une plaine, les montagnes de Bedlerin restant sur notre gauche. Un mille et demi plus loin, est un petit ruisseau. Au septième, nous rencontrons une troisième rivière plus considérable que les autres Les sources de ces rivières sont dans le Bedlerin; elles coulent ensuite vers le nord, et vont se perdre dans la vaste plaine d'Iconium. Au neuvième mille est situé le village d'Eglisa (sa position répond à celle d'un endroit appelé Saleris), qui paraît remonter à une haute antiquité: on y remarque les restes d'un château placé sur une éminence artificielle. La plaine est sauvage et de couleur blanchâtre; mais les coteaux des collines sont couverts d'arbrisseaux et de vignobles. Nous continuons d'approcher du Chadjy-Baler ou Pic du Bedlerin. Pendant les quatre derniers milles nous en côtoyons la base, puis nous entrons dans Casaba, ville murée, dont la moitié tombe en ruines et a été construite d'une espèce particulière de petites pierres qui ressemblent parfaitement à la brique. Le zabit nous assigna un logement dans une

maison à moitié détruite, dont les fenêtres laissaient pénétrer le jour avec peine, et où nous faillîmes être écrasés par une partie du plancher, qui s'écroula pendant la nuit.

7. — De Casaba à Aly-Bey, la ville la plus prochaine, on compte vingt-huit milles dans une plaine; le Karadja-Dâg nous restait à droite; les montagnes de Bedlerin sur notre gauche, s'éloignaient graduellement. Les chemins sont excellens, leur direction générale est nord-nord-ouest. Nous aperçûmes les ruines de plusieurs villages et fort peu de culture, ou aucune, pour mieux dire. Le pays me parut manquer d'eau, mais l'abondance extraordinaire des pluies rend l'irrigation artificielle inutile. Au vingt-quatrième mille, nous traversons, sur un pont de pierre, la petite rivière de Tcharchamba (elle coule de l'ouest à l'est), qui va se jeter, disent les habitans, dans un lac. Ce chemin passe pour être infesté par les brigands de Maden, mais j'eus le bonheur de n'en rencontrer aucun, et d'arriver sain et sauf à Aly-Bey, où plusieurs Turcs vinrent, selon leur coutume, fumer leur pipe

avec moi. Ils se conduisent toujours avec honnêteté ; mais, à moins qu'on ne leur en témoigne le désir, jamais ils ne vous quittent avant minuit.

Je fis au kyhaya un fort joli présent pour reconnaître ses soins ; et, après une marche de vingt-quatre milles dans une direction nord-ouest, j'arrivai à midi dans la ville de Kogny. Les montagnes de Bedlerin s'étaient retirées à la distance de trente milles sur notre gauche; mais une chaîne de collines basses court parallèlement au chemin, qui s'élargit à mesure qu'on approche de la ville. Un mille et demi au-delà, je traversai un ruisseau qui coule à l'est; au quatrième mille, un autre qui suit la même direction. La plaine était couverte au loin d'Yourouks, qui élèvent des chevaux, et dont on apercevait les tentes sur des collines de forme conique, ressemblant à des tumulus, couverts d'une verdure éternelle, tandis que le reste du pays n'offre qu'une aridité extrême. Au douzième mille, les minarets et les jardins de Kogny commencent à se faire apercevoir, et semblent s'élever

graduellement. En entrant dans la ville, nous suivons un faubourg composé de maisons en terre, lequel peut avoir un mille de long. Nous nous rendons au palais du motsellem, bâtiment vaste, mais irrégulier, presque en ruines, qui s'élève à l'extrémité orientale de la ville. Il nous donna un konak chez le despote des Grecs qui, après quelques difficultés, mit à notre disposition un appartement assez propre, dans une maison inhabitée située auprès des ruines du palais des sultans d'Iconium et sur une éminence où l'on jouit d'un très-beau point de vue sur la ville.

Description d'Iconium. — Départ de cette ville.

Iconium était la capitale de la Lycaonie. Xénophon, et plus tard Cicéron et Strabon (1) en font mention ; mais il ne paraît

(1) Circum ista loca Iconium est oppidum probè conditum, agra feliciora quàm is quem diximus onagros pascere possedit Palemo. — Strabo, vol. II, p. 822.

pas qu'elle ait été une place importante jusqu'à la prise de Nicée par les Croisés en 1099 : ce fut alors que les sultans seldjoukydes de Roum la choisirent pour leur résidence (1). Ces princes relevèrent ses murs et l'embellirent. Ils en furent chassés néanmoins en 1189 par Frédéric-Barberousse, qui l'emporta d'assaut ; mais, après la mort de ce prince, elle redevint la capitale des sultans seldjoukydes ; ils régnèrent avec splendeur jusqu'à l'irruption de Djenghys-Khân et de son petit-fils Holagou, qui renversa le trône de ces monarques. Iconium, sous le nom de Kognia ou Konie, fait partie des états du sultan des Turcs depuis le règne de Bayazyd, qui détruisit entièrement les émirs de Caramanie. Le nombre des mosquées de la ville moderne, leur situation pittoresque, ses colléges et d'autres édifices publics lui donnent un aspect imposant. Ces bâtimens superbes tombent en ruines, pendant que les maisons des habitans offrent un

(1) Les Actes des Apôtres font mention d'Iconium, et elle fut visitée par saint Paul.

mélange de petites huttes construites en briques cuites au soleil, et de misérables chaumières couvertes de roseaux. A l'est et au sud, la ville s'étend sur une plaine bien au-delà des murs, qui ont environ deux milles de circonférence; au nord est la chaîne de Fondhal-Baba (l'ancien *Lycadnum Colles*), dont la hauteur est médiocre, et située immédiatement derrière la ville; à l'ouest, les coteaux sont couverts de jardins et de riantes prairies. Une partie considérable des eaux d'une petite rivière qui coule sur le côté nord-ouest de la ville, en se dirigeant vers le nord-est, est absorbée par l'irrigation des jardins et des campagnes, tandis que le reste va se perdre ou plutôt former un petit lac et un marais à cinq ou six milles au nord de la ville; de chaque côté s'élèvent des montagnes couronnées de neige, à l'exception du côté oriental, où se déroule à perte de vue une plaine immense et plate, comme les déserts de l'Arabie. Les mosquées sont le principal ornement de la ville. On en compte douze grandes, et au-delà d'une

centaine de petites. Celles de sultan Sélim et de Cheykh-Ibrahim, dont la première est construite sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, sont des édifices vastes et magnifiques, admirés par la beauté de leur intérieur; mais il ne me fut pas permis d'y entrer. Les medressès ou colléges y sont aussi en grand nombre, mais une partie sont abandonnés et tombent en ruines. Le seul qui soit habité aujourd'hui est un vaste édifice moderne appelé Capan-Madressé. Les portes de quelques-uns de ces colléges sont d'une beauté singulière; elles sont entièrement de marbre, couvertes de sculptures; la corniche, qui est dans le style moresque, surpasse en délicatesse tout ce que j'ai vu dans ce genre. Mes matinées et mes soirées, pendant mon séjour à Iconium, étaient consacrées à examiner tout ce qui me paraissait digne d'observation. Les murs, d'après l'opinion commune, ont été construits par les sultans seldjoukydes; ils me parurent l'avoir été avec les débris de plusieurs anciens édifices : des colonnes brisées, des chapiteaux, des piédestaux,

des bas-reliefs et autres pièces de sculpture sont entrés dans leur composition.

Ce mur a huit portes carrées; chacune a un nom différent et, est ornée, ainsi que la plupart des tours, d'inscriptions arabes. Le plus grand nombre est d'une exécution parfaite; et les murs en général, mieux construits que ceux de la plupart des villes turques, sont garnis, en quelques endroits, de meurtrières, formées avec des piédestaux de colonnes placés debout à deux ou trois pouces l'un de l'autre. J'aperçus des caractères grecs sur quelques-uns; mais ils se trouvaient à une si grande élévation, que je ne pus les déchiffrer. Une partie considérable du fronton de la porte de Ladik, sur le côté du mur qui regarde le nord, porte une inscription turque : immédiatement au-dessous est fixé, dans le mur, un superbe bas-relief avec une statue colossale d'Hercule. Le style et l'exécution du premier égalent ou surpassent peut-être même tout ce que j'avais vu jusqu'alors dans mes voyages. Ce bas-relief a neuf pieds de long, et contient dix figures d'environ dix-huit pouces de haut. Un prince

romain est assis sur un siége, la draperie de sa toge tombe avec élégance et lui couvre le corps; il reçoit une boule, symbole du monde. Un autre personnage, dont la robe est flottante, est accompagné de trois soldats romains. Les autres figures sont debout, et quelques-unes très-mutilées: les Turcs les ont restaurées en y ajoutant quelques jambes et des bras. Le style lourd, l'exécution grossière de ces parties rapportées forment un contraste frappant avec la symétrie délicate qui caractérise les autres parties de ce beau morceau. La statue d'Hercule n'a plus de tête ni de bras: les Turcs ont cherché à restituer ces derniers, mais ceux qu'ils y ont adaptés sont encore plus mauvais que les jambes du bas-relief. Ces sculptures sont placées sur la façade de la tour qui forme la porte; on ne les aperçoit que lorsqu'on tourne à gauche en sortant de la ville. On remarque encore plusieurs bas-reliefs placés dans différentes parties de la tour, entre autres la figure disproportionnée d'un monstre hideux et celle d'un guerrier armé de son casque, d'où

sort une banderolle pareille à celle qu'on voit sur les figures de Persépolis et de Takht-Roustèm.

Pendant que j'étais occupé à examiner ces bas-reliefs, un Turc, à démarche grave, à ventre énorme, et suivi d'un chariot élevé, s'avança doucement vers moi, accompagné d'un domestique qui portait sa pipe. Ses vêtemens consistaient en un kaouk (longue robe jaune), en un pantalon d'écarlate, un schâll d'Angora; tout, dans sa mise, annonçait un homme d'un rang distingué. Il me demanda qui j'étais, d'où je venais, où j'allais, et pour quelle raison je regardais avec tant d'attention les figures sculptées sur ce mur. Lorsque j'eus répondu à ses diverses questions, il s'assit sur un bloc de pierre, et m'invita à fumer une pipe avec lui : il m'offrit en même temps du tabac qu'il portait dans sa bourse, faite de soie verte richement brodée d'or. Il me dit que sa famille était jadis toute puissante à Iconium, mais que depuis quelques années le pouvoir des Osmanlis s'était éclipsé en partie. Je crains bien, ajouta-t-il, que la prophétie

qui annonce la destruction de leur puissance n'ait son effet. Quand il eut fini sa pipe, il se leva, me souhaita le bonsoir et continua, avec la même gravité, sa promenade autour des murailles.

Au-dessus de la porte d'Aiash, j'aperçus un bas-relief de marbre, représentant un lion accroupi; et, dans une rue voisine, une statue en marbre de cet animal. La statue est placée à l'entrée d'une ouverture qui conduit à une longue suite d'appartemens souterrains voûtés en pierres, et qui me parurent avoir appartenu à quelque antique édifice.

Au milieu de la ville est une petite éminence d'environ trois quarts de mille de circuit, laquelle me parut avoir été fortifiée, et portait sans doute l'ancien château d'Iconium. Les fondemens cintrés d'un édifice couronnent son sommet, et c'est là, disent les habitans, qu'était le palais des sultans seldjoukydes.

La population de cette ville s'élève, dit-on, à trente milles ames; la majeure partie est turque, et les chrétiens y sont en petit

nombre. On y compte quatre bains publics, deux églises et sept khâns pour la commodité des négocians ; mais il ne s'y fait que peu ou même point de commerce, et la plus grande partie du territoire adjacent est en friche. Iconium fut jadis la capitale d'un gouvernement étendu et le siége d'un pacha puissant, lequel entretenait une force militaire imposante pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité publique, ainsi que pour la défense du territoire. Mais déjà il n'existe plus, et présente partout aux yeux une scène de désolation et de ruines.

Une poignée d'hommes suffirait à la conquête de l'Asie-Mineure, et cette province pourrait être conservée avec la même facilité, malgré tous les efforts du grand-seigneur. Les divers pachas se trouvent à une distance considérable les uns des autres ; et, lors même qu'ils seraient unis, le pays épuisé d'hommes et d'argent, le défaut de bonne artillerie et de tout moyen d'équiper une armée, les mettraient dans l'impossibilité de résister à leurs ennemis. Le climat est doux et sain ; le sol assez fertile pour pro-

duire du blé en abondance. La contrée est libre de tout obstacle, et très-propre aux mouvemens de la cavalerie. Pendant neuf mois de l'année le fourrage y est très-abondant. Les Turcs ne sont pas une nation sauvage, ils traitent leurs esclaves et leurs prisonniers avec une humanité inconnue à plusieurs nations civilisées de l'Europe. Ce n'est point d'ailleurs aux dispositions et aux mœurs des habitans qu'on doit attribuer l'état misérable du territoire turc, mais c'est à l'incapacité du gouvernement, c'est au peu de sécurité pour les propriétés particulières, et au mépris pour tous les principes d'économie politique. Les Turcs sont peut-être aussi braves qu'ils l'ont jamais été; mais, quant à la tactique et à la connaissance de l'art de la guerre, ils sont restés bien au-dessous des nations européennes leurs voisines. Iconium est située au 27° 56′ de lat. nord, résultat de deux observations au méridien faites dans cette ville.

Je partis pour Ladik (l'ancienne *Laodicea Combusta*) dans la matinée du 12, et je dirigeai ma course au nord-est, dans une

plaine au pied des montagnes qui la bordent à l'ouest. Au septième mille, nous avions un lac, ou plutôt un marais (il est à sec pendant l'été) à quatre milles de distance sur notre droite. Au dixième, nous prîmes plus à gauche, et continuâmes à nous avancer presque directement au nord. Au quinzième nous arrivons à un khân et à un village qui sont en ruines. Nous nous dirigeons alors presque au nord-ouest, et faisons le reste du chemin, jusqu'à Ladik, dans un pays désert, inhabité et hérissé de montagnes. Ladik, d'après mon estime, est à trente milles de Kanig.

Cette ville est bâtie en terre, et contient quatre ou cinq cents habitans; elle est située au pied d'une chaîne de collines, dans une petite vallée qui, vers le nord, s'ouvre sur une plaine immense. On ne voit plus aucun vestige de l'ancienne Laodicée, à l'exception de quelques fragmens de colonnes de marbre, et un petit nombre de piédestaux, de chapiteaux, dont les Turcs ont fait des sarcophages. Une chaîne élevée de mon-

tagnes qu'on aperçoit à quelque distance, au sud de la ville, séparait autrefois la Phrygie de l'Isaurie, et me parut être la prolongation du mont Bedlerin.

Le 13, nous montâmes à cheval au lever du soleil, et à midi nous arrivons à Eilgoun, après avoir fait vingt-huit milles, à mon estime, et neuf heures de chemin, à celle des Turcs. Au sortir de Ladik, nous nous dirigeons au nord-ouest, deux petits lacs nous restant à droite, dans la plaine. Au dixième, nous traversons le casaban florissant de Kadyn-Khân; et, du sommet d'une éminence, seize milles au-delà, nous apercevons la ville d'Eilgoun dans le nord-ouest-ouest, à neuf ou dix milles de distance, à vol d'oiseau. Nous descendons ici, des hauteurs, dans une plaine qui nous restait à droite. Au vingt-troisième, nous traversons l'Eilgoun-Sou, rivière assez peu considérable qui coule à l'est, et va se jeter dans les lacs de Ladik. La ville, qui est florissante, bien fournie de fruits et de provisions, répond à la description que fait Xénophon de

Tyriæum (1), où le jeune Cyrus passa son armée en revue en présence de la reine de Cilicie. L'historien grec dit que Tiriæum était située dans une plaine à vingt parasanges d'Iconium. L'armée des Grecs fit cette route en trois jours, distance qui correspond parfaitement à celle qui se trouve entre Iconium et Eilgoun, en évaluant le parasange à trois milles.

14. — A un mille d'Eilgoun, je descendis les montagnes vers l'ouest; à notre droite était un petit lac : il en est de celui-ci comme de tous ceux du pays, il est impossible d'en approcher à cause de la qualité marécageuse de ses bords. Jusqu'à Alty-Khân, petite ville à trois milles d'Eilgoun, la contrée est montagneuse et offre d'abondans pâturages aux nombreux troupeaux de brebis et au gros bétail. Quand on quitte Alty-Khân, dont la situation sur les bords d'une petite rivière est pittoresque, le pays devient plus ouvert ; et, avant d'atteindre

(1) Selon M. d'Anville, elle occupe l'emplacement de Philomenium.

Ak-Chyr, on traverse trois petits courans d'eau, la plupart sont des torrens descendus des montagnes (ils sont à sec pendant l'été), qui vont se jeter dans deux lacs, ou plutôt qui en forment deux, au milieu d'une plaine dans le nord de la ville. A mon estime, la distance d'Eilgoun à Ak-Chyr est de trente milles : la direction générale de la route est ouest-nord-ouest. L'état du pays me parut beaucoup meilleur que celui des provinces de l'Asie-Mineure que j'eusse encore visitées.

Ak-Chyr (la ville Blanche) répond à la position de Thymbrium (1), que visita le jeune Cyrus, et qui, selon Xénophon, est à dix parasanges de Tyriæum. Sa situation sur les confins de la Pisidie, dont elle devint la métropole, lui fit donner le non d'*Antiochia ad Pisidiam* (2). Les annales turques

(1) C'est à une fontaine dans les environs de Thymbrium, que Mydas fut changé en satyre pour avoir mêlé de l'eau dans son vin.

(2) Cùm enim Antiochiam Pisidiæ conterminam haberet, et usque ad Apolloniadem Apamææ cibato confinem, ac quædam ad montium latus pertinentia,

font souvent mention de cette ville, comme étant le lieu où Bayazyd fut confiné par Tymour, et où mourut ce prince. Elle est située au pied de cette chaîne élevée que j'ai indiquée ci-dessus, comme formant la limite entre la Phrygie, l'Isaurie et la Pisidie. D'innombrables torrens descendus des montagnes en lavent les rues, et l'on y ressent pendant tout l'hiver un vent glacial. La ville renferme, dit-on, quinze cents maisons. Dans le voisinage se trouvent plusieurs beaux jardins; mais son principal ornement consiste dans une mosquée superbe, et un collége consacré à la mémoire de Bayazyd. Je désirais beaucoup faire une observation astronomique dans cette ville, mais j'en fus empêché par la pluie, qui ne cessa de tomber tout le temps que j'y demeurai; et, pendant la route de Ak-Chyr à Brouse, je n'ai pas aperçu, je crois, trois fois le soleil. A

necnon Lycaoniam, conatus est excindere, qui à Tauro in istam regionem quæ Phrygiæ erat ac Ciliciæ, excursiones excitabant. Itaque multa capit castella, nunquàm ante expugnata, de quibus etiam Cremna fuit. — Strabo, Vol. II, p. 133.

mon départ d'Iconium, le froid était devenu plus piquant, et la terre était couverte d'une épaisse couche de neige tombée récemment.

16. — Je quittai Ak-Chyr dans la matinée ; je déjeûnai à Ketchlouk, ville entourée de jardins, de la grandeur d'Eilgoun; elle remplace sans doute celle que visita Cyrus dans la plaine du Caïstre, où il rencontra la reine de Cilicie, et qui, au rapport de Xénophon, est à dix parasanges de Thymbrium. Je compte dix-sept milles dans une direction nord-ouest-ouest ; le chemin que nous suivions côtoie le pied de la grande chaîne; un lac reste sur la droite, à quatre milles du chemin : ce lac en occupe toute la longueur, depuis Ak-Chyr jusqu'à Ketchlouk ; il est borné, au nord, par une chaîne de hauteurs couvertes de roseaux, que les habitans viennent couper pour la toiture de leurs maisons. Nous traversons plusieurs ruisseaux qui, sortis des montagnes, vont se perdre dans le lac après avoir arrosé, dans leur course, les champs et les jardins de la plaine. Il plut pendant toute la matinée, mais, vers trois heures de l'après-midi, le

temps s'étant éclairci, je fis seller les chevaux pour arriver à Baloudyn pendant la nuit; mais à peine étions-nous sortis de Ketchlouk, que la pluie recommença et tomba toute la nuit par torrens. Nous faisons neuf milles en côtoyant le pied des montagnes, dans une direction nord-ouest-ouest, puis nous tournons au nord pour traverser la plaine, qui n'était qu'une vaste flaque d'eau si profonde, que l'eau atteignait le ventre des chevaux. Trempés jusqu'aux os, et surpris par la pluie, nous étions encore en danger de perdre le chemin; mais heureusement les lumières de Baloudyn nous servirent de guides, et, après avoir traversé l'Akar-Sou sur un pont, nous entrons dans la ville vers les dix heures du soir, excédés de fatigue et transis de froid. A notre arrivée, on nous introduisit dans un magnifique appartement turc, garni de coussins superbes et éclairé par un feu énorme à l'une des extrémités. Nous fûmes redevables de cet avantage au sourâdjy qui, au lieu de se rendre sur-le-champ à la poste, nous avait

conduits à la maison d'un des plus riches habitans de la ville.

Baloudyn, qui répond à la *Dinia* des Romains, est une ville tortueuse, située au pied d'une chaîne de montagnes, et dans la partie septentrionale d'une vaste plaine. On y trouve cinq mosquées, le tombeau d'un saint, et plusieurs belles maisons.

17. — A onze heures je fis mes adieux à mon hôte; et, la pluie ayant cessé, je partis pour Afioum-Kara-Hissar, qui est à dix-heures ou trente-un milles ouest-nord-ouest de Baloudyn. Le chemin était excellent, même après une pluie aussi abondante; il traverse la plaine, qui est bornée au nord et au sud par des hauteurs. Au 12e mille, nous passons le village de Sermina, où se trouvent quelques vestiges d'antiquité, tels que des débris de colonnes de porphyre avec leurs chapiteaux et les piédestaux. Un mille avant d'entrer dans Afioum-Kara-Hissar, nous traversons une seconde fois l'Akar-Sou, rivière lente et profonde, mais qui n'a pas plus de dix pas de large, et, coulant à l'est,

va se perdre dans le lac Eberdy, auprès d'Ak-Chyr. La chaîne élevée du Kalder-Dâg, sur notre gauche, se dirigeait vers le sud ; puis, remontant brusquement au nord, forme la limite occidentale de la vaste plaine qui, d'Afioum-Kara-Hissar, s'étend par-delà Ak-Chyr. Je logeai dans la maison d'un marchand grec, grand cultivateur d'opium. J'y éprouvai de nouvelles atteintes de ma fièvre, causées sans doute par la pluie froide à laquelle j'avais été exposé la nuit précédente.

Selon d'Anville, Afioum-Kara-Hissar, littéralement le Château-Noir de l'Opium, représente l'*Apamea* des Grecs et des Romains, ville élevée sur l'emplacement, ou du moins tout auprès de l'emplacement d'une autre plus ancienne, appelée *Celœne* (1). Cette opinion est, je pense, erronée, puisque Xénophon dit expressément que le Méandre et le Marsyas traversaient cette

(1) Ce nom paraît avoir été changé par Antiochus, qui lui donna celui d'Apamée en l'honneur de sa mère.

ville, tandis qu'on ne trouve ni l'un ni l'autre à Afioum-Kara-Hissar. Il y a cependant, à sept milles au sud de cette dernière, un village caché dans les bois, bâti, dit-on, sur les ruines d'une ancienne ville, non loin des sources du Méandre, d'après les renseignemens que je me suis procurés. Xénophon dit que ce fleuve avait sa source dans l'endroit même où Xerxès bâtit un palais après sa fuite du territoire grec; il traversait la ville et un vaste parc de bêtes fauves, tandis que la seule rivière qui arrose Afioum-Kara-Hissar est l'Akar-Sou, qui coule dans une direction contraire à celle du Méandre. Rien ne peut faire douter que cette ville n'ait été une station importante avant la chute de l'empire grec. Elle possède une forte citadelle, comme Apamée et Celæne; plusieurs petits ruisseaux qui ont leurs sources dans les montagnes, derrière la ville, en lavent les rues; au-delà se déploie une immense plaine très-propre à la chasse, et qu'arrose les cours sinueux de la rivière Akar. Les annales turques en font mention comme ayant été fondée par Ala-

din, un des sultans seldjoukydes. Elle était le patrimoine d'Othmân, fondateur de l'empire turc, et elle a depuis toujours fait partie des états du grand-seigneur.

La grande chaîne du Kalder-Dâg s'arrête à cet endroit; puis, tournant au nord, elle forme un demi-cercle, au centre duquel s'élève un rocher haut et perpendiculaire, dont le sommet est fortifié. Autour de la base méridionale de ce rocher, et sur l'escarpement des montagnes adjacentes, s'élève la ville, qui regarde la plaine du côté de l'est; elle renferme douze mille familles, dont quatre cents arméniennes, et cent cinquante grecques. Pour une ville turque, elle est assez bien bâtie, mais les rues en sont excessivement étroites, et dans quelques endroits très-rudes à monter. On y compte douze mosquées avec leurs minarets (l'une d'elles est un beau morceau d'architecture), et un plus grand nombre de petites; cinq bains, six khâns et deux chapelles arméniennes. Ces deux dernières sont très-anciennes et tombent en ruines; mais on ne peut les réparer sans un firmân spécial de

la Porte, que le pacha refuse si on ne lui paie une grosse somme d'argent. Ce gouverneur, qui ne l'est que depuis six mois, se rend coupable, chaque jour, de mille injustices; il lève des avanies (1) sur tous les particuliers riches, et les fait mettre à la torture pour les forcer à découvrir où est leur argent. La personne chez qui je logeais, après trois mois de prison, s'était vue forcée de payer vingt bourses ou dix mille piastres. Pour l'indemniser, le pacha l'éleva au rang de chef des Arméniens, vain titre sur lequel repose une responsabilité terrible. Afioum-Kara-Hissar est fameuse par sa manufacture de feutres noirs, aussi bien que par la grande quantité d'opium qu'elle fabrique avec les pavots qui croissent sur son territoire. Une personne qui fait un grand commerce de ce narcotique, me dit que le produit annuel est de dix mille oques ou trente mille livres d'Angleterre,

(1) On appelle avanies, dans l'Orient, les sommes d'argent que les pachas ou gouverneurs extorquent aux habitans. (*Note du traducteur.*)

qui est acheté en totalité par les négocians de Smyrne. Dans les années favorables, la récolte s'élève à trente mille oques ; mais si au contraire l'hiver est rude, on n'en fait que cinq mille.

La famine s'étant fait sentir quelque temps dans la ville, cinq boulangers eurent seuls la permission de vendre du pain, encore furent-ils obligés d'acheter la farine du pacha, qui, l'ayant fait venir de très-loin, tirait un grand profit de ce monopole criminel. La famine avait pour cause la circonstance que voici : Les cultivateurs des céréales ayant vu que les propriétaires des terres ensemencées en pavots avaient gagné de grandes sommes l'année précédente, s'imaginèrent qu'ils allaient faire leur fortune en en semant au lieu de blé et d'orge ; mais cette fausse démarche eut les suites qu'ils auraient dû en attendre. La quantité d'opium fut si grande, que les petits marchands ne purent le vendre, et, au lieu de faire leur fortune, se ruinèrent eux-mêmes, et firent mourir de faim leurs voisins.

Malgré la famine, le brave homme qui me donnait l'hospitalité ne me parut manquer de rien; et, quoique nous ne fussions que nous deux seuls à table, on servait au dîner plus de dix plats. On apportait tous les jours le poisson du lac Eberdy, auprès d'Ak-Chyr, et il me dit posséder plus de vingt mille brebis et chèvres en différens endroits de la province. Il est riche, mais il n'ose s'avouer tel, de peur d'exciter la cupidité de ses maîtres.

On voit, dans une des églises, un bloc de marbre d'environ cinq pieds de longueur, pour lequel les Arméniens ont une certaine vénération. Il a été apporté du village de Sermina, et on remarque sur la surface quelques sculptures antiques grossièrement exécutées. Le premier des trois compartimens porte deux figures, leur main droite appuyée sur la poitrine; et dans celui du milieu sont trois figures, dont la proportion est plus grande, et qui ressemblent à quelques-unes de celles qu'on voit à Persepolis. Le compartiment inférieur porte en relief deux boules; au sommet est une ins-

cription, et une autre au-dessus des figures principales.

Sept milles environ à l'ouest de Kara-Hissar, qu'une observation astronomique m'a fait placer au 38° 3′ nord, est un monastère singulier, formé de plusieurs excavations pratiquées dans le rocher, et qui consiste en trois chambres souterraines habitées par plusieurs moines. Le pays qui s'étend vers le golfe de Makri est couvert, au rapport des habitans, des ruines de plusieurs villes anciennes; et si je n'en avais été empêché par mon indisposition, j'avais le projet de parcourir les provinces que n'ont point eu l'occaison de visiter Chandler et Pococke. Mais j'éprouvai de si cruelles atteintes de ma fièvre pendant mon séjour dans cette ville, que je brûlais d'arriver à Constantinople pour y trouver quelque remède à mes maux. Je partis donc de Kutaièh le 23, et couchai la première nuit à un petit village appelé Egar, dix-huit milles au nord-nord-ouest d'Afioum-Kara-Hissar. Je traversai trois fois l'Akar dans la plaine, d'abord immédiatement au sortir de la ville,

puis aux troisième et huitième milles. Au onzième, on le voit venir du nord-ouest, au travers d'une chaîne de hauteurs où j'avais pénétré en quittant le plat pays vers le neuvième. Les villageois vinrent, dans la soirée, fumer la pipe avec moi; ils se plaignirent tous de la tyrannie du pacha, et ajoutèrent que leur intention était d'abandonner tous ensemble leurs habitations au printemps, et d'émigrer dans une autre province.

23. — Nous dirigeons notre course au nord-nord-ouest, dans un pays désert, inculte et montueux, et, à la fin du vingt-huitième mille, nous passons la nuit dans un village en ruines, appelé Towler. Nous éprouvâmes une très-grande difficulté pour nous procurer l'orge nécessaire à nos montures.

Au septième, nous atteignons un village nommé Osman; au quatorzième, celui de Tatar-Mohammed, à un mille du chemin, sur la droite; et au quinzième, celui d'Altoun-Tâch, ou la Pierre dorée, situé dans une vallée à deux milles de la route, sur la

gauche. Dans les provinces méridionales de l'Asie-Mineure, de même que dans l'Arabie, la toiture des maisons est plate, couverte d'une couche de mortier mêlé avec de la paille, et entourée d'un petit parapet; mais dans la partie que nous parcourions alors, le toit est formé de roseaux et de branches de pins, et la quantité prodigieuse de neiges qui tombent pendant l'hiver force de les construire en pente. On apporte les roseaux d'un petit lac, quatre milles environ à l'ouest de Towler.

27. — Nous étions à dix-neuf milles de Towler, sur le chemin de Kutaièh; nous continuons de nous diriger au nord-nord-ouest, et nous entrons dans la ville au moment où des enfans, du haut des minarets, appelaient le peuple à la prière. La route traverse un pays montagneux, entremêlé de forêts de chênes rabougris, de petits sapins et de genevriers. Au premier mille, nous descendons dans la vallée du Poursac, l'ancien Thymbris, torrent impétueux qui a une vingtaine de pieds de large, et dont la source se trouve dans une haute montagne

de même nom, immédiatement derrière Kutaièh. Depuis le pont sur lequel je le passai, il parcourt sept milles de pays dans une gorge étroite; puis, tournant au nord-ouest, il arrose la plaine de Kutaièh, sept ou huit milles à l'est de la ville. Les eaux du Poursac passent pour être extrêmement saines. Une couche épaisse de neige couvrait la terre, le thermomètre marquait 30 (5 ½), et cependant les eaux de cette rivière étaient aussi chaudes que celles du Tigre sous le climat brûlant de l'Arabie. Après avoir traversé la rivière qui, comme je l'ai dit plus haut, arrose la plaine de Eski-Chehr, nous gravissons l'escarpement du Poursac-Dâg, qui borne au sud la plaine de Kutaièh, et au quinzième mille nous descendons dans la plaine. A une grande distance, sur la droite, on aperçoit une chaîne élevée de montagnes qui court du nord au sud; mais la disposition du pays, composée d'une masse immense de montagnes, empêche qu'on en distingue les différentes branches. Néanmoins, depuis notre départ d'Iconium, les chemins sont excellens, et, avec une

légère dépense, on parviendrait à les rendre praticables pour toute espèce de voitures.

Mon hôte d'Afioum-Kara-Hissar m'avait donné une lettre de recommandation pour son correspondant, riche négociant de Kutaièh ; mais celui-ci n'avait point le caractère hospitalier de son ami; aussi m'engagea-t-il à aller loger au khân. J'y louai deux petites chambres, l'une pour moi, la seconde pour mes domestiques.

Kutaièh, l'ancien *Cotyœum*, est la capitale de l'Anatolie ; et, malgré la diminution de la population, elle renferme encore cinquante à soixante mille ames, dont dix mille Arméniens et cinq mille Grecs. Les premiers vivent dans l'abondance, et sont riches pour la plupart; les seconds, au contraire, plongés dans la misère. J'ai déjà eu occasion de faire la même observation dans la plupart des villes turques, et on peut facilement en rendre compte. Les Arméniens, presque tous livrés aux spéculations commerciales, forment une classe paisible; jamais on ne les voit entrer dans les complots contre le gouvernement ; aussi jamais ne

sont-ils sujets aux soupçons. Les Grecs, au contraire, sont une race turbulente, toujours prêts à fomenter des révoltes, à mener des conspirations; et leur nombre a toujours forcé la politique du grand-seigneur à les tenir dans la sujétion la plus sévère. Ils ont aussi le caractère plus belliqueux que les Arméniens : très-souvent il m'est arrivé, en traversant le territoire d'un chef rebelle, d'être escorté par une troupe de cavaliers grecs, mais jamais par des Arméniens, auxquels un proverbe donne l'épithète de lâches.

La ville de Kutaièh est située partie au pied du Poursac-Dâg, partie sur l'escarpement de cette chaîne de montagnes; elles forment un cercle qui renferme une plaine fertile, ou plutôt une vallée au sud. Au sommet de l'une des moins élevées, se trouvent les ruines du château, qui occupe l'emplacement de Cotyæum, et qui, dans l'antiquité, a dû être une place très-forte. La ville couvre une vaste étendue de terrain, et les maisons vastes et bien garnies de meubles sont construites sur le modèle de celles de Stam-

boul (1), et avec les mêmes matériaux; les rues en sont roides, mais embellies d'un grand nombre de jolies fontaines, dont l'eau vient des montagnes par des aqueducs souterrains. On y compte trente hammams ou bains publics, cinquante mosquées, dont vingt ont des minarets en pierre; quatre églises arméniennes et une grecque, et vingt khâns. Ces derniers sont vastes, mais l'architecture en est lourde; le sommet est garni d'un grand nombre de petites fenêtres par où le jour pénètre dans les petites chambres nombreuses pratiquées dans l'intérieur : la forme en est carrée; au centre est une cour, et une rampe en bois conduit aux différens appartemens. Le dénuement de ces khâns est d'ailleurs extrême; un voyageur doit se pourvoir de tout ce dont

(1) Ou Constantinople. Le mot Istamboul ou Stamboul est la corruption de trois mots grecs: *εἰς τὴν πόλιν*. Lorsque les Turcs envahirent les environs de Constantinople, ils entendaient les paysans grecs dire : *εἰς τὴν πόλιν*, allons à la ville. Ils prirent ces trois mots pour le nom de Constantinople, et l'ont conservé. (*Note du traducteur.*)

il peut avoir besoin, parce que les Grecs attachés à l'établissement ne rendent aucun service. Je payai, pour le loyer de chacune de mes chambres, une piastre par jour; et, lorsque je quittai le khân, je fis un petit présent au kaouâdjy ou cafetier. Dans une promenade autour des murs de la ville, je vis plusieurs inscriptions grecques, mais la défiance des Turcs m'empêcha d'en copier aucune.

Le 2 mars, dans la matinée, je partis pour Brouze, quoique la neige couvrît encore les campagnes. A cinq milles de la ville et à l'extrémité occidentale de la vallée, nous traversons une petite rivière qui coule à l'est (je soupçonne que c'est l'ancien Bathys), et nous commençons à escalader les montagnes en nous dirigeant au nord. Au neuvième mille se trouve le village de Girvan, et au onzième celui de Sydekoe : le froid et la neige me forcèrent de passer la nuit dans une maison en ruines. Ce fut là que le propriétaire des chevaux que j'avois loués, voulant tirer avantage de ma situation, demanda une somme bien supérieure

à celle dont nous étions convenus, en nous menaçant de les reprendre et de les emmener si nous ne satisfaisions à sa demande. Je lui répondis qu'il était parfaitement libre de s'en retourner si cela lui convenait ; mais il jugea plus avantageux pour lui de rester avec nous, et nous continuâmes notre route vers Tchoukourdjy, qui en est à vingt-quatre milles, dans une direction nord-ouest-ouest. A la fin des premiers trois milles et demi, nous atteignons le village de Sydemort ; au dixième, le pays devient boisé, les pentes de la montagne sont couvertes de pins, de hêtres et de sapins communs : au vingt-deuxième, nous traversons à gué un torrent rapide, puis nous descendons dans un terrain creux, où se trouve le village de Tchoukourdjy, construit en bois, revêtu de plâtre comme les chaumières de la Suède.

Depuis notre départ de Kutaièh, nous n'avions pas cessé de monter ; la température devient de plus en plus froide, à mesure qu'on approche du mont Olympe, dont le pic neigeux s'élançait dans les airs devant nous, et semblait se cacher dans une

brume épaisse ; c'est ce qui lui fait donner par les Turcs le nom de Domân - Dâg (la Montagne de Fumée). Au milieu des personnes dans la compagnie desquelles nous voyagions, j'aperçus un marchand juif de Kutaièh ; après avoir donné à son Tartar le double de la somme convenue, il en était encore traité avec le plus profond mépris. Il était placé dans la partie la plus basse de la chambre, à une grande distance du feu, et il ne recevait le café que lorsque tout le monde était servi. Il avait pour partage le plus mauvais cheval de la troupe; mais s'il lui arrivait par malheur d'en avoir un plus beau que celui du Tartar, celui-ci, sans cérémonie, le faisait descendre et changeait avec lui au milieu du chemin ; il supportait, sans laisser échapper la moindre plainte, toutes ces avanies. Ce pauvre juif, qui était souvent obligé de suivre le Tartar au grand galop, eut plus d'une fois le désagrément de tomber dans la boue.

4. — Il tomba une grande quantité de neige pendant la matinée, et tout le monde nous conseilla de différer notre départ; mais

nous persistâmes à nous mettre en route. A peine avions-nous fait un quart de mille, que la neige tomba en si grande abondance, qu'elle nous fit perdre notre chemin pendant quelques instans ; et, après quelques accidens divers, nous gagnâmes, avec beaucoup de difficultés, le village de Turba, qui n'est qu'à quatre milles de l'endroit d'où nous étions partis trois heures auparavant. Turba est l'un des cinq hameaux situés dans une riante vallée, sur les bords d'une petite rivière, au pied des défilés du mont Olympe. Les habitans de ces villages sont exempts de tout tribut, à condition de protéger les voyageurs qui traversent la montagne, et de leur servir de guides. Jamais aucun voyageur n'a péri dans les neiges. De même que les religieux du mont Saint-Bernard, ils ont une espèce de chiens limiers accoutumés à découvrir par l'odorat ceux des malheureux qui se sont égarés. Ils nous retinrent deux jours parmi eux, à cause de l'épaisseur de la neige; mais, plusieurs voyageurs se trouvant réunis, je résolus, le troisième jour, de tenter le passage

des montagnes ; je louai vingt villageois armés chacun d'un long bâton pour marcher en avant et éclairer la route. L'épaisseur de la neige avait fait disparaître tous les chemins, et les hauteurs se trouvaient pleines de trous et de profonds ravins. Nous continuons, pendant deux heures, à monter avec une extrême difficulté, l'épaisseur de la neige augmentant à mesure que nous approchions du sommet. Les guides marchaient devant et sur les côtés, en sondant, de sorte que les chevaux avançaient doucement dans les chemins qu'on leur frayait ainsi. Heureusement le ciel resta toujours pur ; dans le cas contraire, je doute que nous eussions pu trouver notre chemin. Au sommet, les chevaux enfoncèrent à chaque pas jusqu'au ventre. Malgré les plus violens efforts pour se débarrasser, plusieurs se trouvèrent dans des endroits où la neige était si profonde, que les guides furent obligés de l'écarter et de les tirer du goufre. Un malheureux Arménien qui conduisait quatre ou cinq mulets chargés de marchandises, fut forcé d'abandonner ses ballots.

Les animaux étaient tellement épuisés, qu'ils furent hors d'état de retourner sur leurs pas pour les chercher ; et s'il fût resté dans ce lieu pour garder ses marchandises, il y eût inévitablement péri. A la fin de la troisième heure, nous commençons à descendre, mais toujours avec la même difficulté. Accablés de fatigues, glacés par le froid, nous arrivons, à la septième heure, au village de Delach, situé au pied des montagnes. La direction de la route, autant que j'ai pu le remarquer, est nord-ouest. Les montagnes sont couvertes de pins superbes, de hètres, de chênes nains, de lauriers, de frênes, de coudriers et de plusieurs autres arbustes toujours verts. Un Turc rongé par l'avarice, qui retournait de Kutaièh à Brouze, n'avait pas loué un nombre suffisant de guides; et, ayant saisi l'occasion, il suivait nos traces. Mes guides, auxquels il refusa obstinément une rétribution de quelques paras, ne voulurent pas le punir avant d'être arrivé au sommet, dans l'endroit le plus dangereux; alors ils se placèrent des deux côtés du chemin, et, d'un ton péremptoire, lui ordonnèrent

de marcher devant. Il refusa ; mais le jeune homme qui m'avait loué mes chevaux lui appuya sa carabine sur l'estomac, et le menaça de le tuer s'il n'y obtempérait sur-le-champ : il piqua donc son cheval, mais il n'eut pas fait vingt pas, que l'animal s'enfonça jusqu'aux oreilles dans la neige ; et, en cherchant à sortir du goufre, il renversa l'imprudent cavalier, qui resta pendant quelques minutes à moitié enterré. Les guides accoururent alors à son secours, et, après quelque résistance, il consentit à ouvrir sa bourse et à leur faire un présent de cinq piastres. Dans les environs de Delach, nous traversons deux petites rivières qui ont leurs sources dans les montagnes, et coulent au nord, dans la plaine de Yeni-Goul. Nous nous arrêtons à Delach pour faire rafraîchir nos chevaux ; puis faisons trois milles pour descendre dans la vallée de Yoni-Goul. Au troisième, on aperçoit le village de Hamâmli sur la gauche. Au cinquième, nous passons sur un pont de la rivière Hôrsui, qui coule à l'ouest à travers la plaine de Yeni-Goul; le village d'Aly-Bey, à droite, sur la lisière

du chemin, et celui de Dederin à deux milles sur notre gauche, au pied des montagnes. Au septième, on trouve une autre rivière de la même grandeur que la première, qui court au nord-est, et qui se joint à l'autre non loin de la ville d'Yeni-Goul (le nouveau lac), où nous entrons au neuvième mille. Cette ville est au nord-ouest-nord de Delach : j'allai loger au khân; et, malgre l'inclémence de la saison, on me plaça dans un appartement rempli de trous, qui laissaient pénétrer de toutes parts un vent glacial. Ce fut en vain que je cherchai à me réchauffer au moyen d'un grand feu et en buvant du café très-chaud; toutes ces précautions ne m'empêchèrent pas d'avoir un violent accès de fièvre pendant la nuit.

7. — Yeni-Goul est un de ces endroits à qui les Turcs donnent le nom de casaban; cette dénomination est affectée à toute réunion de maisons trop nombreuse pour constituer un village, mais qui ne l'est pas assez pour être élevé au rang de ville. Il est situé au centre d'une vallée riche et bien boisée; elle a seize milles de long sur cinq de large,

bornée au sud par le mont Olympe, au nord par une chaîne de hauteurs. Ce village est bâti sur les bords du Gallus, appelé Yeni-Sou, et dans le voisinage d'une espèce de lac ou marais, qui lui donne son nom. Elle portait autrefois celui de Modra, et c'est le Gallus qui forme le lac par l'expansion de ses eaux dans un creux de la plaine qu'il traverse. Yeni-Goul est à huit heures de marche de Nicée et à la même distance de Brouze. En dépit de ma fièvre, je montai à cheval vers les onze heures du matin; et, à l'extrémité nord-ouest de la ville, je traversai le Gallus, rivière aussi profonde que rapide, grossie par les torrens descendus des montagnes. Dans le court espace de quatre milles, à l'extrémité occidentale de la plaine, je ne traversai pas moins de quatre rivières rapides, qui toutes viennent du mont Olympe, et, coulant au nord-est, vont se jeter dans le Gallus. Au troisième mille est le village de Hamsa-Bey, à un demi-mille du chemin, sur la droite. A la fin du cinquième, nous pénétrâmes dans un défilé; à gauche s'élève, dans les airs, le pic gigantesque de l'Olympe, environné de

brouillards; à droite est une autre chaîne de montagnes élevées. Après avoir fait 7 milles dans un lieu bien boisé, nous descendons au casaban et dans la vallée de l'Aksou, ou eau blanche, ainsi nommée d'un petit ruisseau qui l'arrose. Sept milles au-delà d'Aksou, le chemin côtoie la base de la montagne, et serpente au milieu des rochers et des collines couvertes de bosquets de buis et de myrtes. Enfin, au huitième mille, Brouze et la plaine verdoyante qui l'entoure, par leur contraste avec le pic neigeux de l'Olympe et leur apparition à travers les interstices des arbres, m'offrirent un aspect pittoresque par ses beautés champêtres, par la magnificence de ses points de vue, par la grandeur du tableau que diversifient agréablement des campagnes fertiles et des solitudes délicieuses. Les environs de cette ville peuvent être difficilement égalés, et certainement ne peuvent être surpassés. Nous descendons alors dans la plaine, et traversons un torrent rapide, qui se dirige au nord: après avoir fait six milles dans de grasses prairies et des bosquets, nous entrons dans

la ville au coucher du soleil. D'Yeni-Goul à Brouze, la direction du chemin, pendant les sept premiers milles, est nord-ouest; pendant les quatorze suivans, nord-ouest-ouest, et, pendant le reste, ouest. Le pacha me donna un konak pour le despote des Grecs, qui m'installa dans une maison vaste, belle et commode.

Brouze, l'ancienne Pruse, eut pour fondateur Prusias, le même chez qui Annibal trouva un asyle, et fut pendant long-temps la capitale des rois de Bithynie (1). Cette ville cesse de paraître dans l'histoire après la conquête des Romains, quoiqu'elle continuât toujours d'être célèbre par ses bains, et que la beauté de ses sites fît sans cesse l'admiration des étrangers. Pruse était une des villes les plus considérables de l'empire grec, et son importance subsista jusqu'à l'an 947. A cette époque, elle fut prise d'as-

(1) Prusa alia ad Olympum Mysiæ posita est urbs, quæ legibus bonis gubernatur, Phrygibus, Mysisque finitima condita à Prusiâ, qui bellum contrà Cresum gessit. Strabo, vol. II, p. 215.

saut et saccagée par Seif-ed-daulah ; elle retomba néanmoins entre les mains des Grecs, qui en relevèrent les fortifications, et au pouvoir desquels elle resta jusqu'à l'an 1356, où elle se rendit, après un long siége, à Orkan, fils d'Othman, qui y fit élever une mosquée, un collége et un hôpital. Après la journée d'Ancyre, Timour s'en empara ; elle fut ensuite rebâtie par Mahomet II, et devint la résidence des premiers princes de la maison ottomane, jusqu'au règne d'Amurat (Mourad), qui transporta le siége de l'empire à Andrinople.

La ville s'élève au pied du mont Olympe, à l'extrémité sud-ouest d'une plaine ou vallée charmante qui peut avoir vingt milles de long sur une largeur qui varie de trois à cinq. Les maisons occupent la pente de la montagne, et on jouit d'une vue superbe sur les campagnes qui se déroulent au loin. La majeure partie en est bâtie en bois, sur le modèle de celles de Constantinople ; plusieurs ont des fenêtres en carreaux de vitre, et quelques-unes des rues sont si étroites, qu'on peut enjamber d'une maison à l'autre.

Brouze est d'ailleurs une des plus peuplées et des plus florissantes villes de l'empire turc. Le château, situé sur un rocher à pic, presque au centre de la ville, occupe sans doute l'emplacement de l'ancienne Pruse. Ses murailles sont tres-solides, et l'opinion commune est que le tombeau d'Orkan et celui de ses fils se trouvent dans une mosquée, laquelle était jadis un monastère chrétien. Les principaux ornemens de Brouze sont ses mosquées, dont le nombre s'élève, dit-on, à trois cent soixante-cinq, grandes et petites; les plus magnifiques sont celles de sultan Ahmed, sultan Osman, et l'Aoula (1) ou grande mosquée située au centre de la ville. Les bains de Brouze et ses eaux minérales sont célèbres dans tout l'empire; les eaux se prennent tant intérieurement qu'extérieurement; le goût en est très-sulphureux : on les trouve, dit-on, dans plusieurs parties du mont Olympe, mais surtout dans l'endroit où les hammams ou bains

(1) Ce mot est arabe et signifie première. (*Note du traducteur.*)

publics ont été élevés, c'est-à-dire à l'extrémité occidentale de la ville. Ces bains sont de fort beaux édifices; ils renferment un grand nombre d'appartemens, et on peut y prendre, à son choix, des bains chauds ou froids. Les besesteins ou bazars sont très-vastes, remplis d'étoffes de soie et de coton, qui sortent des manufactures de la ville, et qui forment un article d'importation. Les khâns et les colléges y sont très-nombreux. La population, au rapport du patriarche des Grecs, s'élève à cinquante mille ames, et se compose de Turcs, Juifs, Arméniens et de Grecs : chacune de ces nations y a des lieux consacrés à son culte. Pendant mon séjour dans cette ville, il y mourut de la peste plusieurs milliers d'habitans. Cette cruelle maladie y exerçait tant de ravages, que je ne sortais plus qu'accompagné de deux hommes armés de poignards, pour écarter ceux qui auraient pu s'approcher de moi et me toucher. Cependant, comme j'entrais dans les maisons, je courais de grands risques d'en être atteint. Le patriarche des Grecs, un des premiers métro-

politains de l'Asie-Mineure, me parut avoir une grande influence; son troupeau a pour lui un respect sans bornes, et tous les jours il en reçoit des présens en fruits ou autres productions du pays.

Je partis dans la matinée du 19, dans l'intention de m'embarquer à Modania pour Constantinople. Nous traversons obliquement la plaine dans une direction nord-ouest-ouest; au deuxième mille, nous passons une rivière qui coule à l'est; au troisième et demi, nous trouvons le village de Karamanly, et au septième, où nous commençons à gravir les hauteurs, celui d'Emislar, sur la lisière de la route; au huitième, celui de Baladcu; au onzième, nous traversons sur un pont, pour la deuxième fois, la rivière Horui (Horisius), qui, après avoir arrosé en serpentant la plaine de Brouze, va se jeter dans la mer auprès de Mehultièh; au treizième mille, on rencontre le village de Baladyn; au seizième, nous gravissons les hauteurs qui ceignent le golfe de Modania à l'est; au dix-septième, nous descendons des hauteurs sur les rivages du golfe; et au

vingt-unième mille, nous entrons dans la ville de Modania, qui est habitée par des marins grecs, et portait autrefois le nom de Myrles et d'Apamée (1). La direction générale du chemin est nord-ouest-ouest. Après avoir quitté la plaine, le pays devient alternativement montueux et uni; il est assez bien cultivé, la population en paraît nombreuse. Modania est une ville antique et tortueuse; la majeure partie des maisons en sont en bois, et elle s'élève sur le bord oriental d'un golfe de même nom, appelé dans l'antiquité *Caianus sinus*, qui l'avait emprunté de Caïus, ville située à la tête du golfe, et qui est connue aujourd'hui sous celui de Gemlyk (2). Ce golfe, à Modania,

(1) In Prusias has urbes è ruderis excitatas, cùm Prusiadem à se, Myrlæam ab uxore Apameam denominavit. Hic est qui Annibalem recepit, cùm is ad ipsam post Antiochi cladem veniret, et ex pacto Atalicis Phrygia ad Hellespontum sita decessit: quam priores parvam, hi epictetum, quasi adquisitam, dixerunt. — Strabo, vol. II, p. 814.

(2) Les ruines sont encore visibles sur une éminence à un demi-mille de la ville, sur le chemin qui conduit à Brouze.

peut avoir cinquante-six milles de longueur. les vaisseaux de la plus grande dimension peuvent s'avancer jusqu'à Gemlyk, qui fait toujours un commerce considérable. Je fus tellement indisposé pendant toute la journée, que je n'avais pas la force de me tenir à cheval. Cependant je fus forcé d'errer près de deux heures au milieu des rues, dans la neige jusqu'aux chevilles, avant de pouvoir me procurer un logement, qui même était glacial et incommode, et où, pendant plusieurs jours, mon domestique désespéra de moi. Un peu rétabli le sixième jour, je louai une felouque avec six rameurs; et, m'enveloppant de pelisses, je me fis transporter à la baie, où je m'embarquai pour Constantinople. Les Grecs m'avaient promis, si le vent favorable continuait, de me faire parvenir en trente-six heures dans la capitale de l'empire turc, mais nos espérances furent déçues; il s'éleva une brise du nord si violente, que les rameurs ne purent faire que peu de chemin, ou même point du tout; et, après avoir essuyé la pluie toute la journée, nous fûmes obligés de nous

réfugier à l'embouchure d'une rivière auprès d'Armali, village en ruines sur le bord opposé du golfe ; il nous fut impossible de nous y procurer un logement; nous n'avions à choisir qu'entre notre bateau, où le défaut de tillac nous laissait exposés à la neige et à la pluie, et une maison en ruines habitée par un pauvre Grec, sa femme et deux enfans. Pour ajouter à mon malheur, la peste avait ravagé l'endroit et emporté la plupart de ses habitans. La seule chambre dans la maison, était une pièce de dix pieds carrés, encore les fenêtres en étaient brisées, et le vent, aussi bien que la pluie, pénétraient par toutes les crevasses des murailles. C'est dans un lieu pareil que je passai quatre jours avec le Grec, sa famille et ma suite, et dans une vie passée au milieu des vicissitudes sans nombre de la fortune. Je ne me rappelle pas avoir souffert tant de maux (1). La fièvre ne me quitta pas un

(1) L'auteur de ce voyage est entré au service dès l'age de douze ans, et a depuis été presque toujours en activité de service.

seul instant ; je n'avais ni médecins ni secours d'aucune espèce ; presque toujours enveloppé d'un nuage de tabac, et sans cesse exposé à la peste. La tempête ayant diminué le cinquième jour, j'envoyai au village y louer des chevaux pour me transporter à travers la péninsule qui divise les golfes de Modania et de Nicomédie. Malgré ma faiblesse, je fis cinq heures de marche à cheval dans un pays montagneux (1) ; mon cheval enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux ; le froid y était piquant, et un vent du nord glacial nous frappait directement dans le visage. Mon agonie fut continuelle pendant une partie de la journée, et à différentes fois l'excès de mes maux me suggéra l'idée de me laisser tomber de cheval et de périr dans la neige. A la troisième heure, nous atteignîmes un village d'Arnautes ou Albanais, sur le rivage, mais nous ne pûmes y trouver de logement. A la cinquième, je pris quelque repos dans une mai-

(1) Ces montagnes étaient appelées Arganthon par les anciens.

son abandonnée de la ville de Katerly, située sur une baie charmante de la mer de Marmara. Cette ville est l'ancien Drepanum; quelques mois auparavant elle était très-peuplée et florissante, mais les ravages de la peste en avaient détruit presque toute la population. Elle était tout-à-fait déserte; le petit nombre d'habitans que j'y trouvai n'avaient échappé à ce fléau que par une prompte fuite dans l'intérieur des terres (1).

Je marchai trois heures de la matinée dans un pays tantôt uni, tantôt montagneux, pour me rendre à Angori, ville sur une baie profonde dans le golfe de Nicomédie; elle occupe l'emplacement d'un port appelé Héraclée; et, à mi-chemin de Katerly, est une petite ville qui représente la position de Pronectus. Je m'embarquai dans la matinée par un bon vent, et, sur le soir, je pris terre à Top-Kanè, auprès de Péra. Je passai en vue de ces îles charmantes dans la Propontide, appelées autrefois *Demon-*

(1) Tous les ouvriers employés à la fabrication de l'huile et les porteurs de cette matière échappèrent à la contagion.

neti, ou îles des Démons, et connues actuellement sous le nom d'*îles des Princes*, parce qu'elles ont servi de lieu d'exil à plusieurs personnages de ce rang. Elles sont au nombre de trois, très-élevées et situées à l'entrée du golfe de Nicomédie. M. Liston, notre respectable ambassadeur à la Porte, poussa la bonté jusqu'à m'offrir un appartement dans son palais, où, dans la société de plusieurs bons et anciens amis, je recouvrai bientôt ma santé, et fus en état de recommencer mes recherches.

Voyage de Constantinople à Costamboul.

Le 29 avril, je m'embarquai à Buyukdèrèh, dans la compagnie de M. William Chavasse, employé au service de l'honorable compagnie des Indes, avec le projet de nous rendre à Héraclée par mer. Nous avions loué, pour cet objet, une felouque à six rames, dont les matelots étaient Grecs, mais nous nous aperçûmes bientôt que ce petit bâtiment n'était pas fait pour naviguer sur une mer aussi orageuse que le Pont-Euxin.

En peu d'heures nous fûmes en vue du canal du Bosphore ; et, après avoir fait sept milles le long des côtes de l'Asie-Mineure, le patron de la felouque entra tout-à-coup dans une petite baie, à un mille au-delà de la rivière et du village de Khira. Comme le temps ne menaçait pas, je représentai au pilote la nécessité de partir ; mais il me répondit qu'il voyait arriver la tempête, et ni les prières ni les menaces ne purent l'engager à m'obéir. Ne pouvant rien obtenir de lui, nous mîmes pied à terre pour nous promener dans le pays ; la contrée était couverte d'une riante verdure, et produit des fleurs belles et rares, en abondance. A midi, le thermomètre de Fahrenheit marquait 61 (13). Un brouillard épais enveloppait l'atmosphère, et il tombait de la pluie de temps à autre. Sur les trois heures de l'après-midi, le vent augmenta, la mer commença à agiter ses flots, et les matelots déclarèrent qu'il était dangereux de rester où nous nous trouvions. Ils ajoutèrent que le mauvais temps durerait probablement plusieurs jours, et que pour lors il nous

serait impossible d'avancer ou de retourner d'où nous étions partis. Nous vîmes bien qu'il n'y avait aucune espérance de gagner Héraclée aussi promptement que nous le désirions; on résolut donc de revenir à Constantinople et de se rendre par terre à Trébizonde. J'avais donné d'avance, au maître du bateau, trois cents piastres, et il s'engagea de nous conduire pour cette somme jusqu'à Nicomédie. Il était nuit close à notre arrivée à Buyukdéréh, et nous passâmes cette nuit chez M. Bulk, gentilhomme russe de ma connaissance. Le lendemain au matin j'allai déjeûner à Constantinople; nous y reçûmes la nouvelle de l'entrée des alliés dans Paris, et la déclaration du sénat français en faveur de Louis XVIII.

30. — A onze heures du matin, nous mettons à la voile, et, à l'aide d'un vent favorable, nous doublons la pointe du sérail, le village de Calcédoine (1), et nous nous dirigeons vers le golfe de Nicomédie. A une

(1) Il ne reste de cette ville antique que des murs et un passage souterrain.

heure, la pluie commence à tomber, et, une demi-heure après, nous force de chercher un asile dans la petite ville de Kortal, où nous nous arrêtons jusqu'à quatre heures du soir. Le temps s'étant alors éclairci, nous permit de remettre en mer; mais à peine avions-nous quitté le havre, que la pluie recommença et continua de tomber avec tant de violence, que nous fûmes obligés de passer la nuit dans la petite ville de Tousla. L'agà qui commande dans cette ville se fait remarquer par son honnêteté, et nous donna un appartement dans sa maison. A midi, le thermomètre marquait 55° (10°).

1er *mai.*—Il ne cessa pas de pleuvoir jusqu'à huit heures du matin : je mettais le pied dans le bateau, lorsqu'un Grec me prenant par le bras, me pria de l'accompagner, parce qu'il avait quelque chose de curieux à me montrer. Je le suivis à une église grecque, où il me fit voir un bloc de marbre d'environ quatre pieds de haut et trois de largeur, sur lequel était sculpté un bas-relief très-ancien, d'après toutes les apparences. Il se compose de trois figures, dont l'exécution

est passable : celle du centre représente un homme, sur sa tête est une espèce de capuchon ; et les deux autres, qui occupent les côtés, ont des têtes de loup, avec le corps et les extrémités de l'homme : chacune de ces figures porte à la main une épée, dont elle semble percer le flanc de celle du milieu. Je fis au Grec un petit présent, et retournai au bateau, frustré dans mon attente. Nous quittons le rivage quelques minutes après huit heures, et, à neuf, nous entrons dans le golfe de Nicomédie, qui a huit ou dix milles de large. A neuf et demie, nous laissons sur notre gauche la ville de Gebsa, l'ancienne Lybissa, célèbre dans l'histoire pour avoir été le dernier asile d'Annibal. On montre à un demi-mille de cette ville un petit tumulus qui passe pour le tombeau de ce grand homme. L'étendue du golfe diminue graduellement ; les hauteurs qui s'élèvent des deux côtés sont couvertes d'une riante verdure ; mais l'absence totale des forêts donne au pays un aspect affreux. Dans la matinée, une légère brise soufflait du nord, et, à trois heures de l'après-midi,

nous arrivons à un cap qui s'avance au loin dans la mer : le golfe n'a pas, dans cet endroit, plus d'un mille de largeur. Nous n'étions qu'à six milles de Nicomédie ; à peine a-t-on doublé le cap, que le golfe prend la forme d'une baie, au fond de laquelle s'élève la ville de Nicomédie. Dans cette saison, le pays avait pris un aspect riant et plus florissant. Sur la droite, les forêts qui couronnent les hauteurs se réfléchissaient dans le cristal des eaux, et, sur la gauche, des campagnes superbes et bien cultivées ajoutaient à la beauté du tableau. Nous prîmes terre à cinq heures du soir : d après l'ordre du pacha, on nous donna un logement dans une maison commode, dont le propriétaire, gentilhomme turc, nous fit un très - bon accueil.

Nicomédie (actuellement nommée Ismid) est une ville très-ancienne ; elle a été fondée et embellie par Nicomède Ier. Elle fut, pendant un grand nombre d'années, la capitale de la Bithynie ; et, lorsque ce royaume eut été érigé en province romaine, elle devint le siége d'un proconsul. Sous le règne de

Dioclétien, elle fut élevée au rang de capitale de l'empire romain, prérogative dont elle jouit jusqu'à la fondation de Constantinople. Pline fait mention d'un aqueduc, d un amphithéâtre et d'un temple, mais il n'en existe plus de vestiges, et une vieille église est tout ce qui reste de l'ancienne Nicomédie. La ville moderne est située sur le penchant d'une colline qui s'élève sur les bords du golfe. Les maisons en sont construites en bois, sur le modèle de celles de Constantinople. Sa population se compose, dit-on, de sept cents familles, dont cent cinquante sont grecques, cinquante juives, et les autres turques.

A l'époque où Nicomède IV laissa ses états aux Romains, ce royaume s'étendait, d'un côté, depuis le mont Olympe jusque sur les bords de l'Euxin, et, de l'autre, du Bosphore à la rivière Parthenius, et ses frontières étaient limitrophes de celles de la Galatie. La Bithynie se composa d'abord d'une partie de la Phrygie; elle prit ensuite le nom de Bebrycie, de Bebryce, fille de Danaüs; puis celui de Bithynie, de Bithy-

nus, fils de Jupiter. Au temps de Xénophon, les habitans de la Bithynie étaient les plus braves de l'Asie; ils furent gouvernés par leurs princes pendant plus de deux cents ans, et le dernier d'entre eux se voyant sans héritier légua ses états au peuple romain. La Bithynie fut ensuite envahie par Mithridate, puis reconquise par Lucullus et Cotta. Après la défaite de Domitius Calvinus par Pharnace, roi de Pont, ce prince s'en empara, et la conserva jusqu'à l'époque où il perdit la couronne à la bataille de Zela. Depuis ce moment elle obéit à un préteur romain; et, lorsque Constantin forma une nouvelle division des provinces soumises à son empire, elle fit partie du diocèse de Pont. Sous Valentinien, la Bithynie fut divisée en deux provinces, qui eurent pour capitales Nicée et Nicomédie. Cette division subsista jusqu'à l'époque où la plus grande partie de l'Asie-Mineure devint sujette des princes seldjoukydes, auxquels les princes grecs l'enlevèrent au douzième siècle; mais ceux-ci la perdirent sous le règne du jeune Andronic. La Bithynie

fait actuellement partie de la grande province d'Anadhoulie : elle est gouvernée par un pacha à trois queues, qui réside à Nicomédie. C'est un pays charmant et romantique, entrecoupé de hautes montagnes et de vallées fertiles : elle abonde en fruits et en vins. Les forêts et les arbres y sont superbes.

2. — A onze heures du matin, nous sommes à cheval au milieu d'un déluge de pluie, qui ne cessa qu'à notre arrivée à Sebandjâh, à huit heures ou vingt-quatre milles de distance. Pendant les premiers dix milles, le pays n'est qu'une vaste plaine, le sol en est riche et bien cultivé. Vers le sud est une chaîne de montagnes élevées, couvertes de forêts superbes et touffues. Le golfe de Nicomédie se laissait apercevoir dans l'ouest, et à l'est le lac de Sebandjâh (1).

(1) Une lettre de Pline le jeune, adressée à Trajan, nous apprend que les habitans de Nicomédie n'avaient pas des connaissances profondes en hydraulique. Ils avaient, dit-il, dépensé 339 mille sesterces à la construction d'un aqueduc qui ne fut jamais terminé, et 2 millions à un ouvrage du même genre, qui ne réussit

Avant d'avoir fait trois milles, nous traversons deux fois la rivière Kivas, qui n'est qu'un filet d'eau pendant l'été; mais, pendant l'hiver et le printemps, le volume de ses eaux est très-considérable. Pline le jeune étant préteur de la Bithynie, proposa à l'empereur Trajan de tirer un canal à travers la

pas mieux de son temps. C'est au mauvais choix dans la position, qu'on doit attribuer cette non-réussite, et Pline commença pour eux un nouvel aqueduc.

Dans la vue de faire revivre le commerce intérieur du pays, il proposa aussi à la ville de tirer un canal du lac de Sebandjâh au golfe de Nicomédie; il ajoute qu'il a retrouvé un ouvrage de ce genre exécuté par un des rois de la Bithynie; mais il ne peut décider si c'était seulement une saignée ou un canal de communication avec la rivière.

Le niveau du lac est, dit-on, de cinquante coudées plus élevé que celui du golfe, et ce motif leur fit craindre de dessécher le premier. Le préteur donna plusieurs plans pour prévenir cet accident, et entre autres il proposa d'arrêter le canal auprès de la rivière, sans le conduire directement à la mer. Je ne sais si cet ouvrage fut jamais entrepris, mais au moins je n'en ai reconnu aucune trace.

plaine jusqu'au golfe de Nicomédie, et certainement jamais un terrain n'avait été aussi propre à une telle entreprise; néanmoins, l'ouvrage, je pense, n'a jamais été commencé. Entre les dixième et onzième milles, tirant plus à l'est, nous pénétrons dans une épaisse forêt, où nous faisons le chemin qui nous restait à faire pour arriver à Sebandjâh, misérable villasse enterrée dans des bois, et située sur les bords d'un lac de même nom.

3. — Nous passons la majeure partie de la journée à Sebandjâh; malheureusement pour nous, arrivés à l'époque où l'on change les maîtres de poste, il nous fut impossible de nous procurer de suite des chevaux. J'ai dit plus haut qu'il était assigné à chaque bureau de poste une certaine étendue de terrain pour son entretien; le contrat est délivré au plus offrant vers le printemps de chaque année, ce qui occasionne pendant plusieurs jours des retards nécessités par le transfert des chevaux d'un maître de poste à l'autre. La température de l'air, à six heures

du matin, était à 47 (7 de R.), à 56 (10 $\frac{1}{2}$) vers midi, et la pluie tomba avec violence pendant toute la journée.

4. — L'aga nous envoya un message pour nous prévenir que les chevaux étaient prêts, mais que les pluies abondantes avaient rendu les chemins impraticables; que le Sakaria (le Sangar) avait quitté son lit, et qu'il nous serait impossible de passer à gué plusieurs des torrens descendus des hauteurs. Ces accidens se renouvellent fréquemment pendant l'hiver et au printemps, et il est impossible qu'il en soit autrement dans un pays où l'on entretient mal les chemins publics. Il n'y avait pas moins de cinquante personnes retenues, et, dans ce nombre, deux Tartars chargés de la tête du pacha de Zela, un des adhérens de Tchapân-Oglou (1). Les

(1) Lorsque le grand-seigneur veut se défaire de quelque pacha, il délivre contre sa tête et contre ses biens un *khat-cherif*; ce mot, qui signifie *noble seing*, est conçu en ces termes : *Un tel qui es l'esclave de ma Sublime Porte, va vers un tel, mon esclave, et rapporte sa tête à mes pieds, au péril de la tienne.* (*Note du traducteur.*)

têtes des rebelles, enfermées dans une boîte en cire, se transportent à Constantinople, où elles restent exposées plusieurs jours au sommet d'une des portes du sérail, puis on les rend à leurs parens.

Les chevaux nous furent envoyés de très-bonne heure dans la matinée; mais le grand chemin de Boly étant encore impraticable, nous eûmes le choix d'attendre encore quelques jours, ou de faire un long circuit. Cette dernière condition ne m'effraya pas; comme j'avais toujours suivi le grand chemin, je n'étais pas fâché que la scène se diversifiât. A six heures et demie du matin, nous nous mettons en route, après une dispute avec le maître de poste qui, à son ordinaire, n'était pas content du présent que nous lui avions fait. Après avoir dit adieu à Sebandjâh, nous commençons à gravir les montagnes qui dominent la ville du côté du sud. Deux milles au-delà, nous arrivons au sommet de ce lieu élevé. Une scène magnifique se présenta à nos regards. A nos pieds était le lac de Sebandjâh, bordé au sud-est par une immense quantité d'arbres superbes et toujours verts,

dont l'épais feuillage semblait s'étendre sur les eaux, tandis que des troupeaux, des villages et des champs en pleine culture couvraient la pente des montagnes situées sur le bord opposé. Ce lac, qui portait autrefois le nom de Sophon, peut avoir, d'après mon estime, quatorze milles de long sur cinq de large. Sebandjâh est située sept milles à l'est de son extrémité occidentale. Nous descendons soudainement, durant un mille, dans une vallée étroite et romantique, qu'arrose une petite rivière appelée Afta; elle se dirige à l'est, et se jette dans le Sangar, à huit milles au-dessous du lieu où nous l'avions aperçu pour la première fois. Nous faisons un demi-mille sur la rive gauche de cette rivière, puis nous la traversons, et poursuivons ensuite notre route pendant deux milles sur sa rive droite; la laissant alors à gauche, nous nous approchons du Sakaria ou Sangar, en marchant dans un défilé tortueux et sombre; de chaque côté les montagnes s'élevaient à pic. Nous entrons dans le défilé, et continuons notre route dans un sentier étroit, défendu contre la

chaleur brûlante du soleil par les branches et le feuillage des arbres. Ce bois, qui revêt les flancs de ces montagnes, est excellent; on y trouve le chêne, le hêtre, le sycomore et le frêne. L'aspect de ces lieux sauvages est plus pittoresque et plus délicieux dans cette saison que dans toute autre. Le défilé a treize milles de longueur environ; il est susceptible d'être défendu avec avantage par une poignée de monde contre des forces considérables. Nous avons d'ailleurs remarqué les ruines de deux châteaux élevés sans doute autrefois à ce dessein. La largeur ordinaire du Sangar est de cent pas, le volume de ses eaux est considérable, et sa rapidité extraordinaire. Au vingtième mille, nous traversons cette rivière sur un pont de pierres construit, comme l'annonce une inscription, à l'une des extrémités, par le sultan Bayazyd ou Bajazet. L'arche du milieu ayant cédé à la force du courant, on a jeté, pour la commodité des voyageurs, quelques poutres en travers de l'ouverture. Ici se termine le passage. Nous entrons dans une belle vallée, au milieu de laquelle coule avec majesté

le Sangar, venant du sud-ouest. Des deux côtés, les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet. Non loin de là, se trouve la petite ville de Gaiwa, où nous arrivons au vingt-troisième mille. La direction du chemin, pendant les premiers trois milles, est sud-sud-est; cinq, sud-est; treize, sud-est-est, et trois milles, sud.

Notre intention étant de gagner de suite la poste suivante, on nous donna à entendre que, l'endroit n'étant pas fréquenté par les voyageurs, on ne pouvait nous procurer des chevaux. Telle avait d'abord été la réponse du maître de poste de Sebandjâh; aussi ne voulant point être la dupe de ce prétexte, j'envoyai mon Tartar à l'aga de la ville, pour lui montrer notre fermân, et obtenir en conséquence des chevaux de suite. L'aga répondit qu'il allait faire tout son possible pour nous en procurer, mais qu'ils étaient tous dans un pâturage, et qu'il s'écoulerait ainsi quelque temps avant de pouvoir en réunir. Je demeurai dans l'attente jusqu'à quatre heures de l'après-midi; ne recevant alors aucune nouvelle des chevaux, je com-

mençai à soupçonner que le Tartar (dont l'intérêt était de demeurer en route le plus long-temps possible) n'agissait pas en notre faveur; je dépêchai donc mon domestique avec un autre message, où je menaçai l'aga d'écrire à Constantinople si je n'obtenais ce que je demandais. Ce message eut l'effet que j'en désirais. Il nia avoir refusé des chevaux au Tartar, et me prévint qu'il avait donné des ordres pour qu'ils fussent prêts le lendemain au lever du soleil, ajoutant qu'il espérait que je lui donnerais une lorgnette et une paire de pistolets en récompense de ses soins.

A six heures du matin, le thermomètre était à 43 (5 de R.); le soir, à la même heure, il marquait 60 (12 ½ R.). J'envoyai au bazar acheter des comestibles pour notre dîner; et, dévoré par la vermine, je passai une mauvaise nuit dans l'une des plus sales maisons de poste de toute la Turquie.

6. — Entre six et sept heures du matin, on nous amena huit chevaux, mais dans un état si pitoyable, que plusieurs tombèrent de faiblesse avant même d'être sellés. Irrité de

ce mauvais procédé, j'envoyai de nouveau mon domestique à l'aga, qui rejeta cette faute sur le maître de poste; il dépêcha quelques-uns de ses gens dans la campagne pour se saisir des premiers qu'ils rencontreraient; expédient auquel on a fréquemment recours dans ce pays barbare.

A midi, nous quittons Gaiwa, et, sur les cinq heures du soir, nous atteignons la petite ville de Terekly, qui en est à neuf heures de distance, selon les Turcs, ou à dix-neuf milles, selon moi. Pendant les trois premiers milles, le chemin traverse la vallée de Gaiwa, puis nous entrons dans un défilé étroit et sombre, et avançons six ou sept milles sur la rive gauche d'une petite rivière appelée le Kara-sou. Au onzième mille, cette rivière sort des montagnes, et débouche dans un pays découvert, entrecoupé de hauteurs, et où la culture est assez florissante. Au douzième mille, une montagne d'une hauteur prodigieuse, appelée Kara-Kia, se fait apercevoir à deux milles du chemin, sur la gauche. Au dix-septième, nous descendons par un sentier roide, dans une vallée fertile,

entremêlée de jardins et de vignobles, et arrosée par le Tere-Kly-Sou, rivière considérable qui coule de l'est à l'ouest en traversant la ville.

Terekly est une petite ville située dans une vallée tellement resserrée, que les rues, des deux côtés, sont construites sur les flancs des montagnes. Des fûts brisés, des chapiteaux attestent son antiquité, et il n'y a aucun doute que le nom turc de Terekly ne soit la corruption du mot Héraclée. Le maître de poste fut d'une honnêteté peu commune; il nous fournit d'excellens chevaux, et, en récompense, nous lui fîmes un présent qui nous valut de sa part mille témoignages de sa gratitude. La direction générale du chemin, pendant les trois premiers milles, est sud 20 est, et celle des trois autres sud 30 est. A sept heures du matin, la température était à 52 (9 R.), et à midi, 61 (13 R.) à l'ombre; le ciel était d'une beauté ravissante. Depuis le 4 il n'était pas tombé une seule goutte de pluie, et l'atmosphère ne présentait pas même l'apparence de nuages.

Le soleil était déjà couché quand nous

quittâmes Terekly ; mais un beau clair de lune, le charmant aspect du pays, et la douce température de l'air rendaient la route beaucoup plus agréable que pendant la chaleur brûlante du jour. Le chemin parcourt dix-neuf milles dans la vallée et le long des bords du Terekly-sou, que l'on passe deux fois à gué. Au-delà, les montâgnes deviennent plus élevées, et la vallée se resserre. Nous laissons la rivière sur la droite, et gravissons une hauteur escarpée; puis, redescendus tout-à-coup, nous entrons dans une plaine remarquable par l'effet sauvage de ses sites, que rendait encore plus piquant la lumière douce de la lune.

Nous suivons un sentier étroit, qui conduit à travers des rochers et des précipices. Dans ces lieux, le moindre faux pas peut jeter le voyageur dans des abîmes effroyables; au sourd murmure de la rivière qui roule ses eaux à travers le défilé, répondent les innombrables cascades qui se précipitent avec fracas et impétuosité du sommet des hauteurs voisines. Nous faisons trois milles dans ce défilé; puis, tournant une pointe

de rochers qui se projette au loin, nous nous trouvons tout-à-coup aux portes de Tereboli, où nous passons le reste de la nuit. Nous avions fait six heures de marche, au compte des Turcs, ou vingt-deux milles, selon notre estime. Pendant les quinze premiers, la direction du chemin est presque est, et, pendant les sept qui suivent, nord-est.

7. — De bonne heure, dans la matinée, j'envoyai annoncer notre arrivée au motsellem, et lui demander des chevaux; mais il répondit qu'il lui faudrait du temps pour les réunir dans les villages voisins. Nous fûmes donc obligés d'attendre le reste de la journée, et nous nous amusâmes à nous promener autour de la ville. Les maisons s'élèvent sur les bords des précipices, et une partie des rues sont tracées sur le roc. La ville contient environ cinq cents familles, deux mosquées et un palais en bois, habité par le motsellem. Au centre de la ville, passe la rivière, qu'on traverse sur deux ponts de pierre; elle fait mouvoir plusieurs moulins destinés à la mouture du grain. Le thermo-

mètre marquait 60 (12 ½ R.) sur les dix heures du matin, 70 (17) à midi, 72 (18) à trois heures de l'après midi. Nous voulions prendre hauteur, mais la curiosité des Turcs et leur insolence nous en empêchèrent.

Les chevaux étant arrivés à sept heures et demie du soir, nous nous mettons en route à huit heures pour Modourly, qui en est à neuf heures ou trente-deux milles de distance. Pendant la plus grande partie du chemin, nous traversons une suite continuelle de défilés profonds et de plaines étroites; des hauteurs, des forêts et des rivières se présentent tour à tour, sans aucune apparence de route; et, lors même qu'il s'en présentait quelques vestiges, l'état de dégradation où elle se trouvait nous forçait de l'éviter. Pendant les cinq premiers milles, nous suivons les bords du Terekly-sou; puis nous le laissons sur notre droite. Au neuvième, nous rencontrons une autre petite rivière qui vient du nord-est. Nous la côtoyons pendant dix milles et au-delà. Dans cet intervalle, nous la traversons plusieurs fois, le lit de la rivière étant le seul sentier

qu'on puisse suivre pendant la plus grande partie du chemin. Au dixième, le passage se resserre, et les montagnes couvertes d'arbres superbes se rapprochent tellement du chemin, au point de dérober la lumière de la lune et de rendre tout objet obscur, que nous éprouvâmes beaucoup de difficultés à nous frayer un chemin dans les bois. Plusieurs de nos montures étaient extrêmement fatiguées, et l'une d'elles épuisée de telle sorte, que nous l'abandonnâmes dans la forêt, sort réservé à ces pauvres animaux, surtout dans cette saison de l'année, où le fourrage et le blé sont rares dans les provinces même les plus fertiles de l'empire ottoman. Au vingt-unième mille, nous arrivons sur les bords d'une troisième rivière qui coule au nord-est. Nous faisons six milles le long de ses bords, dans un pays découvert, entrecoupé de chaînes élevées de montagnes qui courent dans toutes les directions. Au vingt-huitième, nous en traversons une quatrième, qui coule de l'est à l'ouest. Au trentième, nous entrons dans une étroite vallée, qu'arrose un petit ruisseau venant du sud-ouest.

Nous faisons deux milles dans cette vallée ; et, après avoir passé la rivière, nous entrons dans la ville de Modourly, à l'instant même où le jour commençait à poindre. Il nous arriva deux aventures assez singulières dans notre route ; la première, à sept milles environ de Tereboli ; nous tombâmes tout-à-coup dans une caravane nombreuse ; ceux qui la composaient étaient assis autour d'un grand feu, dans une petite clairière. L'alarme se répandit parmi eux ; et, nous prenant pour une troupe de voleurs, ils se jetèrent sur leurs armes et tirèrent deux ou trois coups au hasard, pour montrer qu'ils étaient prêts à se battre ; ils menacèrent de tuer le premier de nous qui oserait s'avancer. Quelque temps s'écoula avant d'avoir pu les convaincre de leur erreur ; ils nous laissèrent alors passer, s'estimant très-heureux que leur crainte ne fût pas fondée. Si nous avions été de véritables voleurs, décidés à les piller, aucun d'eux n'eût échappé ; la lueur du feu nous les faisait découvrir tous, tandis que la nuit et l'épaisseur de la forêt nous dérobaient à leurs yeux. Six

milles plus loin, nous rencontrons deux hommes à figures suspectes, bien montés et complétement armés. D'abord ils nous dépassèrent pour reconnaître notre équipage; puis, tournant bride tout-à-coup, ils arrivèrent sur notre front et arrêtèrent les souradjys. Ils nous firent mille questions absurdes, sans doute dans le dessein de découvrir qui nous étions, et désarmèrent le Tartar qui se trouvait entre eux deux. J'armai de suite mes deux pistolets; et, criant à M. Chavasse et à mon domestique d'en faire autant, nous courûmes au galop sur ces brigands qui, voyant bien leur infériorité, piquèrent des deux et disparurent en un instant. Les chemins de l'Asie-Mineure sont infestés de ces brigands, et les deux dont nous venions de faire rencontre étaient sans doute en quête de quelque infortuné voyageur pour le piller et le massacrer avec impunité.

Modourly, l'ancien Modernæ, est une misérable bicoque bâtie presque entièrement en bois, et située dans une vallée charmante, sur les bords de la rivière dont nous

avons parlé ci-dessus. La population est, dit-on, de six cents familles, dont la majeure partie se compose de Turcs, et le reste de Grecs et d'Arméniens.

8. — A midi, le thermomètre marquait 72 (18 de R.) à l'ombre. Les rochers du défilé, à mi-chemin, entre Tereboli et Modourly, sont composés de porcelaine et de jaspe, disposés par couches horizontales.

Quoiqu'il nous restât encore une distance de douze heures à parcourir, il était deux heures avant que nous n'eussions des chevaux. Les deux premiers milles se font dans la vallée de Modourly; quand on la quitte, on trouve une belle plaine de 4 ou 5 milles de large, bornée d'un côté par une chaîne de montagnes élevées, appelées Abbas par les modernes, et Hyphii par les anciens; sur le revers septentrional est un grand lac qui portait autrefois le nom d'Hiphius. Pendant les quatre premiers milles, le Modourly-Sou resta sur notre gauche; puis il tourne à l'est, et se fraie, dit-on, un chemin dans les montagnes. Avant de quitter la

vallée, il se présenta plus d'une occasion de traverser quelques autres ruisseaux ; tous se dirigent à l'est. Le sol, pauvre et sablonneux, ne donne qu'un blé maigre. Au huitième mille se trouvent le district et le village de Boulanky, à un mille du chemin, sur la gauche; et, à l'extrémité de la plaine, nous gravissons une hauteur escarpée, puis continuons de marcher dans un pays montagneux, entrecoupé de petits bois de hêtres, sapins et genevriers. Cette dernière espèce d'arbres est très-commune dans toute l'Asie-Mineure, mais le fruit n'en est bon que rarement, on peut dire même jamais. Au seizième mille, nous descendons dans un défilé couvert, au milieu duquel une rivière coule avec rapidité en se dirigeant parallèlement au chemin. Le soleil était déjà couché, et les nuages amoncelés dans l'atmosphère annonçaient un orage. Nous nous trouvions à la moitié du chemin, et il n'y avait pas d'endroit plus proche que Boly où nous pussions passer la nuit. Nous fîmes quatorze milles environ dans le défilé, sur la rive gauche de la rivière. La nuit était extrême-

ment obscure ; et, peu après le coucher du soleil, la pluie tomba par torrens, et en un instant nous fûmes percés jusqu'aux os. Le sommet et la pente des montagnes où nous nous trouvions produisent en abondance des pins superbes, qui ajoutaient encore à l'obscurité du lieu. Dans divers endroits nous aperçûmes plusieurs moulins à scie, construits par les ordres du pacha de Boly. Ces moulins sont mis en mouvement par l'eau détournée de la rivière et celle amenée des montagnes par des canaux composés de cylindres en bois, de trois à cinq pieds de diamètre. Ils ne mettent chacun en mouvement qu'une seule scie à la fois, et font un bruit épouvantable ; combiné avec celui des eaux, avec la lumière des feux qui se laissent apercevoir à travers l'épaisseur de la forêt, il produit un effet singulier et piquant. Au trentième mille, nous entrons dans la plaine de Boly, laissant sur notre droite la rivière et une chaîne élevée de montagnes. Au trente-deuxième, nous traversons le Boly-Sou, rivière considérable qui portait autrefois le nom de Billæus.

Après avoir reçu celle que nous venions de quitter, cette rivière court à travers la plaine, et de là va se jeter dans la mer Noire. Les lumières de la ville se faisaient apercevoir; mais, quoique en apparence très-rapprochées de nous, elles semblaient fuir à mesure que nous en approchions. Nous subîmes ainsi, pendant une heure et demie, le supplice de Tantale. Nous arrivons enfin cependant, mais tout le monde était couché à la maison de poste. Nous mourions de faim, n'ayant rien mangé depuis le matin; mais, vu l'heure avancée, nous fûmes obligés de nous contenter, pour notre souper, d'un petit morceau d'un pain d'orge détestable. Selon notre calcul, nous avions fait trente-six milles dans une direction nord-est.

9. — Les intrigues du Tartar nous retinrent toute la journée dans cet endroit, et nous fûmes obligés de le tanser de nouveau. J'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer qu'il ne faut jamais souffrir la plus légère impertinence des Turcs; si vous les traitez avec réserve et hauteur, ils sont sou-

mis et respectueux ; mais si au contraire ils s'aperçoivent qu'ils peuvent agir impunément, jamais ils ne manquent de se conduire avec insolence.

Boly est une ville ancienne ; au temps des Romains elle portait le nom d'Hadrianopolis : elle s'élève sur une éminence, à l'extrémité occidentale d'une plaine riche et fertile, qui peut avoir seize milles de longueur sur cinq ou six de large. On aperçoit encore les ruines du château au sommet d'une légère éminence ; mais elles n'offrent rien de curieux. La ville moderne est pauvre, et peut contenir mille maisons habitées principalement par des Turcs. On y trouve aussi quelques Arméniens, mais aucun Grec, quoiqu'ils remplissent les villages voisins. On compte dans cette ville douze mosquées, un carré ou marché, et un bain public : elle est la résidence d'un pacha à deux queues.

Le district passe pour fertile, et néanmoins le pain y est si rare que nous eûmes beaucoup de peine à nous en procurer un mauvais morceau dans le bazar. Boly est

célèbre par ses bains d'eaux minérales, qui se trouvent à quatre milles sud-est de la ville, à un village appelé Valajah, où se rend un grand nombre de Turcs. J'appris que ce ne sont pas les seules, et qu'il s'en trouve encore un grand nombre de la même espèce en diverses parties de la plaine, et généralement au pied des montagnes. A midi, le thermomètre était à 72 à l'ombre (18).

10. — On nous amena des chevaux à dix heures, et nous partîmes une heure après. A huit heures du soir, nous atteignîmes Geirida, à trente-six milles de distance, selon notre estime, ou douze heures, selon celle des Turcs.

La route, pendant les neuf premiers milles, traverse la plaine de Tereboli dans une direction sud-est, et la rivière, grossie par les eaux de celle qui coule dans le défilé, restait sur notre droite, à une légère distance de la route; au nord et au sud, la plaine est bordée de montagnes élevées, couvertes de neiges, qui offrent un aspect agréable par son contraste avec la verdure des riches campagnes qui s'étendent au pied. Au qua-

trième mille, nous passons la rivière sur un pont; au huitième et demi, un petit ruisseau qui vient du sud; et au neuvième, nous gravissons un escarpement de hauteurs. Arrivés dans cet endroit, nous faisons quatorze milles dans une étroite vallée, ayant sur notre droite une chaîne de montagnes élevées, puis nous descendons dans une plaine où se trouve un lac appelé Moga-Goul, d'environ quatorze milles de long. La culture du pays que nous venions de traverser est généralement en assez bon état, et les chemins en sont excellens. Au vingt-troisième mille est le district de Tichal-Khoi, composé de plusieurs villages en bois; à l'extrémité occidentale de la plaine, nous traversons un petit ruisseau, et continuons à côtoyer le bord méridional du lac, qui offre au bétail et aux chevaux des pâturages excellens. Au vingt-neuvième, nous gravissons les hauteurs qui bordent le lac et la plaine du côté de l'est. Le reste de la route que nous avions à parcourir jusqu'à Geirida, traverse un pays inculte. J'estime la distance totale à trente-six milles: onze dans une direction est sud-est,

et le reste est-nord. Nous remarquâmes dans la plaine de Boly, et en différens endroits du chemin, pendant la journée, plusieurs de ces monumens funèbres appelés *stelæ* par les Grecs, dont plusieurs portaient des inscriptions.

Geirida, connue autrefois sous le nom de Cretia et de Flaviopolis, est une petite ville située dans un creux, et bâtie en bois comme les villes de Suède; la maison de poste était si sale, que nous fûmes forcés de louer un petit appartement dans un café voisin.

11. — Dans la matinée, on nous donna à entendre qu'il n'y avait pas de chevaux; quatre courriers tartars étaient retenus dans ce lieu depuis quatre jours. On ne m'en avait point imposé en partie, car j'eus occasion de parler à ces Tartars; et comme il ne s'offrait qu'un seul moyen, celui de flatter le maître de poste, qui était en même temps l'aga du lieu, mesure dont l'effet n'est pas plus incertain en Turquie qu'en tout autre pays, je lui envoyai un fort joli présent, accompagné de la demande de nous fournir des chevaux sans perdre de temps. Une

heure après, je partis, laissant les Tartars pester après nous et le maître de poste; et, à trois heures de l'après midi, je gagnai Hamanly, à huit heures de distance, ou vingt-cinq milles. La route traverse un pays montagneux mal peuplé, mais dont le sol léger et sablonneux donne d'assez bons pâturages. Le chemin n'est pas mauvais; et, pendant toute la journée, nous eûmes à droite une chaîne de montagnes nommée Bainder-Dâg; cette chaîne élevée, qui portait chez les anciens le nom d'Olympe, et formait la frontière de la Bithynie et de la Galatie, nous restait à vingt milles de distance à notre départ de Geirida, mais nous nous en rapprochâmes peu à peu; et, au moment où nous entrâmes à Hamanly, nous nous trouvions à leur base. Au vingt-deuxième mille, nous descendons dans une plaine, et arrivons sur les bords du Bainder-Sou, rivière considérable appelée Parthénius par les anciens géographes. Elle a trente pas de large environ; le poisson qu'on y pêche est délicieux; elle baigne le pied des montagnes, en se dirigeant de l'ouest à l'est. Au vingt-

troisième mille et demi, nous dépassons Bainder, qui était autrefois une ville importante, mais n'est aujourd'hui qu'un village en ruines. Une chaleur violente se fit sentir jusqu'à deux heures; mais alors il s'éleva un orage, le tonnerre se fit entendre, et la pluie, mêlée avec de la neige, tombant en abondance, nous perça jusqu'aux os. Nous rencontrâmes des troupes de paysans arméniens qui allaient chercher de l'emploi à Constantinople. Telle est l'habitude générale de ce peuple; il abandonne les montagnes de l'Arménie et les villages qui l'ont vu naître, et se disperse dans toutes les contrées voisines. Hamanly, ville en ruines sur les bords du Bainder-Sou, est si pauvre, que nous ne pûmes nous y procurer un morceau de pain.

12. — Nous quittons le grand chemin à Hamanly; et, tournant au nord, nous faisons douze milles dans un pays blanchâtre et montagneux. Au quatorzième, nous atteignons le sommet d'une montagne, puis nous descendons dans une ravine profonde, où nous continuons à marcher en suivant les

bords d'un torrent qui coule au nord pendant treize milles. Les montagnes s'élevaient de chaque côté, tantôt brusquement, tantôt par une pente douce, couverte d'arbrisseaux et d'une riante verdure. La chaleur du soleil était brûlante, mais heureusement nous étions protégés par une forêt touffue. Les chênes, les hêtres, les ormes, les sycomores, les noyers, les cerisiers, les pruniers, les pommiers et les poiriers en sont les arbres les plus communs : j'ai aussi remarqué des jasmins d'une grandeur extraordinaire, et des pins superbes qui couronnent le sommet des montagnes. Le sol est pauvre en général, et les rochers se composent d'ardoise et de grès. Au vingt-sixième ou vingt-septième mille, nous quittons le ravin, et traversons, sur un pont de pierres, le Bainder-Sou, rivière actuellement profonde et rapide, laquelle, à partir d'Hamanly, suit une direction est pendant un assez long espace, puis tourne tout-à-coup au nord ; enfin, à l'ouest, elle va se jeter dans la mer Noire, auprès de Fai-

los (1). Quelques pas au-dessus de l'endroit où nous le traversâmes, sont les ruines d'un ancien pont. Le Bainder-Sou est en général la plus belle rivière que j'aie vue dans l'Asie-Mineure. Le pays prend ici un aspect sauvage; des montagnes escarpées, des rochers à pic, couverts de neige, et, en quelques endroits, de bois taillis et de sapins, courent dans toutes les directions; mais nous n'aperçûmes aucune trace de culture ou d'habitans. La nuit approchait, et les mauvais chemins avaient tellement fatigué nos chevaux, que nous fûmes obligés d'en abandonner trois aux bêtes féroces de ces forêts. Ce fut avant notre arrivée à Hadjy-Abassy, village dans une situation romantique, au milieu des montagnes. La distance totale est de trente-quatre milles, dans la direction suivante : huit milles nord-ouest, dix-huit nord-nord-est, et huit nord-est-est. Le pays est, en général, absolument dé-

(1) Le Parthenius, dit Strabon, prend sa source dans la Paphlagonie, et traverse un pays délicieux et florissant, dont il a pris son nom.

sert, en friche. Les seuls vestiges d'habitations consistent en quelques hameaux épars çà et là, bâtis en bois; tout le bétail se réduit à quelques troupeaux de brebis qui paissent dans ces vallées. Nous prîmes un logement dans un café de Hadjy-Abassy; notre souper consista en œufs, que nous avait envoyés l'aga, et nous aurions passé une assez bonne nuit sans le mouvement continuel des gens qui entraient pour nous voir. Depuis mon aventure avec les Turkomans, j'avais toujours porté l'habit turc, et, grâces à mon déguisement, j'avais échappé aux observations; mais M. Chavasse étant encore vêtu à l'européenne, j'en agissais de même par rapport à lui, ce qui ne manqua pas d'exciter l'attention universelle.

13. — Comme nous ne suivions plus la grande route, nous fûmes obligés de louer des chevaux pour nous transporter à Behar, village à douze heures ou trente-trois milles, selon notre estime. Nous partîmes à huit heures du matin, et à six heures du soir nous arrivâmes au relais. Pendant les neuf premiers milles, on traverse le territoire de

Hadjy-Abassy. Ici les rochers, les escarpemens des montagnes et leurs sommets couverts de bois et de verdure diversifient la contrée et lui donnent un aspect agréable. A droite, les rives escarpées du Parthenius s'élèvent perpendiculairement comme des murailles de rochers. Avant d'arriver à Hadjy-Abassy, nous remarquâmes trois excavations curieuses sur le revers d'une chaîne de hauteurs; et, dans la matinée, parmi un grand nombre d'autres parfaites, deux attirèrent tout particulièrement notre attention. Un roc isolé, d'environ vingt pas de circonférence, et tombé sans doute de la montagne à quelque époque reculée, a été entièrement creusé, et forme une chambre circulaire. On y entre par trois portes carrées, dont la forme et la grandeur sont parfaitement semblables à celles des petites excavations de Carly, entre Bombay et Pounah. La seconde de ces cavernes est dans un précipice suspendu sur la rivière, et si élevé, qu'on ne peut y parvenir qu'à l'aide d'une corde attachée au sommet. L'intérieur se compose de plusieurs appar-

temens très-vastes ; les portes sont de forme elliptique : les habitans, qui ne connaissent rien à l'origine de ces excavations, les regardent comme un ouvrage aux génies (1). Au neuvième mille, nous tournons au nord, laissant la rivière sur la droite ; elle vient du sud-est. De ce côté, la vue s'arrête à une chaîne de montagnes qui courent est et ouest. Nous descendons dans une vallée ; et, au dixième mille, nous atteignons les bords de l'Achar-Sou, rivière moins considérable en quelques endroits, que le Parthenius. Il continue à courir à l'est, et, sur ses bords, se trouve le village de Tcharaglar, entouré de campagnes cultivées et de jardins fruitiers. Nous suivons la rive droite

(1) Quand les Orientaux ne savent à qui attribuer telle ou telle merveille, ils en font de suite honneur aux génies ou à Salomon. L'anneau de ce prince et sa puissance surnaturelle jouent un grand rôle dans toutes les histoires arabes, turques et persannes. C'est des écuries de ce prince que descend, selon eux, l'excellente race des chevaux arabes. (*Note du traducteur.*)

de l'Achar-Sou durant la majeure partie de la journée, défendus contre les rayons du soleil par les branches des arbres. Au huitième mille, la hauteur des montagnes commence à diminuer graduellement, la vallée se découvre; nous apercevons quelques signes de culture, et, sur la droite, une chaîne de montagnes. Quoique le volume des eaux de l'Achar-Sou soit moins considérable que celui du Parthenius, son lit a beaucoup plus de surface, et, dans certains endroits même, il a un quart de mille de largeur. Au 18.e mille, les montagnes se rapprochent des deux côtés, et ne laissent à la rivière qu'un passage de trente pas de largeur. Au trentième mille, une montagne qui se termine par un pic, et dont le nom est Alfâr-Dâg, se laisse voir sur la gauche, à quelque distance, en tirant un peu vers le nord. Au trente-unième, nous dépassons le village de Serpandja, et, au trente-sixième, nous atteignons la maison de poste d'Achar, située à un mille de la rivière. Les arbres les plus communs de ce canton sont des

chênes d'une dimension extraordinaire, des ormes, des tchenârs (1), des noyers, des genevriers, des poiriers, des pruniers, des cerisiers et de petits sapins. Un grand nombre de ces derniers n'avaient plus d'écorce; elle est enlevée par les pauvres habitans, qui mangent les fibres intérieures après les avoir réduites en poudre et mêlées avec de la farine. La direction générale du chemin est est-nord.

14. — A huit heures du matin, nous montons à cheval, et, à un mille du village, vers le nord, nous traversons le Achar-Sou sur un pont de bois fort bien construit. Tournant ensuite au nord, nous quittons les bords de la rivière. Dans un espace de dix-sept milles, l'aspect du pays est d'une ressemblance frappante avec celui de la Suède; il est montueux, couvert de forêts de sapins et de pins, entrecoupé de ravines profondes; et, dans les endroits découverts, il est généralement bien cultivé, et la popu-

(1) C'est le nom qu'on donne, dans l'Inde, à une espèce de hauts peupliers. (*Note du traducteur.*)

lation assez considérable. Le sol est rougeâtre ; et me parut assez fertile ; mais la plus grande partie en est marécageuse, et les routes impraticables après les pluies. Au huitième mille, nous dépassons le village de Tchergowa, et au quinzième celui de Tcheramany, à deux milles du chemin, sur la gauche. Nous traversons plusieurs ruisseaux pendant la journée, et, au dix-septième mille, une rivière considérable qui se dirige au sud-ouest ; mais je suis porté à croire qu'elle court vers le nord en certains endroits. Au vingt-unième, nous sortons de la forêt pour entrer dans un pays stérile, qui ne change d'aspect qu'aux portes de Costamboul. La distance totale passe pour être de dix heures, mais nous pûmes l'évaluer à plus de trente milles. J'envoyai en avant le Tartar pour nous procurer un konak. Le pacha nous le donna chez un prêtre arménien, dont l'hospitalité nous parut contrainte.

Peu d'instans après notre arrivée, nous reçûmes la visite du médecin du pacha ; je le reconnus sur-le-champ pour être le même

chez lequel j'avais résidé l'automne précédent à Yousghât. Après la mort de Tchâpân-Oglou, il quitta la cour de ce prince, et entra au service du pacha de Costamboul : il venait nous complimenter de la part de ce dernier. J'appris du docteur la disgrâce et la ruine de la famille entière de son protecteur ; le sultan lui avait fait regorger douze mille bourses ou six millions de piastres ; une partie de ses affidés et de ses favoris avaient été mis à mort, et ses états partagés entre ceux qui avaient contribué à la ruine de ses enfans.

15. — Nous passâmes à Costamboul toute la journée, et le docteur nous accompagna pour visiter la ville à cheval. Les environs de Costamboul, ou, comme on l'appelle quelquefois, Costamani (1), ressemblent à ceux de Péra; comme ceux-ci, ils sont nus, secs et stériles, entrecoupés de ravines profondes et de nombreux ruisseaux. On aperçoit de la ville, à une distance de

(1) Costamani faisait partie des domaines de la maison impériale des Comnènes.

vingt milles, dans le sud-est, l'Olgassus, chaîne de montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui porte aujourd'hui le nom d'Ulguz-Dâg. Elles courent du nord-est au sud-ouest, et leur sommet est couvert de neige toute l'année. La ville est bâtie dans un creux, au centre duquel s'élève, à une hauteur considérable, un rocher à pic, couronné d'une forteresse en ruines, qui appartenait autrefois à l'illustre maison des Comnènes. Les maisons sont construites en bois et en pierres; le palais du pacha, édifice misérable, donne sur le Meïdân ou grande place. Costamboul renferme trente mosquées à minarets, vingt-cinq bains publics, six khâns et une église grecque. Les bazars étaient bien approvisionnés à l'époque où je me trouvais dans cette ville, mais les habitans sont fréquemment exposés à la famine, surtout après un hiver rigoureux, et lorsque la neige est restée assez long-temps sur la terre pour s'opposer aux travaux de la campagne. La population se compose de douze mille Turcs, trois cents Grecs et quarante familles environ d'Arméniens. Le

commerce n'est presque rien, et on n'y trouve aucune fabrique.

La Paphlagonie (1), dont Costamboul, sous le nom de Germanicopolis, était une des principales villes, était bornée, à l'ouest et à l'est, par le Parthenius (2) et l'Halys, contiguë à la Galatie du côté du sud: l'Euxin formait sa limite vers le nord. Jusqu'à l'époque où Trajan porta ses armes dans ces contrées (3), la Paphlagonie eut pour habitans les Henètes, qui passèrent dans la suite en Italie, et confondirent leur nom avec les Venètes (4). Homère cite les Paphla-

(1) Joseph dit que les Paphlagoniens descendaient de Riphât, fils de Gomer.

(2) Selon Pline, elle s'étendait jusqu'au Billæus.

(3) Dans les derniers temps de l'empire grec, Costamboul fut la capitale d'un prince indépendant, qui fut chassé par Bayazyd Ilderim (1), rétabli sur le trône par Tymour, et soumis enfin par Mahomet Ier.

(4) D'Anville.

(1) Ilderim le *Foudre*. La rapidité de ses victoires fit donner ce surnom à Bayazyd, le même qui fut depuis vaincu par Tymour dans les plaines d'Ancyre, célèbres par la défaite du prince turc. (*Note du traducteur.*)

goniens comme un peuple brave, et cependant Lucien leur reproche d'être superstitieux et niais. Cette province fut conquise par Mithridate III, et annexée au royaume de Pont; mais le grand Pompée la réunit plus tard à la Bithynie (1). Elle a ensuite suivi le sort des autres provinces de l'empire grec, et forme actuellement un district de l'Anadholie.

16. — Le thermomètre marquait, à huit heures du matin, 60 (12 $\frac{1}{2}$); à dix, 64 (14 $\frac{1}{2}$); à midi, 68 (16 $\frac{1}{2}$), et à cinq de l'après-midi, 65 (15). Le moyen de deux observations faites au méridien, me donna pour sa latitude 40° 29′ 30″ nord.

Nous fûmes retenus ici toute la journée (2) par l'obstination et la révolte de notre Tartar qui, étant payé au mois, paraissait dé-

(1) La Paphlagonie et l'Amasie furent séparées par Constantin. La première renfermait dix villes, dont Gangra était la capitale; la seconde, appelée Helenopontus (du nom de la mère de ce prince), avait sept villes, et Amasia pour capitale.

(2) Je recueillis plusieurs échantillons d'argile, ardoise et grès.

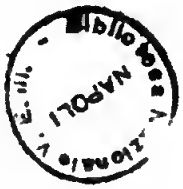
terminé à voyager le plus doucement possible pour avoir un profit proportionné à la longueur de la route. Il nous menaça de nous quitter et de s'en retourner à Constantinople ; et parvint à débaucher mon domestique, qui était natif de Péra (1). S'imaginant tous les deux que nous ne pouvions aller plus loin sans eux, ils crurent avoir trouvé une occasion favorable de tirer de nous de l'argent. Mais leur projet était trop au grand jour pour qu'ils pussent nous en imposer. J'engageai donc le docteur à mettre toute l'affaire sous les yeux du pacha. Celui-ci, qui avait eu des relations avec les Anglais lorsqu'il était grand-amiral, fit venir Mohammed-Aga en sa présence, et, après lui avoir fait une sévère réprimande, nous envoya demander s'il nous serait agréable qu'il nous donnât un homme plein d'attention pour nous accompagner pendant le reste de la route. Je réglai donc le compte du Tartar et de mon domestique, et je les

(1) De tous les sujets du Grand-Seigneur, les Francs de Péra sont les plus ravalés et sans aucun principe.

renvoyai. Voyant alors que, loin d'avoir réussi à nous extorquer de l'argent, ils avaient au contraire perdu leur place, ils s'accusèrent l'un l'autre comme les auteurs de leur infortune, et vinrent séparément solliciter leur pardon, promettant de nous obéir exactement si nous voulions les reprendre à notre service. Pour éviter de la dépense et des délais, nous cédâmes, après avoir fait un traité par lequel ils s'engageaient à perdre leurs gages si désormais ils nous donnaient quelque sujet de plainte.

FIN DU TOME PREMIER.

645053
SGW



TABLE

DES ROUTES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. pag. 5

Route de Vienne à Constantinople par la Hongrie. 15

—— de Constantinople à Angora par Esky-Chehr et Yerma. 45

—— d'Angora à Youzghât et Césarée. 127

Départ de Césarée. — Observations sur les marches d'Alexandre et la bataille d'Issus. 171

Arrivée à Latekièh. — Description de cette ville. 251

Départ de Latekièh. — L'auteur s'embarque pour Chypre. 271

Arrivée dans la Caramanie. — Voyage de Kelendry à Iconium. 302

Description d'Iconium. — Départ de cette ville. 329

Voyage de Constantinople à Costamboul. 380

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google